



HAL
open science

L'obsolescence

Mathias Rollot

► **To cite this version:**

Mathias Rollot. L'obsolescence : Ouvrir l'impossible. MétisPresses, 2016, 9782940406951. hal-01756176

HAL Id: hal-01756176

<https://hal.science/hal-01756176>

Submitted on 20 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHAMPCONTRECHAMP ESSAIS



L'obsolescence

© MētisPresses, 2016
www.metispresses.ch
information@metispresses.ch

ISBN: 978-2-9409406-95-1

Reproduction, même partielle, interdite
Tous droits réservés, pour tous pays

Publié avec le concours de l'UMR CNRS 7218 LAVUE (Laboratoire Architecture
Ville Urbanisme Environnement)

Les éditions MētisPresses bénéficient du soutien de la Ville de Genève

Mathias Rollot

L'OBSCOLESCENCE

Ouvrir l'impossible

MētisPresses



À l'épreuve de la capacité d'exister

Préface

Pour penser l'obsolescence et son indéfinition, nous sommes invités avec cet ouvrage à en explorer différentes facettes et paradoxes. Les dictionnaires sont presque unanimes : « obsolète » qualifie ce qui est hors d'usage, ce qui n'est plus utilisé, ce qui est anachronique, ce qui ne relève plus du présent. D'où deux questions conduisant à traiter des rapports entre le présent et le passé, donc des frontières entre l'actuel et l'inactuel : que devient ce qui n'est plus usité ? Pourquoi ne l'est-il plus ? Ce qui est obsolète, c'est ce qui a été utile mais ne l'est plus, rappelant que rien n'est perpétuel, que tout est soumis à l'effet du temps et que ce qui est en pleine vogue aujourd'hui sera demain caduc et désuet. Mais qu'est-ce qui fait qu'une chose devient obsolète ? Marx a inventé un concept riche à ce propos : le « socialement nécessaire ». Il l'applique en particulier au temps pendant lequel l'esclave, le serf ou l'ouvrier moderne était tenu d'exercer sa force de travail pour transformer une matière première en produit. Or la durée de ce temps, celui de la journée de travail, a évolué à travers les siècles en fonction de l'évolution des moyens de production, des législations, des rapports sociaux : des « forces productives ». On peut en dire autant des objets de notre usage. Il y a un usage socialement nécessaire des objets, au-delà duquel ils n'ont plus de raison d'être, telle la charrue ou la flèche. D'autres instruments plus efficaces ou plus commodes sont venus les remplacer. Voilà ce qui ouvre la porte de la réflexion sur les ruptures techniques, lesquelles semblent abrégé de plus en plus la vie des instruments, les productions architecturales, urbaines et paysagères, voire l'Homme lui-même, dont la condition se trouverait radicalement modifiée. Bref, il s'agirait du choc d'une obsolescence généralisée. Avec la radicalité de cette thèse et à partir d'une forme de déliquescence ou d'annihilation

ontologique développée par Günther Anders, chacun est amené à repenser à la fois l'épreuve d'exister et la façon d'envisager la fabrique des milieux habités. Ainsi face à une production et un conditionnement collectif mortifères, corrélés aux diverses révolutions industrielles, la puissance de ce qui reste encore latent et jaillissant résiste. De telle sorte que des formes de vie et d'habiter s'avèrent à même de pouvoir relever le défi par rapport à un urbanisme catastrophique de programmation et d'exploitation éhontées. Des synergies latentes et vivifiantes sont à déceler, avec lesquelles il importe de savoir s'allier d'une manière ou d'une autre pour dépasser l'irréversible et tragique dérive de l'homme, pris dans les tourbillons d'une consommation de masse destructrice et de la société du spectacle.

L'enjeu critique de l'ouverture

Ainsi dans cet ouvrage, l'auteur interroge le mot même d'obsolescence, sa traduction et la ligne de front tracée. Ouvrir encore et encore les sens, faire encore et encore monde est le chantier tragique d'existence et de coexistence dans lequel éthique et esthétique sont en jeu et en perpétuel renouvellement. L'attention à ce qui en l'homme s'échappe des désastres de toutes sortes est au cœur de la philosophie de l'existence d'Henri Maldiney, qui pense conjointement éthique, esthétique et pouvoir-être comme ouverture de possibles. Déjà dans une conférence consacrée à Nietzsche en 1947, au Centre de culture de l'amitié française à Paris, il insistait sur l'expérience esthétique qui animait l'œuvre de Nietzsche, lequel s'est appelé lui-même le premier philosophe tragique :

Ce mot dans sa bouche est plein de résonances esthétiques. Nous considérons sa pensée comme il a lui-même considéré toute pensée. La tâche à laquelle ce livre téméraire – *La naissance de la tragédie* – osa le premier se mesurer, fut de considérer la science sous l'optique de l'artiste et l'art sous l'optique de la vie. La superposition de ces deux optiques définit la perspective nietzschéenne. [...] La philosophie de Nietzsche est née d'une vision esthétique du monde et de l'histoire. Aussi est-ce par l'histoire de l'art qu'il eut accès à l'histoire totale dont l'unité se fonde en dernière analyse sur l'unité de la vie. L'expérience esthétique d'une époque révèle son sens de l'existence bien avant qu'elle n'en ait pris conscience par des idées distinctes.¹

1 MALDINEY, Henri, « L'Homme Nietzschéen », in *Les grands appels de l'Homme Contemporain*, Paris, Temps Présent, 1947, p. 37-77.

Quarante ans plus tard, Maldiney va désigner dans cette traversée l'importance des connivences secrètes à établir entre Nature et Cité, alors qu'elles se trouvent mises à mal par une discordance prédatrice. Il explique la quête nécessaire de co-rythmes entre l'homme et son milieu de vie, mettant l'accent sur l'importance pour l'humanité de se relier aux cycles naturels :

Aujourd'hui ce rythme nous échappe. Il est voilé, refoulé voire retranché en raison de l'industrialisation et de la commercialisation concurrentielle de l'agriculture, en raison aussi des interventions génétiques dans le développement de la flore. Par ailleurs, à la magie s'est substituée la technique, autre organe de la même volonté de puissance. Dès lors que l'Homme devient l'entrepreneur de la nature, commence l'opposition fondamentale nature-cité².

Tout en dénonçant les dérives mortifères, Maldiney n'aura de cesse d'insister sur l'épreuve critique de l'ouverture en jeu dans l'existence, l'œuvre d'art ayant une puissance d'ouverture esthétique, éthique et politique. Ce qui fait œuvre résiste au temps et a le pouvoir de rassembler les hommes. Dans « des temps sombres » d'impasses politiques et sociétales, les oasis³ sont à réactiver afin de combattre la tentation du nihilisme passif et de ménager les mémoires individuelles et collectives ainsi que les avènements. C'est aussi ce défi que tente de relever Mathias Rollot dans cet essai, explorant les ambiguïtés, ambivalences et potentialités paradoxales de l'obsolescence.

Chris Younès

- 2 Voir YOUNÈS, Chris (éd.), *Ville contre-nature. Philosophie et architecture*, Paris, La Découverte, 1999.
- 3 GOETZ, Benoît et YOUNÈS, Chris, « Hannah Arendt. Monde – Déserts – Oasis », in PAQUOT, Thierry et YOUNÈS, Chris (éds), *Le territoire des philosophes. XX^e siècle*, Paris, La Découverte, 2009.



L'obsolescence



L'obsolescence n'existe pas encore

Introduction

Avril 2014, Athènes

Je pars enfin visiter l'Acropole, attracteur touristique global, mais aussi véritable lieu de pèlerinage des architectes du monde entier. Je pars, curieux et disponible, attentif.

À l'entrée, plongée au sein d'une petite communauté internationale de visiteurs formée pour l'occasion. Nous insérons sans mot dire nos billets tarifs réduits dans les bornes automatiques. Les uniformes parlent grecs, les groupes chinois, italiens et français, et ici et là, quelques Américains égarés font des photos avec les chiens errants de la place basse. Une fois le flux absorbé par les machines aveugles, notre cortège hétérogène se précipite vers les hauteurs pour prendre avant les autres vidéos et photos-souvenirs des vieilles pierres : c'était sans compter sur le fait, qu'à l'évidence, d'autres groupes seraient déjà sur place, la bouche en cœur sous le soleil déjà écrasant de la Méditerranée printanière. Des cordons et des gardes de sécurité veillent à la bonne tenue du flot, tandis que la boutique de souvenirs immergée dans la ville haute congestionne le flux, formant un bouchon au milieu du passage étroit qui mène jusqu'au Parthénon. Nous attendons patiemment, je sors mon carnet noir.

Le caillot enfin dissolu, nous gravissons les marches (millénaires, centenaires, décennales ? De quand datent-elles ? Je ne réussis pas à dater tous les éléments du regard), encadrés par des vigiles postés ici et là, qui nous rappellent avec autorité qu'il est interdit de toucher le marbre des colonnes que nous franchissons. Le bruit à la fois sourd et aiguisé des machines à tailler la pierre se fait plus intense, et bientôt nous apparaissent les premières colonnes du temple mythique, entouré par des hangars d'analyses et de restauration archéologique du site : c'est que l'ensemble est en travaux depuis plusieurs décennies maintenant. Ici et là des panneaux

reconstituent, photos et textes historiques à l'appui, la longue histoire du lieu, et les intentions architecturales qui dirigent la reconstruction partielle. En marbre blanc, on adjoint quelques éléments nouveaux à l'édifice jaunit par le temps; c'est la stratégie des experts en charge du lieu, qui doit conduire à une meilleure lecture visuelle, à la fois de l'état passé de l'édifice, et de ce qu'il en reste aujourd'hui.

Partout, toujours, des cordons de sécurité, des gardes, des oreillettes et des caméras de surveillance, auxquels s'ajoutent désormais des échafaudages et des grues de chantier. Quel dispositif est mis en place pour ces quelques pierres! Les propos d'Henri Maldiney me reviennent, plus puissants que jamais. Je les retrouverai par la suite: «Les muséographes, muséologues, metteurs en scène des valeurs acquises, sont férus d'histoire et établissent les relations d'une œuvre à l'autre en faisant abstraction de l'art en elles. Ce par où l'art est art, ils n'en savent rien.» Il poursuivait:

Des informateurs culturels s'acharnent à nous expliquer l'œuvre au lieu de nous impliquer en elle. Pour cela il faudrait créer une attente, une disponibilité, une ouverture. Il faut faire le vide pour laisser l'œuvre être. Un des plus grands obstacles à l'art c'est la culture! La culture est une mise en perspective. Or il n'y a aucune perspective en art. [...] Il n'y a pas d'histoire de l'art. [...] L'art n'a pas d'histoire. [...] Une œuvre d'art n'a jamais été nécessaire avant de faire la preuve par soi de sa nécessité surprenante.¹

En face de quelle nécessité surprenante l'Acropole de 2014 est-elle en mesure de nous placer? Quelle situation d'ouverture à l'existence offre-t-elle? À l'évidence aucune et aucune. La ville haute, argumentera-t-on, n'est pas une œuvre d'art, si ce n'est le lieu de l'antique art de la démocratie grecque, la fabrique de la *polis* athénienne par l'entrelacs de l'*agora* et de l'espace public. Je n'en démords pas pour autant: quel espace politique nous ouvre alors ce grand lieu de la démocratie? Et plus encore – quel est le plus grand hommage que l'on puisse faire à l'Acropole athénienne: respecter ses pierres d'un autre âge au péril de l'espace public et de la ville citoyenne, ou faire revivre les lieux qu'elle a bâtis, en y perpétuant la tradition de la démocratie et du théâtre, de l'ouverture publique et politique – fut-ce au risque d'utiliser les lieux pour ce qu'ils sont?

1 MALDINEY, Henri, «Philosophie, Art, Existence», in YOUNÈS, Chris (éd.), *Henri Maldiney, Philosophie, art et existence*, Paris, Cerf, 2007, p. 20-22 et 29.

La sanctuarisation de l'obsolète que représente le Parthénon est un exemple criant des politiques publiques à l'œuvre et de l'univers clos qui régit ces institutions mortifères. Dans une période de crise comme celle que connaît la Grèce de 2014, l'État grec semble préférer entretenir le mythe fantasmé de la sanctuarisation des vieilles pierres qui n'ont plus rien à dire plutôt que de profiter de l'opportunité offerte pour régénérer la vie urbaine et les processus de réinventions qui l'accompagnent. Cherchant à sauver de la noyade une situation économique catastrophique, il paraît oublier l'intérêt même de reconstruction d'un lieu politique et culturel, de transmission mais aussi de création vivante des héritages humains, bref, de reconstruction d'un *lieu* à proprement parler, qui évidemment se révélerait salvateur aussi en termes économiques.

Gardien du trésor athénien et temple sacré des divinités grecques auxquelles plus personnes ne croit, le Parthénon, résolument, est *obsolète*. Mais jamais toutefois cette affirmation n'a signifié qu'il doive pour autant être transformé en ce parc d'attractions à ciel ouvert au service du tourisme de masse. Que la quête d'authenticité questionne sa propre crise existentielle, au lieu d'absorber dans sa course tous les lieux historiques de ce monde ! Il semble que nous ne serons bientôt libres que dans les espaces sans charme ni gloire, sans histoire. Pour combien de temps encore la vie urbaine va-t-elle être balayée de tous les lieux patrimoniaux ?

Sortir de l'idée que l'obsolète est une figure de l'enfermement, c'est considérer de fait la possibilité de régénérer tous les héritages de l'humanité, et envisager dans quelle mesure métamorphoser leur usage sanctuarisé peut enfin faire advenir la considération et l'établissement de sociétés en dialogue avec leurs histoires et leurs avenir, c'est-à-dire de cultures immergées dans un présent ouvert et vivifiant.

Panorama d'une existence sans fondements

Comment dès lors penser l'obsolescence comme figure de potentialité ? Il nous a fallu, tout d'abord, chercher à comprendre sur quoi fonder sérieusement la notion d'«obsolescence» pour comprendre le manque crucial de stabilité de cette terminologie.

En effet, l'obsolescence est une notion en vogue. Le terme a récemment été repris très largement par la critique dite de l'«obsolescence programmée», donnant lieu à de nombreux articles, reportages, commissions et rapports européens, et même un débat et une proposition de loi au Sénat en 2013. Paradoxalement pourtant, la notion d'*obsolescence* n'en est pas

moins restée un concept théorique et pratique n'ayant jamais été clairement et profondément développé, illustré et stabilisé, à savoir *fondé*. Les dictionnaires philosophiques ne la mentionnent que très rarement et les dictionnaires étymologiques ne s'y attardent pas. Quant aux critiques de l'obsolescence programmée, ils restent plus préoccupés par la dénonciation que par l'approfondissement de l'idée elle-même, et ne questionnent guère son sens. Mais que signifie, enfin, parler d'obsolescence ? Quel sens attribuer à son usage, sur quels antécédents théoriques, politiques et philosophiques comprendre cette notion, et quelles potentialités et enjeux convoque-t-elle ? Ici et là on l'utilise pour lutter contre les dérives de la consommation, promouvoir un programme de recherche sur les territoires abandonnés ou encore pour appuyer un discours sur l'adaptabilité ; et tant que le signal semble cohérent peu importe d'en creuser le sens. L'usage en vogue du terme, répété à tort et à travers pour coder à peu près tout et n'importe quoi ouvre sur une jungle incompréhensible, dans laquelle s'embourbent les journalistes et éditorialistes intéressés par la *junkfabrik* de la société. Mais que signifie exactement ce terme omniprésent et absent à la fois ?

Son omniprésence et la multiplicité des déclinaisons à son égard brouillent les repères. Ce qu'une critique un peu essoufflée a pu appeler *obsolescence perçue*, *obsolescence psychologique*, *obsolescence esthétique* ou encore *obsolescence culturelle* n'était que le caractère démodé des apparences. Même constat de confusion entre désuétude et obsolescence : on aura pu lire ou entendre parler d'*obsolescence technologique* à propos de l'« innovation augmentant les performances et rendant désuet l'ancien matériel ». Le terme est tendance, et on entend parler d'*obsolescence par incompatibilité* en place et lieu d'une réflexion sur l'accélération et la mise en dépendance imposée, d'*obsolescence par péremption* pour témoigner du simple caractère périssable des choses, d'*obsolescence calculée* pour écrire sur l'adaptabilité aux changements, etc.

En peu de mots : est dit obsolète tout ce qui n'est pas dernière tendance et hyperpuissant, tout ce qui n'est pas *dernier cri*. En voulant combattre le phénomène, ses détracteurs le perçoivent partout et le renforcent, y contribuent – c'est la triste mais classique contreproductivité de la lutte trop engagée dans son objet : ses applications, à force de déploiements, perdent de leur pertinence. Et, ne serait-ce que pour cette raison, il semblait important de ne pas tomber dans le marais des significations tautologiques ou dis-adressées.

Fonder la notion d'obsolescence

Notre étude cherche à proposer un premier fondement solide à la question du sens et de l'enjeu d'une pensée de l'obsolescence. En ce qu'elle tente ainsi de façon inédite de penser rigoureusement la notion pour mettre en lumière et clarifier des enjeux éthiques et politiques contemporains, notre enquête ne pouvait être qu'adressée à une pluralité de registres. Ainsi le propos développé dans cet ouvrage questionne-t-il des domaines aussi variés que ceux de l'architecture, de la philosophie, de la bioéthique, de l'écologie, des politiques urbaines et territoriales.

L'obsolète est *l'hors d'usage*, nous informent les dictionnaires courants. De là nous pourrions en déduire littéralement que l'obsolète est l'objet hors d'usage, hors service parce que tombé en panne, abîmé ou rompu. L'obsolescence serait alors un pur synonyme de la destruction. Mais notre hypothèse est la suivante: a contrario justement de ce qu'il est courant de lire sur le sujet, parler d'obsolescence pour signifier la destruction est un contresens, l'obsolescence étant une figure de la conservation, voire même: de l'hyperconservation. Car l'obsolète est une entité dont la relation avec le monde ne fait plus sens justement parce qu'il n'a pas évolué quand tout s'est bouleversé autour de lui. Ainsi, l'obsolescence ne témoigne-t-elle pas d'une altération physique mais d'une altération du sens. C'est quand la fonction n'a pas su s'adapter à l'en-devenir permanent du monde, à la métamorphose des milieux et des pratiques qu'elle devient obsolescente. En ces termes, ce qui est obsolète n'est pas tant un sujet ou un objet en lui-même qu'*une relation* entre ce sujet/objet et son monde.

Qu'il s'agisse de discours politiques, de conférences universitaires ou de théories scientifiques publiées, le même constat est à porter: nous sommes aujourd'hui face à une incompréhension profonde de ce qu'est l'obsolescence. Chercher à fonder la notion n'est pas établir un précis de vocabulaire, mais déplacer les enjeux et réouvrir les possibles. En effet, là où considérer l'obsolescence comme une destruction n'ouvre sur aucune potentialité et vise plutôt un rejet de l'entité obsolète, les figures de l'obsolescence comme conservation et inadaptation, comme ressource latente et héritage – ce que nous voudrions défendre ici – travaillent à créer de nouveaux champs de possibles pour la réinvention et la métamorphose. Ce que par exemple savent déjà depuis longtemps les villes qui travaillent à la régénération de leurs territoires abandonnés ou les ingénus qui détournent et *upcyclent* les inadaptés dont ils ne se servent plus pour inventer de nouvelles combinatoires. Parce que travailler sur

l'obsolescence, c'est interroger l'articulation des dimensions spatiales, temporelles et existentielles des établissements humains, la notion est à intégrer aux discours contemporains sur les changements de paradigmatiques et l'Anthropocène². Ainsi notre idée ici est elle de réaffirmer l'importance d'une réflexion sur les rapports de cohérence que peuvent entretenir constances et mutations, permanence et vitalité, éthique et esthétique; en proposant notamment l'obsolescence comme un outil pertinent pour questionner les bouleversements sociétaux à l'œuvre.

Déployer les potentialités critiques de la notion

Ce n'est qu'une fois en possession de l'outil conceptuel de l'obsolescence pleinement déployé que nous pourrons faire éclore son potentiel critique. Après avoir donc différencié l'obsolète d'avec d'autres figures de l'adaptation (chapitre 1), renforcés ses lignes et ses champs d'applications (chapitre 2), la première partie de notre enquête tentera d'envisager des figures de résistances à l'obsolescence (chapitre 3).

À la suite de ces développements théoriques, notre propos tentera dans une seconde partie de faire entrer en résonance le concept avec des objets d'études extérieurs à elle-même. Ceux-ci ont été volontairement choisis pour leurs différences; et ce dans l'optique d'une illustration de la force critique de la notion ainsi déployée, de la nécessité de son déploiement, et de la mise en lumière de ses potentialités.

Le premier de ces objets sera celui de la critique de «l'obsolescence programmée» (chapitre 4). Que comprendre par cette proposition qu'une obsolescence soit «programmable»? La mise en obsolescence accélérée qui fait le jeu de la société de consommation et son fantasme de croissance peut-elle véritablement être combattue par cette dénonciation, cette formulation? Tentant de saisir ce qui est en jeu dans la critique formulée, notre étude mettra en lumière la contreproductivité d'une telle critique, et proposera d'autres formulations pour ses déploiements, d'autres critiques pour sa lutte.

Le second objet d'étude de notre analyse semblera certainement moins attendu: il s'agit de l'architecture (chapitre 5). Ouvrant cette fois-ci la notion d'obsolescence à une perspective inédite, l'analyse cherchera à montrer

2 Voir TISCHLEDER, Babette B. et WASSERMAN, Sarah, «Thinking out of Sync: A Theory of Obsolescence», in TISCHLEDER, Babette B. et WASSERMAN, Sarah (éds), *Cultures of Obsolescence, History, Materiality, and the Digital Age*, Palgrave MacMillan, New York, 2015, p. 6.

en quoi l'architecture peut être considérée aujourd'hui comme un art obsoléscent. Son remplacement mais aussi sa mise en ringardise par la technologie, l'abandon de ses apports et savoir-faire hérités, ou encore la mise en difficulté de ses qualités seront déployées pour étayer cette thèse.

Alors familiarisés avec l'usage et le déploiement de la notion, nous proposerons finalement dans une troisième partie de tester la consistance théorique de l'expression aujourd'hui courante de l'«obsolescence de l'Homme». Que peut signifier cette étrange proposition que l'humain soit aujourd'hui «obsolète» ?

Nous questionnerons tout d'abord l'apport du philosophe Günther Anders sur la question (chapitre 6). Et chercherons à le démontrer à cet égard: a contrario de ce qu'affirment les titres des deux traductions majeures du penseur (*L'obsolescence de l'homme*, t. I et II), Günther Anders lui-même n'a jamais philosophé sur l'*obsolescence* de l'Homme. La démonstration de cette étrange proposition nous amenant nécessairement à des considérations sur la place et le rapport d'adaptation et d'inadaptation de l'Homme à son monde, c'est en faveur d'une *inadaptation créatrice* que nous choisirons d'argumenter (chapitre 7). Tenter d'adapter l'Homme à son monde, c'est en méconnaître les lignes d'existences, en nier l'humanité même. C'est en clarifiant cette posture intellectuelle que nous pourrions l'affirmer: il nous faut refuser, non seulement éthiquement mais aussi moralement, les dérives *trans-* et *post-humanistes* à l'œuvre (chapitre 8).

En tout cela, nous le voyons déjà, notre enquête, visant à déployer un propos affirmé sans réduire la complexité des phénomènes étudiés, travaillera nécessairement avec la forme du paradoxe. C'est au travers de ceux-ci que les tensions aboutiront à la formulation de plusieurs hypothèses sur l'humain et le rapport qu'il entretient aujourd'hui avec ses milieux. Notre proposition principale n'échappera pas à cette structure paradoxale, affirmant que c'est une chance qu'il faut voir en l'obsolescence. Dans les ouvertures pragmatiques qu'elle déploie par le détournement, l'obsolescence n'est-elle pas une opportunité de réinvention ? Et, simultanément, dans la conservation d'un ailleurs, ou le décentrement du regard qu'il permet, l'obsolète n'est-il pas une richesse à préserver ? L'obsolescence doit être perçue comme une opportunité de remise en jeu, une chance à saisir pour régénérer.



Fonder la notion d'obsolescence
Première partie



Figures de l'inadaptation

Ce qui est inadapté finit par disparaître. C'est le cas du vivant et des espèces, depuis la nuit des temps; *s'adapter ou mourir*: une règle pour l'animal autant que pour l'humain puisque les sociétés, les cultures et les techniques, tout autant, ont dû apprendre à faire avec les métamorphoses. Ce n'est pas le plus fort de l'espèce qui survit, ni le plus intelligent, c'est celui qui sait le mieux s'adapter au changement, nous dit Charles Darwin. Mais l'humain, argumentera-t-on, est aussi celui qui a dérogé à cette règle, pour non pas *s'adapter* mais *adapter le monde à lui*; l'humain est fondamentalement utopique: il n'est pas simplement «au monde», mais transforme aussi le monde pour qu'il soit «à lui».

Parfois pourtant, dans cette dictature de l'adaptation, ce conformisme planétaire qu'est l'écosystème naturel, un phénomène étrange survient, l'exception qui confirme la règle: des entités inadaptées parviennent à survivre. Et plutôt que de disparaître sagement, ces inadaptés continuent d'afficher leurs anachronismes, leurs décalages, leurs altérités dérangeantes aux systèmes bien huilés en présence. Ils sont démodés, dépassés, caducs, obsolètes, surannés, désuets, périmés – et au lieu de venir allonger la liste des espèces disparues ou de remplir les décharges des encombrants inconvenants, ils continuent de vivre, malgré leurs dissonances avec le présent, leurs rythmes désormais syncopés avec le réel, leurs dysfonctionnements paradigmatiques. C'est Monsieur Hulot découvrant la maison des Arpels, c'est le vieux gramophone de pépé qui soudain s'achète à prix d'or aux puces de Saint-Ouen. La vieille bécane qui sirote des litres aux cent, à l'heure du pétrole cher et de la crise écologique, des écotaxes et des pics de pollutions, et qu'on utilise toujours, parce qu'on s'y est attaché. Les artisans travaillant le papyrus à la main tout en surfant sur Internet.

L'employée de grande surface qui fait encore ses confitures elle-même le dimanche.

Notre enquête commencera ainsi par déployer trois figures de l'inadaptation, tentant de saisir ce qu'elles impliquent, précisant leurs spécificités et ce qu'elles permettent respectivement d'éclairer. Par là, notre propos entend constituer une première stabilité pour notre enquête sur l'obsolescence, en affinant la singularité de ces figures respectives de l'inadaptation constitutives de nos cultures communes. En effet, comme le note Anna Jane Grossman dans son encyclopédie illustrée, «it's easy to confuse obsolescence with things just going out of style»¹; et en ce qu'ils sont souvent confondus avec l'*obsolète*, le *démodé*, le *désuet* et le *périmé* doivent tout d'abord être précisés. Ils sont tous trois des formes d'inadaptés au regard de nombreux contextes, structures ou mécanismes. Inadaptations par exemple à l'univers marketing à l'œuvre, c'est-à-dire incapacité pour l'un, l'autre et le tiers à se constituer comme des figures crédibles d'un point de vue économique. Ou plus spécifiquement inadaptation à l'univers communautaire pour le démodé, à l'usage et la pratique coutumière de l'époque pour le désuet, et aux champs de possibles pour le périmé. Peu importe: notre enquête ne cherchera pas nécessairement à définir la liste de *ce avec quoi* ils sont en décalage, tentant plutôt de voir *en quoi, par quels biais et selon quels principes* ces notions peuvent être dites figures de l'inadaptation. C'est suite à ces précisions nécessaires que nous pourrons envisager plus solidement que comprendre dans l'idée d'obsolescence, et ouvrir sur des considérations plus spécifiques à cette notion.

Le démodé comme hors en commun

La mode est, à la bonne heure, un terme entendu par l'imaginaire populaire comme ce qui relève du fait de la société des experts en charge de ce domaine. Une vague communauté constituée autour de quelques *stylistes* et *designers* pour sauver la croissance, tout en permettant le bien être de tous et l'épanouissement de chacun: une instance quasi transcendante délivrant une liberté salvatrice pour le consommateur alors capable devant le choix proposé de trouver «le produit qui lui ressemble», c'est-à-dire enfin capable de ressembler à un produit sérialisé. En ce sens, *la mode* désigne aussi bien l'ensemble de ces experts en esthétique que la

1 GROSSMAN, Anna Jane, *Obsolete. An Encyclopedia of Once-common Things Passing us by*, New York, Abram Image, 2009, p. 17.

résultante de leur production sérialisée. Ne décide pas qui veut de ce qui est à la mode ou non ! Mais ne faut-il pas, pour bien les comprendre, entendre les idées d'une oreille plus ample qu'à notre habitude ?

On aurait tort, tout d'abord, de trop lier mode et société de consommation. La mode, pas plus que le gaspillage², n'est pas l'apanage de la société occidentale moderne (même si elle s'y trouve exacerbée sous un angle plus exubérant et omniprésent, et s'y révèle plus fortement imprimée sous l'angle de son éphémérité).

La mode, c'est-à-dire l'art des saisons, célèbre l'art de vivre de l'humanité, fête l'intemporel et la capacité de l'humain à jouer avec l'impermanence et les métamorphoses, met en joie ses talents de réinvention. Georges Perec a beau douter, peser le pour et surtout le contre, écrire que «la mode est entièrement du côté de la violence: violence de la conformité, de l'adhérence aux modèles, violence du consensus social et des mépris qu'il dissimule»³, il nous invite aussi à penser qu'il existe peut-être une autre forme de mode, un plaisir de la découverte et du jeu, un instinct, spontané et sain, proprement humain.

Cela s'appellerait la mode: une manière de jouissance, le sentiment d'une petite fête, d'un gaspillage; quelque chose de futile, d'inutile, de gratuit, d'agréable. On inventerait un plat, un geste, une expression, un jeu, un habit, [...]: cela durerait quelques heures ou quelques mois; on s'en laisserait ou on ferait semblant de s'en laisser; cela reviendrait ou ne reviendrait pas.⁴

C'est en ce sens (plus utopique, certes) que nous voudrions ici entendre la mode. Par là, elle devient l'activité allégorique suprême, rejouant à chaque acte la marche tout entière de l'enfant qui se construit *avec*, mais aussi *par-delà* ses pairs et ses ancêtres, et qui, par cette différenciation, se construit autant qu'il construit l'humanité, s'accordant, par différenciation, aussi bien au proche qu'à la longue histoire du lointain. En ce qu'elle rend visible un dialogue entre l'individu et ses communautés, en le situant *dans* ou *hors* de celles-ci, la mode est un principe de construction privilégiée pour l'individu au sein des sociétés qu'il habite. Facteur de reliance identitaire, les phénomènes de modes sont donc avant tout des figures

2 Voir BAUDRILLARD, Jean, *La société de consommation. Ses mythes, ses structures*, Paris, Galilée, 1970.

3 PEREC, Georges, «Douze regards obliques» [1976], in *Penser/Classer (1985)*, Paris, Seuil, 2003, p. 51.

4 *Ibid.* p. 50.

de reconnaissances communautaires. Georg Simmel insiste sur la lutte des classes sous-jacente à l'esthétique de la mode: «La mode est donc à la fois l'expression du lien qui rattache l'individu à ceux qui partagent sa situation, de l'unité d'un groupe qu'elle définit, mais aussi, et du même coup, la clôture que ce groupe oppose à ceux qui lui sont inférieurs et qui s'en voient par là exclus.»⁵ Il est certain que le vêtement par exemple est un outil qui permet à l'individu une reconnaissance infracommunautaire autant qu'extracommunautaire; il est nécessairement un signe lancé à l'autre, et non un simple utilitaire. En chaque forme, comme en chaque image, il y a quelque chose relevant du signe adressé à autrui, et il semble qu'en dehors de tout cadre social, aucune esthétique ne puisse véritablement s'épanouir.

Ainsi la mode témoigne-t-elle d'un phénomène esthétique engagé. À savoir que, comme toute esthétique, elle met en jeu une éthique politiquement, socialement, économiquement signifiante. C'est en cela qu'*être démodé*, signifie nécessairement aller *au-delà* ou *à l'encontre* de cette méta-signifiante communautaire. Impossible d'aller *sans*: être démodé ne signifie pas être rendu libre de tout devoir vis-à-vis de la mode, être «a-modé» – on voit même difficilement comment cela pourrait avoir lieu, à moins de vivre seul au monde.

Peut-être alors faut-il considérer la mode comme une figure du cyclique, de l'impermanence, c'est-à-dire un peu plus que du réversible, étant entendu que les esthétiques jamais ne s'éteignent entièrement et que si les tendances vont et reviennent, certainement s'agit-il plus de latences révélées et remises en valeur, de braises ravivées en quelque sorte, plus que d'un nouveau feu que l'on rallumerait entièrement. Mais tout de même, l'art des saisons est fondamentalement une hybridité, entre les figures trop simples de la constance ou de la rupture. En porte-à-faux avec la tradition autant qu'avec une continuité ambiguë de celle-ci, la mode est un mélange hybride et instable entre invention et héritage.

«Démodé», ainsi entendu, signifierait «dépassé», ou plutôt même «du passé». Est «démodé» *l'hors du temps présent*, l'appartenant à une culture externe, dans le temps – mais aussi dans l'espace. Serait alors démodé *l'hors-en-commun*. Car le démodé, n'est-ce pas aussi ce qui donne à voir vers un ailleurs? Une forme d'altérité, temporelle bien sûr mais aussi paradigmatique: une porte vers un espace-temps culturel autre, un

5 SIMMEL, Georg, *Philosophie de la mode*, trad. d'Arthur Lochmann, Paris, Allia, 2013, p. 14.

ailleurs pas forcément disparu d'ailleurs, mais peut-être juste déplacé, ou en attente, discret, latent. Un passage vers un exoterritoire, un chemin qui nous porte hors de l'en commun habituel – ce qui paradoxalement ne signifie pas un passage incapable de constituer lui-même une figure d'en commun très adapté : après tout, certains démodés sont très à la mode...

La mode *théâtralisée*. Et, en cela précisément, elle peut paradoxalement se révéler être une arme puissante contre le spectaculaire désincarné et désincarnant ; pour peu seulement qu'elle permette au sujet dépossédé de retrouver son autonomie et sa capacité de détournement, de création, qu'elle retrouve la simplicité du faire et de la forme et abandonne les artifices anecdotiques de la commercialisation vulgaire – c'est-à-dire pour peu seulement qu'elle redevienne une tactique pratique qui constitue figure de reliance, et non stratégie économique d'un bête usage et un facteur de division des classes sociales. Que serait une «mode conviviale»? Cela reste encore à inventer. Le défi qui se présente à nous est le suivant : comment détourner la mode, tout autant que les autres avatars de la tradition métamorphosée, en une figure de renouveau pour l'avenir ? Comprendre le potentiel qui dort discrètement en elle, et les moyens d'une réappropriation heureuse et collective de cet *habitus*. Et si la mode devait malgré tout rester dans cette surface sans profondeur ni retour, alors plus encore il nous faudrait être *démodé* – être *hors de la mode*.

Le désuet comme hors de l'usage

Proche du démodé, le désuet. Le Dictionnaire de l'Académie Française⁶ en proposait la définition suivante : «La désuétude se définit par la cessation, par laps de temps, d'un usage, d'une habitude.» On y trouvait, pour synonymes, la désaccoutumance, la désaffection, la déshérence.

Parler de désuétude, qu'est-ce à dire ? Le désuet se singularise par la non-affectivité de sa fonction. Comme le signale plus explicitement le terme italien «dis-uso» ou l'anglais «dis-use», le terme parle de l'*hors de l'usage habituel*. «Non-usage», ou plus exactement donc *dis-usage*. Car que nous indique le préfixe «dis-»? Benoît Goetz précise que «l'architecture "compose" avec cette dis-location première de l'existence et des existants, en dis-posant des lieux, c'est-à-dire en les distinguant, en les séparant, en les précisant. Le "dis-" de la dis-location, n'est donc, d'abord, en rien,

6 Dictionnaire de l'Académie Française, 8^e édition, 1932-1935.

destructeur.»⁷ Le *dis-usé* offrirait ainsi une nouvelle chance de mieux distinguer les usages, en les redéfinissant, en séparant, précisant, la coutume, l'habituel. Est désuet ce dont l'usage ne fait plus consensus, ce qu'il faut questionner d'un point de vue fonctionnel. «Tirer à l'arc» ainsi est une pratique «dis-usée»/désuète – dont l'usage n'est plus si évident qu'il ne faille le repréciser: s'agit-il d'une manifestation sportive ou d'une mise en scène des anciennes scènes de chasse? «Est-ce vraiment bien sérieux?»

On trouve chez Jacques Derrida une analyse des mots en *dé-* ou en *dis-*. Notant la fréquence de ces mots dans le lexique de Bernard Tschumi, il propose à leur sujet l'ouverture suivante: «Ils disent la déstabilisation, la déconstruction, la déhiscence, et d'abord la dissociation, la disjonction, la disruption, la différence.»⁸ Explication tautologique des préfixes par eux-mêmes, mais éclairante toutefois en ce qu'elle précise elle aussi la non-destructivité que l'on pourrait supposer dans le «dé-» de désuet, ou le «dis-» de l'italien *disuso* et de l'anglais *disuse*. Le désuet n'est donc pas exactement ce qui n'est plus du tout utilisé, c'est l'utilisé sous conditions. Le démodé était le distancié éthico-esthétique, le désuet est le distancié fonctionnel.

L'idée de désuétude s'applique non seulement à l'outil, mais aussi à l'usage technique qu'il nous est possible de faire d'un objet. Des pratiques symboliques, des comportements culturels, des concepts même, des valeurs tout autant, peuvent s'avérer désuets. La lenteur par exemple, est aujourd'hui une valeur véritablement désuète: elle n'est plus exactement ce que l'habitude propose naturellement, intuitivement. En d'autres termes, elle n'est plus ce que nos conditionnements historiques et culturels nous invitent à pratiquer de premier abord. Bien plutôt, nous faut-il constamment repréciser son intention, les conditions de sa mise en place, l'intérêt de se porter vers elle. N'était-ce pas justement l'intention explicite de Pierre Sansot écrivant *Du bon usage de la lenteur*⁹ que de rendre à cette entité désuète ses lettres de noblesses, afin d'inviter à sa pratique? Tendre vers la lenteur, écrit-il, ne signifie nullement que l'on soit incapable d'adopter une cadence plus rapide¹⁰. Car c'est d'un choix, et non d'une

7 GOETZ, Benoît, *La dislocation*, Paris, De La Passion, 2001, p. 30.

8 DERRIDA, Jacques, *Psyché, inventions de l'autre*, Paris, Galilée, 1987, p. 487, cité par GOETZ, *La dislocation*, op. cit., p. 30.

9 SANSOT, Pierre, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot & Rivages, 2000.

10 «Dans toutes ces expériences la lenteur ne signifie pas l'incapacité d'adopter une cadence plus rapide. Elle se reconnaît à la volonté de ne pas brusquer le temps, de ne pas se laisser bousculer par lui, mais aussi d'augmenter notre capacité d'accueillir le monde et de ne pas nous oublier en chemin», *ibid.*, p. 12.

contrainte structurelle qu'il s'agit bien généralement dans l'adoption ou l'abandon du désuet.

Comme pour le *démodé*, la possibilité d'utilisation ne supprimera pas la catégorisation de l'objet. Soit donc en d'autres termes: le fait qu'il soit toujours possible, aujourd'hui, de tirer à l'arc, ne rendra pas pour autant la pratique non désuète, de la même façon que porter un vêtement démodé ne suffit pas, en soi, à rendre à nouveau ce vêtement «à la mode».

Le périmé comme l'hors d'usage

Considérons finalement l'idée de péremption. La péremption, de *peremptus*, est un synonyme pour signifier la destruction. Passée sa péremption, l'aliment est détruit, parce que moisi, pourri. Le périmé est entré dans une phase d'altération qui peut mener à son autodestruction véritable; voire s'avérer *destructeur*, notamment pour celui qui l'ingurgiterait malgré tout, ayant perdu par exemple sa comestibilité.

En cela, c'est une banalité que le rappeler: le périmé n'est pas nécessairement ce qui a été soumis à une «date de péremption», ladite date n'étant qu'indicative d'un phénomène survenant quoi qu'il en soit. Seule la péremption d'instance juridique est un phénomène entièrement planifié, arbitrairement, par la législation: une fois passée la péremption d'instance de deux ans, toute procédure est annulée, détruite; il est exclu d'y revenir.

Les temples japonais sont un bel exemple de péremption arbitraire. Traditionnellement détruits pour être reconstruits à l'identique, ces temples perpétuent l'authenticité d'un savoir-faire et l'esprit d'un lieu par la reconstruction totale du bâtiment toujours en bon état, mais symboliquement périmé. Forçant la transmission des savoirs et savoir-faire à s'accomplir, leur démolition planifiée est un exemple canonique de régénération par la destruction. La péremption cyclique dont il est question ici, cette autodestruction programmée créatrice, est riche de sens en ce qu'elle a permis très paradoxalement à ces temples de bénéficier d'une durabilité et d'une résilience extrême dans le temps, du fait même de leur reconstruction régulière et de la transmission des savoir-faire qui s'opère par ce biais. Preuve s'il en fallait que la résilience des territoires est un terme nouveau appliqué à des pratiques ancestrales, ces temples nous invitent à considérer la péremption par-delà tout jugement moral; nous imposent de considérer la part nécessairement créatrice de toute destruction. Le ver mangeant la pomme, tout comme les champignons se développant sur le lait abandonné ne sont pas tant les signes d'un état mortifère que

les témoins d'un développement de la vie. La péremption, déplacement de l'énergie vitale, est réouverture; une destruction peut-être, mais alors créatrice¹¹.

En ce qu'il est ainsi auto-altération, destruction créatrice, le périmé est donc, une fois de plus, à distinguer du *démodé* et du *désuet*.

Il faudrait, de façon analogue, prendre le temps d'approcher l'ensemble des terminologies systématiquement confondues avec l'idée d'obsolescence; il faudrait envisager comme nous l'avons fait précédemment pour ces trois figures de l'inadaptation, la singularité des termes *suranné*, *caduc*, *dépassé*, *ringard*, *arriéré*, ou *antique*. Considérant toutefois qu'il nous est possible dès à présent de poursuivre notre analyse sans mésentente majeure, ces précisions, qui pourraient sembler rébarbatives à déployer ici l'une après l'autre de façon précise et complète, seront laissées au soin de chacun.

En guise de conclusion pour l'heure sur la singularité des terminologies proposées: là où le *démodé* témoignait du caractère *autre* d'une cohérence éthique-esthétique, là où le *désuet* ne signifiait que l'improbabilité d'un usage toujours possible, un simple *hors de l'usage*, le périmé porte en lui *l'hors d'usage*.

Le *démodé* est *ce qui a été utilisé*, le *désuet* est *l'inutilisé*, le périmé est *l'inutilisable*.

11 Dans une autre acception de l'expression, voir aussi, à propos de destruction créative, SCHUMPETER, Joseph, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, trad. de Gaël Fain, Paris, Payot, 1990.

L'obsolète, figure de l'impossible

Qu'est alors l'obsolète ? Le terme est jugé flou, sa limite est confuse et variable, et la notion effraie visiblement le monde universitaire. Il faut dire que la notion est complètement absente des dictionnaires de la philosophie : aucune trace en tout cas dans l'Encyclopédie Philosophique Universelle (PUF, 1990), ni dans le Dictionnaire de la langue Philosophique (PUF, 1986), pas plus dans le Grand Dictionnaire de la Philosophie (Larousse, 2003), ni dans le Dictionnaire de Philosophie de Christian Godin (Fayard, 2004), ou dans le Dictionnaire Philosophique d'André Comte-Sponville (PUF Quadrige, 2013) ; etc. En tout cela, aucune trace pour fixer le concept. Comme si l'obsolescence n'était pas un sujet digne d'intérêt pour la philosophie, *ce qui est hors de la coutume*, littéralement l'*ob-solere*, est effectivement et étrangement resté hors de la coutume philosophique.

Une première piste se trouve dans le Dictionnaire étymologique de la langue française d'Oscar Bloch et Walther von Wartburg (PUF, 1932) qui nous en donne la maigre proposition suivante : « Obsolète : 1799 (une première fois obsolète en 1596). Emprunt. Du lat. *Obsoletus* "usé" » ; et celle-ci nous renvoie¹ d'une part aux analyses de Marx, qui dès *Le Capital* analyse « l'usure morale » du machinique², et d'autre part aux écrits d'Ivan Illich,

1 Et ce bien que l'*usure*, comme le note Pierre Sansot, ne soit pas toujours un phénomène d'obsolescence, nous aurons l'occasion d'y revenir par la suite (voir SANSOT, Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Payot & Rivages, p. 462).

2 « La machine est en outre sujette à ce qu'on pourrait appeler son usure morale. Elle perd de sa valeur d'échange à mesure que des machines de la même construction sont reproduites à meilleur marché, ou à mesure que des machines perfectionnées viennent lui faire concurrence », MARX, Karl, *Le Capital. Livre I*, trad. de 1875 revue par l'auteur, Paris, Gallimard, 1968, sect. 4, chap. 15(b), p. 492.

qui décline notamment dans *La Convivialité* des formes d'obsolescence sous les termes d'«*usure programmée*», d'«*usure planifiée*», d'«*usure forcée*», ou encore d'«*usure industrielle*»³. Chez l'un comme chez l'autre toutefois, nul déploiement solide à même de fonder l'idée d'obsolescence elle-même.

Puis, même constat: qu'il s'agisse de Jacques Ellul, de Gilbert Simondon ou de Günther Anders, les philosophes européens du 20^e siècle abordant la question de l'obsolescence utilisent la notion sans en préciser les contours⁴. Idem pour la sociologie de Jean Baudrillard, qui, si elle aborde elle aussi la question de l'obsolescence et de son accélération dès 1970⁵, n'en déploie pas pour autant la notion. André Gorz lui-même, consacrant pourtant un chapitre entier de *L'immatériel à l'obsolescence du corps à la fin du genre humain*⁶, ne proposa aucun développement à cet égard. Quant aux critiques plus récents de *l'obsolescence programmée*, depuis l'économiste Serge Latouche⁷ jusqu'à l'écrivain Giles Slade⁸, ils en définissent si brièvement et si mal la notion que celle-ci en arrive, dans leurs écrits, à se confondre étroitement avec l'idée de destruction: une proposition qui, nous le montrerons, est l'exact opposé de ce que signifie véritablement l'idée d'obsolescence.

S'il semble ainsi que la notion se soit fondue dans l'écriture du siècle sans que jamais n'éclot ses potentialités critiques, c'est alors par l'exercice visant à questionner son usage qu'il nous faudra donc procéder pour définir tout d'abord ce que désigne plus précisément la notion.

L'obsoleète, figure de l'impossible par transformation du milieu

Lorsque l'on cherche à atteindre une page qui n'existe plus sur le site internet officiel de la Commission Européenne⁹, celle-ci nous propose le message suivant: «The address you used is incorrect or obsolete: /..»: les références à l'environnement de l'adresse que vous avez utilisée ne sont

3 Voir «L'usure (l'obsolescence)», in ILLICH, Ivan, *La convivialité*, in *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1975.

4 Comme précisé précédemment, nous reviendrons plus loin sur la question du rapport de Günther Anders à l'obsolescence, démontrant notamment que l'auteur n'a jamais véritablement développé cette notion.

5 Voir BAUDRILLARD, *La société de consommation. Ses mythes, ses structures*, op. cit.

6 Voir GORZ, André, *L'immatériel. Connaissance, valeur et capital*, Paris, Galilée, 2003.

7 Voir LATOUCHE, Serge, *Bon pour la casse! Les déraisons de l'obsolescence programmée*, Paris, Les liens qui libèrent, 2012.

8 Voir SLADE, Giles, *Made to break: Technology and Obsolescence in America*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.

9 Voir <http://ec.europa.eu/> consulté le 23 mai 2014.

pas actualisées, c'est-à-dire ne correspondent à aucune réalité – ou plutôt ne correspondent *plus* à aucune réalité. *Obsolètes* donc les références, en ce que leur composition qui n'a pas changé, semble renvoyer à une page qui, elle, n'existe plus: obsolète l'adresse archaïque et non la page disparue; obsolète ce qui est toujours là et ne s'est pas adapté aux changements.

De là, nous pouvons affirmer premièrement: l'obsolescence ne témoigne pas d'une disparition ou d'une destruction d'un sujet ou d'un objet, mais au contraire de sa profonde conservation, *malgré tout*, malgré les changements que peuvent subir le milieu, les renversements culturels, les métamorphoses paradigmatiques, les évolutions technologiques. L'obsolescence est l'hyperconservation d'une entité qui devient inadaptée à son milieu.

L'obsolescence semblerait alors avoir quelque chose des feuillages marcescents, à savoir ces feuilles qui restent en place, flétries ou carrément desséchées, tout au long de l'hiver. En place sur l'arbre, elles ne tombent pas, et bien que dévitalisées, restent sur leurs branches jusqu'au printemps et l'arrivée de nouvelles feuilles vertes. Mais alors quelle différence avec le désuet, ou le démodé – qui eux aussi résultent d'une modification des habitudes ou des nécessités extérieures d'usages, qui de la même façon signifient des décalages d'avec l'actuel, et qui eux aussi sont comme les étranges prolongations du feuillage d'une autre saison? C'est que l'obsolète est une figure bien plus radicale que les figures de l'inadaptation précédemment envisagées. En l'obsolète nous ne trouvons pas seulement une forme de décalage, d'inadaptation ou de frottement, mais plus encore une figure de l'impossible même: *l'obsolète est ce qui a été rendu strictement impossible par les changements survenus*. Comment penser en effet pouvoir accéder, au moyen d'une adresse obsolète, à une quelconque adresse, physique ou virtuelle? L'adresse ne renvoyant plus à aucun réel extérieur, elle n'est pas simplement *démodée*, elle n'en devient pas uniquement *désuète*: résolument obsolète, elle relève de l'absurdité même. De même, elle ne peut être dite *périmée*, en ce sens qu'elle n'a subi aucune destruction, aucune autoaltération. L'obsolète serait même l'exact opposé du périmé: là où l'un est inadaptation par autoaltération, voire autodestruction de l'objet, l'autre est conservation à l'identique de l'objet et inadaptation par mutation du milieu.

L'obsolescence, c'est faire appel à des coursiers à cheval pour envoyer un courrier de Paris à Marseille, ou chasser à l'arc pour subvenir à ses besoins: des pratiques dont on a rayé l'espace d'actualisation et qui ne surviendront désormais pour ainsi dire qu'à l'état de performance artistique

ou sportive – quelque chose à nouveau de plus fort qu'une simple mode, ou qu'un usage oublié. C'est d'un usage devenu absurde à l'extrême que l'obsolescence témoigne, d'un vacuum de sens. *Hors de la coutume* ainsi ne signifie pas simplement *hors des modes*, mais bien plutôt *hors du monde*, *hors des possibles*. Là se situe le moyen de différencier en profondeur les termes – l'obsolescence impliquant une forme de décalage vis-à-vis des possibles, le terme témoignant d'une sortie de la sphère des conditions de possibilités. Ou tout du moins l'entrée dans une nouvelle sphère de possibilité sous conditions – sous un ensemble de conditions rendant la fonctionnalité initiale à ce point absurde qu'on puisse la décrire comme impossible.

L'obsolète est ce qui a été mis en impossibilité par transformation du milieu. Mais l'impossible n'est pas pour autant l'irréversible. Là où donc les désuets ou démodés pourraient encore être utilisés (mais cela n'enlèverait rien à leur catégorisation), l'obsolète semble proprement inutilisable (mais si on en venait à démontrer sa possibilité nouvelle d'utilisation et l'efficacité de celle-ci, la catégorisation disparaîtrait instantanément) parce que, paradoxalement, il est resté lui-même.

Ainsi donc s'éclairer à la bougie tout autant que tirer à l'arc sont des pratiques *désuètes*. «C'est a priori étonnant», il faut le préciser à nouveau: nous tirons à l'arc *dans un cadre* sportif ou artistique, ou nous nous éclairons à la bougie *parce qu'il y a* une coupure de courant ou *pour* notre séance de relaxation. Mais chasser à l'arc *pour* subvenir à ses besoins serait évidemment tout différent, tout autant qu'il serait radicalement différent de concevoir un immeuble neuf basé sur un système d'éclairage à la bougie: ce seraient là des propositions obsolètes, à savoir donc des propositions *vides de sens dans le contexte actuel*¹⁰. Que conclure alors de cette précision terminologique? Que l'obsolescence ne vise pas un objet a priori, mais plutôt la relation de cet objet au monde qui l'environne, par le biais par exemple (mais par forcément) de sa fonction.

Le cas de l'amiante fait à ce sujet figure d'exemple canonique. N'étant plus utilisable depuis que nous avons démontré sa dangerosité, il ne peut à l'évidence pas être simplement considéré comme «passé de mode»

10 Ainsi Babette B. Tischleder et Sarah Wasserman écrivent-elles: «Obsolescence is site-specific. An object may be obsolete in one context but very much current in another», in TISCHLEDER et WASSERMAN, *Cultures of Obsolescences*, op. cit., p. 9. Une précision, qui, nous le voyons bien, confirme la thèse de l'obsolescence comme figure de la conservation et de l'inadaptation radicale au contexte – et non comme destruction (un objet cassé l'étant quelque soit le contexte environnant..).

ou «démodé»: s'il est inutilisé de nos jours, c'est qu'il a été, plus fortement, rendu «hors d'usage», inutilisable, par les démonstrations de son caractère cancérigène. Il nous faut noter ainsi qu'à l'époque même où nous l'utilisons encore, ce matériau déjà était dangereux, inadapté à la construction, et il n'y a eu depuis qu'une démonstration de chiffres, qu'une construction mentale différente, qu'un changement de paradigme théorique. En d'autres termes, le matériau n'est pas *devenu* inadapté à la construction: *il l'a toujours été*. Tout comme il ne viendrait plus à l'esprit de personne d'utiliser les crèmes *Tho-Radia*, ces cosmétiques commercialisées entre 1933 et le milieu des années 1960 et basées sur l'effet de la radioactivité (radium et thorium), l'amiante est devenue impropre à tout usage constructif: son existence même a été bannie du champ des possibles. Vide de toute forme d'énergie de potentialité, il a été estampillé d'une obsolescence qu'il lui sera extrêmement difficile de contrer à l'avenir..

Par cet exemple, quoi qu'il en soit, nous pouvons noter la différence fondamentale entre *inadaptation* et *obsolescence*: l'amiante a toujours été *inadapté* à la construction architecturale, mais est devenu *obsolète* le jour où nous avons mesuré scientifiquement sa dangerosité, et diffusé cette information à tout le milieu de la construction. Soit donc, sous les termes de notre enquête: c'est lorsque cette information a été diffusée que la reliance entre ce matériau de construction et ses territoires d'utilisations s'est brisée.

Discontinuité, crise et obsolescence

En ce que l'obsolescence signifie donc la destruction partielle ou totale de la reliance entre l'obsolète et son monde, l'idée d'obsolescence peut être entrelacée avec celle de *crise*. Au sens notamment où la crise serait le moment où le sens s'interrompt – un moment de confrontation au néant. Ce que note Diane Simard, lorsqu'elle définit en 1981 l'obsolescence comme ce qui «créé un vacuum au niveau du contenu; brise en quelque sorte la relation qui existe entre le contenant, qui est la manifestation physique de l'objet, et le contenu qui est la justification de l'existence de ce même objet (on construit pour répondre à un besoin précis)»¹¹. Obsolète

11 SIMARD, Diane, «Le recyclage des bâtiments: ébauche de principes», in *Congrès international, conservation, réhabilitation, recyclage*, Laval, Presses de l'université de Laval, 1981, p. 615.

est donc *la relation* de l'objet à son monde et non l'objet lui-même, en crise est le dialogue entre l'un et l'autre, et non l'état de santé de ceux-ci.

Terre claudicante, l'obsolète – nous commençons à l'apercevoir – est une entité morte-vivante, un seuil titubant entre présence et vide existentiel, prolongeant qui plus est cet état d'en-crise *ad nauseam*. Ainsi là où la crise n'est généralement comprise que comme un *kairos*, «un moment opportun», un sommet éphémère depuis lequel apercevoir l'horizon, se pencher en avant ou rouler-bouler en arrière d'où on vient, l'obsolète lui représente aussi une forme de seuil élargi: un en-crise s'étirant dans le temps, restant dans une forme d'instabilité permanente, dans un entre-deux déroutant. Et tout comme la crise, dont les origines grecques (*krinein*) autant que latines (*cernere*) renvoient l'une et l'autre aux significations de «séparer», «choisir», «comprendre», «décider», «distinguer», l'obsolescence elle aussi permet de rendre visible des états autres; elle est une porte vers un espace-temps autre, un paradigme de l'ubiquité entre extinction et continuité. En ce qu'elle porte à voir vers un ailleurs, l'obsolescence permet de rendre visible, lisible même, notre ici et maintenant, elle nous aide à comprendre les bouleversements et leurs évolutions.

Alors dans l'analyse des différentes métamorphoses historiques, on pourrait aussi être tenté d'utiliser la notion pour nourrir des discours sur l'idée de discontinuité. L'idée d'obsolescence ne semble-t-elle pas pouvoir se lire en filigrane à travers ces propos de Michel Lussault ?

On observe bien une bifurcation: une discontinuité qui explique qu'il n'est plus possible de penser la situation au temps $t+1$ avec les référents de la situation au temps t , ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de relations entre t et $t+1$, mais qu'on ne sait pas les appréhender, compte tenu de la radicale nouveauté qui s'impose.¹²

On pourrait même être tenté d'assimiler, suite à ces propos, l'idée d'obsolescence à l'image d'une bifurcation ou à l'idée d'une discontinuité. L'obsolescence témoignerait d'une rupture entre des états, entre des entités historiques ou culturelles. *L'ampoule électrique a rendu la bougie obsolète ? Discontinuité !*, nous dirait-on. S'il s'avère toutefois que l'obsolète témoigne bien d'un état qui a muté, s'il est bien la trace vivante d'une transformation survenue, il est cependant plus complexe et difficile de

12 LUSSAULT, Michel, *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la terre*, Paris, Seuil, 2013, p. 11.

parler de lui comme d'une fracture entre des équilibres – et ce pour la raison simple qu'il est impossible d'identifier l'apparition exacte «qui fait obsolescence». Où s'acte l'impossible? Où démarre-t-il? Difficiles interrogations, l'impossible étant justement cet événement sans conditions (de possibilités) préalables.

Analytiquement parlant toutefois: nous pouvons affirmer aujourd'hui qu'éclairer une habitation à la bougie est une technique obsolète – ce qui n'était pas le cas il y a deux siècles. Entre les deux, impossible de situer un responsable pour le changement survenu. Est-ce l'apparition de l'électricité qui a rendu la bougie obsolète, ou l'invention du filament lumineux? La production en série des ampoules, ou leur installation massive en remplacement des anciennes techniques? Les dimensions temporelles et conceptuelles de l'*obsolescent* (à savoir *l'en passe de devenir obsolète*) restent floues et incertaines. Car il serait véritablement absurde de chercher la cause de tout cela. Tout d'abord parce que, comme l'a rappelé Hannah Arendt, c'est l'événement qui éclaire son passé, bien plus que l'histoire n'éclaire l'événement: les choses n'apparaissent comme limpides qu'*a posteriori*. Et ensuite, parce qu'à l'évidence, chacune de ces étapes a contribué à transformer, à sa manière, le paradigme habitationnel à l'œuvre. Pour le dire ainsi, les métamorphoses sont des figures entrelacées, rhizomatiques peut-être, d'événements sans avènements, qui participent chacune à l'en-devenir en transformation perpétuelle qui fait milieu. Soit en d'autres termes à nouveau: la correspondance simple «17^e: bougie; 20^e: ampoule», qui n'apparaissait à l'échelle du siècle que comme une discontinuité, se révèle être, à la lumière d'échelles spatiales et temporelles plus précises, une continuité absolue, presque rationnelle, à peine une bifurcation structurelle – juste une série certes heureuse mais aussi assez hasardeuse d'inventions technologiques en chaîne.



Résister à l'obsolescence ?

«Il faut résister à l'obsolescence.»

Difficile aujourd'hui de ne pas avoir déjà rencontré cette injonction omniprésente dans les médias et sur la toile, tant l'Internet est saturé de blogs décrivant le phénomène, tant la presse papier abonde d'articles et de numéro spéciaux sur les mécanismes de «lutte contre l'obsolescence», tant la télévision y consacre des reportages exclusifs; de telle sorte qu'en définitive les discours sont désormais tous chargés de cet imaginaire. Les radicaux de l'environnement s'accordent sur ces points avec les anxieux du portefeuille et l'âme artiste de l'amateur retraité: il faut s'interroger sur les résistances possibles au flux destructeur de «l'obsolescence», et s'échanger en dernière instance des alternatives glanées ici ou là: réparation d'objets cassés, dons d'inutilisés, échanges, etc.

Des recycleries bobo fleurissent un peu partout, installées dans des hangars industriels réhabilités et des périphéries en déclin. On croirait voir là un miracle, le signe d'une revitalisation spontanée, d'une reprise en main, par l'individu, de son monde laissé à l'abandon. Mais la réalité est toute autre. Éclos grâce aux investissements démentiels de quelques multinationales ayant flairé le filon, ces architectures au design et à la décoration soigneusement étudiées sont des simulacres complets de spontanéité habitante, d'autogestion, d'espaces partagés. Les prix du magasin bio et du torrificateur de Darwin¹, tout comme l'absurdité des programmes

1 Projet promoteur des valeurs de «sobriété, coopérations, changements de comportements, convivialité» ayant reconverti pour la modique somme de 20 millions d'euros les casernes Niel, à Bordeaux. Ce sont aussi ses dirigeants, le groupe Evolution (une holding de 10 filiales), qui a reporté sur le même site l'attribution d'un autre projet face à Vinci, celui de la réhabilitation des Magasins Généraux

implantés dans la REcyclerie² et la paire de vigile postée à l'entrée du Ground Control³ vous détromperons : seuls les porte-monnaie bien fournis sont les bienvenus dans ces lieux en vogue.

Ce sont ces complexes économiques nouveaux, centres commerciaux du *bourgeois-bohème* en manque de sensation, qui ont le mieux compris le potentiel économique et symbolique de «l'obsolète» (de l'antiquité vendue chez l'antiquaire au complexe industriel réhabilité lui-même); ce sera malgré tout dans ces espaces que vous pourrez aussi visionner un reportage sur les différentes manières de lutter efficacement contre «l'obsolescence»... en achetant par exemple les vieilleries de l'antiquaire ou en sirotant votre bière sous les poutrelles métalliques de l'ancienne usine. Un très fin montage économique ayant trouvé sa clientèle-cible, une stratégie dont nous voyons bien qu'elle n'entend pas la question de l'obsolescence autrement que comme l'indice d'un montage financier dans lequel investir.

C'est dans ce contexte qu'il est finalement apparu incontournable d'envisager ici un peu plus sérieusement ce que peut bien signifier ce questionnement étrange, «comment résister à l'obsolescence?»

Nous aurons l'occasion de développer plus largement par la suite la problématique de *l'obsolescence programmée*, généralement invoquée dans ces

sud, pour la somme de 15 millions d'euros cette fois. Si une fois encore, l'objectif n'est pas de «faire de l'argent», nous dit Philippe Barre, PDG de la holding, on voit mal toutefois comment l'atmosphère d'autogestion suggérée par l'esthétique à la mode de l'ensemble aurait pu faire le poids face à Vinci sans de tels regroupements économiques... Voir <http://www.darwin-ecosysteme.fr>

- 2 Réhabilitation de l'ancienne gare Ornano, sur la petite ceinture parisienne, la REcyclerie comprend notamment «une basse-cour de 17 poules», une «prairie sur le toit», un système de compost «avec le poulailler, les restes des repas et les épiluchures», ou encore un «dispensaire pour plantes malades»... Un complexe hétéroclite dont la cohérence d'ensemble est basée, selon le site, sur *la mise en valeur des «3R»*: Réduire, Réutiliser et Recycler. Note *a posteriori*: à la vue des partenaires fondateurs (Veolia, Black&Decker, etc.), et de la taille du portefeuille de la population parfaitement homogène fréquentant le lieu, il pourrait sembler tout aussi cohérent de considérer qu'il s'agisse des «3R» Récupérer, Réinvestir, et Rentabiliser. Voir <http://www.larecyclerie.com/>
- 3 Ensemble éphémère installé sur les voies, quais et usines SNCF désaffectées du 18^e arrondissement parisien. Trattoria, barbier, «playground» (terrains de pétanques et bacs à sable), bars, camion de réparation de vélo, espaces concerts et antiquaire côtoient le plus naturellement du monde le quartier le plus pauvre et le plus violent de la ville. Le prix exorbitant de la bière et les vigiles à l'entrée décourageant toute mixité sociale, le Ground Control forme un véritable espace «partagé», en effet, mais uniquement par une petite bulle bourgeoise entièrement extérieure au quartier. Voir <http://groundcontrol-paris.fr>

milieux. Pour l'heure, nous voudrions nous concentrer sur la question de la lutte, de la résistance elle-même; et reposerons dès lors la question dans les termes de notre enquête: que serait une entité immunisée contre toute inadaptation radicale aux changements du milieu, une entité dont la relation au monde puisse être protégée contre toute mise en impossibilité ?

Deux modèles sont envisagés, deux figures théoriques qui déploieront leurs illustrations respectives: celui premièrement du *toujours inadapté*, et son alternative logique du *toujours adapté*. Réversibles et imbriqués, ces filtres ne visent pas à donner des lectures finies de leurs objets d'études, mais tentent plutôt d'en tester les limites et les accroches.

Pourquoi donc ces deux propositions ? C'est qu'en effet, c'est une formulation relevant de la logique même: si l'obsolète est une forme d'inadaptation radicale au milieu, alors *ce qui peut faire preuve d'une adaptation constante aux changements* paraît immunisé contre toute forme d'obsolescence; et, inversement, *ce qui est structurellement inadapté* ne peut trouver dans l'inadaptation un motif de mise en impossibilité.

Tentatives de mises en évidences d'immunités à l'obsolescence

Quelles figures immunisées contre toute forme d'obsolescence mettre en évidence alors ? Nous proposons de considérer, comme premier cas d'étude, la Nature, figure évidente d'*en-adaptation constante*. La *natura*, étymologiquement *ce qui naît*, *ce qui ne fait jamais qu'être en-naissance*, est un en-devenir structurel, et tire de cette extrême vitalité sa force même. Les éléments naturels sont des intemporalités toujours singulières, qui naviguent dans le milieu temporel de l'entre, héritages vivants de l'infini passé et porteurs de l'infini à venir. Fidèles à ce qu'ils ont toujours été, ils sont pourtant absolument uniques à chaque instant. Comment les imaginer «obsolètes» ? L'animal, le végétal, mais aussi l'état de l'écosystème, ses mouvements et rythmes, sont à la fois dans l'élasticité et dans la résilience, dans la déformation et dans la répétition singulière. Parce qu'ils doivent toujours s'adapter, parce qu'ils ne sont même qu'adaptation, ces figures sont le mouvement même: toujours où il est et jamais au même endroit à la fois.

De ces premiers constats nous pourrions ainsi étre tentés d'argumenter que la Nature est, par essence, *ce qui ne craint pas l'obsolescence*. Mais, hors des raisonnements abstraits et de l'étymologie, un bref regard vers la concrétude nous interrogera: une espèce en danger de disparition est, d'une certaine façon, une espèce qui n'a pas su s'adapter aux changements trop rapides, une structure vitale en décalage – qui a été rendue incapable

de perpétuer sa nature: naître, renaître, faire naître. En cela, l'espèce qui n'a pas su s'adapter aux changements survenus dans le milieu est une lignée dont la reliance au monde ne fait plus sens, en ce qu'elle n'est plus à même d'ouvrir sur la vie. À savoir donc qu'un ours polaire, certes, n'est pas «obsolète» en tant qu'être vivant (ce qui n'aurait aucun sens), mais que l'espèce «ours polaire» tend à être radicalement inadaptée au paradigme actuel: incapable de fournir aux survivants des éléments d'accroche solides et durables au monde.

Pandas, tigres et baleines nous le prouvent: la destructivité de l'humain ainsi que la Technocène⁴ qu'il prend tant de plaisir à développer, peuvent modifier les conditions d'habitabilité et de viabilité tant et si vite qu'il est possible aujourd'hui de voir en la Nature des figures obsolètes.

À l'heure où les évolutions climatiques et géographiques des milieux habités changent plus vite que jamais, où la répartition des composants chimiques de ces ensembles est mesurable dans des proportions insensées et inédites, et où dès lors les relations entre vivants et non-vivants se trouvent parfois perturbées jusqu'à signifier mort et destruction, c'est vers l'actuel, le factuel et le concret qu'il nous faut nous tourner plus que jamais avec les filtres cognitifs et sensibles qui font notre humanité. La Nature a beau être un phénix immortel, l'irréversibilité d'un territoire irradié ou la disparition d'une espèce appartiennent au domaine de l'inacceptable qu'aucune loi ne serait à même de condamner, et qu'aucune renaissance jamais ne pourra venir panser. Constater qu'existent pareilles figures de l'inadaptation dans l'état naturel actuel n'est pas un signe réjouissant, ni «naturel». C'est un cas révélateur du dérèglement et de la profonde blessure que la Technocène a porté à un écosystème pourtant profondément résilient et adaptable. Et s'il doit s'agir, quelque part, d'une lutte contre l'obsolescence, alors peut-être faut-il qu'il s'agisse de celle-ci ?

Quelle autre figure d'immunité à l'obsolescence envisager sérieusement ? Nous étudierons cette fois le cas d'une entité non plus naturelle mais artificielle: le site d'enfouissement nucléaire.

Singulier cas d'étude que voilà ! Mais n'est-il pas une figure exemplaire du *toujours adapté* – ou, disons-le de la sorte, du *toujours fonctionnel* – un exemple magistral de ce qui jamais ne pourra être obsolète ? Jamais, semble-t-il, la fonction de ces sites de stockage ne pourra être

4 Voir GUÉRANT, Florian et ROLLOT, Mathias, *Du bon sens. En faire preuve, tout simplement*, Paris, Libre et Solidaire, 2016.

véritablement «inadaptée», «en décalage avec l'époque», ou «hors d'usage suite à une modification du milieu»: tant qu'ils seront intacts, ils ne pourront que servir ce pour quoi ils ont été construits: à savoir conserver des déchets nucléaires mortifères...

Un visage exemplaire du perpétuel semble-t-il donc. Mais aussi un état critique durable, avec tous les problèmes que cela pose et posera surtout aux générations à venir, un triste emplacement pour lequel devrait être posé quelque chose comme une question de «transcapabilité». On connaît en effet les recherches sémiotiques menées pour signifier l'emplacement et la dangerosité d'*Onkalo*, ce site finlandais d'enfouissement de déchets nucléaires destiné à durer cent mille ans: comment prévenir, par-delà les langues et les habitudes culturelles, voire même par-delà l'humanité elle-même, qu'il existe ici un territoire de l'invivable, une aire impénétrable, sous aucun prétexte? Quelle archive assez signifiante saura transcender l'histoire et rester efficiente sans manuel de traduction aucun, pour toucher à coup sûr la conscience des générations futures? Quel signifiant assez intemporel et universel pourra signaler l'éradication définitive de ce territoire de la carte des zones habitables de la planète? Car si le site, lui, ne peut jamais devenir obsolète – les signes qui le présenteront comme tels, eux, résisteront-ils à cent mille ans de bouleversements? Comment penser figer dans le temps un mécanisme signifiant suffisamment fort pour qu'il résiste à tous les bouleversements imaginables? Voire pour qu'il réussisse l'exploit de coder pour toute forme de vie, humaine mais aussi extra-humaine, la dangerosité d'une terre brûlée pour l'éternité... Tenter de trouver une telle capabilité sémiotique adaptable, c'est véritablement chercher à lutter contre l'obsolescence d'un message adressé – c'est tenter de mettre sur pied un mécanisme autosignifiant et autoadaptable pour produire une signification résistante à toute obsolescence. Peut-être toutefois fallait-il y penser *avant* de produire les 250 000 tonnes de déchets nucléaires qui gisent désormais sur ou sous la surface de la Terre...

De la question du site d'enfouissement nucléaire émerge finalement un autre objet d'étude: l'archive. Allégorie crédible d'une forme d'inadaptation structurelle, l'archive est un visage intéressant parce que complexe de résistance à l'obsolescence. En ce qu'elle représente en effet la conservation, à travers les époques et sans altération, d'un signe, d'une donnée ou d'un sens, elle est pour ainsi dire vouée à être en décalage; fondamentalement destinée à ne jamais changer et à ne jamais véritablement se vider de son sens premier qui est la volonté de transmission. Immunisée donc, en quelque sorte, contre l'obsolescence, elle semble même tirer sa

puissance évocatrice de ce décalage: plus l'archive témoigne d'un modèle autre, d'un espace-temps révolu, et plus sa valeur en tant qu'archive est élevée. Seule son effective capacité à transmettre est à craindre, son destin et sa puissance étant liés à des critères extérieurs qui la dépasse: l'alphabet par exemple qu'elle utilise et l'état de sa transmission à travers les âges, ou plus largement disons les codes de signification qu'elle manipule et l'état de leur diffusion dans la société réceptrice. Mais tant qu'une pierre de Rosette s'adjoindra à l'archive, elle restera tout effective, et même maîtresse d'une puissance rare, alors empreinte d'une forme de «capabilité élargie», d'une paradoxale capacité «transmilieux». Ou, dit encore autrement, tant qu'une pierre de Rosette sera disponible, l'archive sera toujours parfaitement adaptée à sa fonction de transmettre l'antique. Ce n'est donc, en conclusion, qu'une immunité partielle puisqu'hétéronome, qu'il convient de remettre à l'archive, qui, seule, resterait trop fragile et démunie face aux changements.

Par-delà les modes bobos et les spéculations entrepreneuriales, les réhabilitations tendances et les réponses simplificatrices de la réparation ou des dons aux plus démunis, mais n'ayant résolument rien à faire avec la question de la «résistance à l'obsolescence», considérer les figures de l'adaptation et de l'inadaptation structurelles permettent d'envisager d'autres facettes et déploiement de la notion d'obsolescence, de comprendre la difficulté qui réside dans le fait d'envisager une protection contre ce phénomène.

Paradoxe complet, les recycleries et autres centres du réemploi font part belle à l'obsolète, et, loin de considérer celui-ci comme un déchet, ils en promeuvent au contraire les possibilités d'émergences nouvelles; mais ce sont pourtant ces mêmes entités qui nous invitent aujourd'hui à résister à l'obsolescence... Qu'y comprendre? Quelques points à cet égard.

Force est de constater tout d'abord qu'il est littéralement désarmant de constater les liens multiples qui fleurissent entre l'imaginaire fantasmé de la culture préindustrielle et les visions d'avenir du post-technologique désiré. Comme si la modernité pouvait se révéler être une parenthèse, nous voilà revenu à considérer le bonheur simple de partager un jardin, d'entretenir son propre potager ou d'aller chercher sa nourriture chez l'agriculteur voisin, la simplicité volontaire de donner et de prêter gratuitement, l'intérêt pour le corps et l'esprit de la marche à pied, la dignité ordinaire de se tenir debout ou de faire soi-même. Le partage se développe sous des formes inédites et stimulantes, tissant et déissant les pratiques habituelles, formulant des promesses d'équilibres nouveaux pour les

milieux⁵. Ces pratiques inventées ou retrouvées, et elles sont nombreuses, sont certes aujourd'hui le fait de la *bohémie bourgeoise* principalement, mais elles témoignent malgré tout de la justesse très fine de la proposition de Marcuse⁶: l'univers préindustriel a résolument de nombreux traits communs avec les fantasmes postindustriels qui se développent aujourd'hui, lentement mais sûrement, ici et là.

Comment alors se comporteront à l'avenir ces récits qui nous hantent encore ? Quelles sont les mythologies de notre imaginaire commun qui nourriront les époques futures ? Mais surtout : faut-il alors toujours chercher à «résister à l'obsolescence» ? Puisque, nous le savons désormais, l'obsolescence ne conduit pas nécessairement à la destruction, pourquoi ne pas accepter simplement ses devenirs et déploiements ? Par elle, rien n'est perdu irréversiblement ; ce sont les possibilités ou impossibilités d'actualisations du potentiel qui sont en jeu dans l'obsolescence, et non la vie ou la mort des sujets eux-mêmes. Le latent peut ne pas être manifeste, il *est* malgré tout : de façon analogue *est* l'obsoleète, par-delà sa tenue comme figure de l'impossible. Un paradoxe insolvable : en l'obsolescence l'être impossible *est*.

Dans l'Ouvert qui se forme entre constances et métamorphoses, articulations et distances, singularités et appartenances, l'humanité ne peut trouver son équilibre existentiel qu'en autonomie. La lutte «contre l'obsolescence» de l'être à son milieu appartient à la rythmique singulière de l'être et de l'instant et ne peut – ne doit pas, être formulée a priori. Il ne faut compter «pour infléchir dans un sens plus heureux le sinistre cours des choses, que sur ce que les individus feront eux-mêmes librement – et peut-être surtout refuseront de faire»⁷.

5 Voir BIANCHETTI, Cristina (éd.), *Territoires partagés. Une nouvelle ville*, Genève, MétisPresses, 2015.

6 «La culture supérieure de l'Occident – dont la société industrielle continue de professer les valeurs esthétiques, intellectuelles et morales – était une culture pré-technologique aussi bien au sens fonctionnel qu'au sens chronologique du terme. Elle devait sa force à l'expérience d'un monde qui n'existe plus, et que l'on ne peut pas retrouver parce que la société technologique le rend strictement impossible. [...] [Cette culture prétechnologique] était un monde qui n'avait pas encore organisé l'Homme et la nature sous forme d'objets et d'instruments. [...] C'est une culture surannée et dépassée que seuls des rêves puérils, des régressions naïves peuvent encore tenter de saisir. Mais cette culture à travers quelques-uns de ses éléments déterminants est aussi une culture post-technologique. [...] Elles hantent encore la conscience comme si elles pouvaient renaître et venir à bout du progrès technique», MARCUSE, Herbert, *L'homme unidirectionnel*, Paris, Minuit, 1968, p. 91 et 93.

7 RIESEL, René et SEMPRUN, Jaime, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances, 2008, p. 12.



Déployer le potentiel critique de l'obsolescence
Deuxième partie



Contreproductivité de la critique de l'obsolescence programmée

L'idée d'obsolescence telle que nous l'avons définie peut désormais être utilisée comme un outil conceptuel pour porter un regard critique sur l'actualité. Nous avons déjà commencé à envisager dans le chapitre précédent quelques-unes de ses résonances dans le concret, notamment par le biais du paradoxe entretenu entre lutte contre l'obsolescence et multiplication des recycleries et autres centres du réemploi. C'est en ce sens que nous allons poursuivre dans ce chapitre, en travaillant à tester la solidité des arguments avancés par la critique de l'obsolescence programmée.

Nous voudrions le démontrer: la ritournelle dite de «l'obsolescence programmée» devrait signifier «la programmation d'une mise en impossibilité d'une chose par changement du milieu»; mais au lieu de cela elle est utilisée pour témoigner du fait qu'un objet est conçu généralement pour s'autodétruire dans un temps donné, ou pour signifier que son caractère «démodé» nous pousse à en changer. Or ces phénomènes ne sont ni nouveaux, ni ne peuvent être signifiés par l'idée d'«obsolescence».

Cependant, il nous faut le préciser dès à présent: mettre en lumière ce fait incontestable n'est pas refuser de voir qu'à l'évidence, une forme d'accélération est à l'œuvre dans le remplacement de nos produits par eux-mêmes, ni refuser de comprendre l'intérêt profond qu'ont les industriels en ce remplacement. Nous ne pouvons que nous accorder avec Jean Baudrillard écrivant dans *La Société de Consommation* que «l'obsolescence accélérée des produits et des machines, la destruction de structures anciennes assurant certains besoins, la multiplication des fausses innovations, sans bénéfice sensible pour le mode de vie, tout cela peut

être ajouté au bilan»¹ de la dégradation du cadre collectif, et doit de fait être critiqué. Nous ne visons pas, en notre proposition, à nier le fait de cette accélération structurelle des mœurs, des structures, des processus et des existences elles-mêmes ; on l'aura compris, notre propos vise plutôt ici à démonter les syllogismes affirmant que l'*obsolescence* est une destruction, et qu'une *programmation de l'obsolescence* est possible, ce qui est tout différent. Et plus encore, nous allons tenter de le montrer : la critique de l'«obsolescence programmée» est contre-productive, à savoir qu'en voulant dénoncer ce phénomène de remplacement accéléré, destructeur, elle ne tend généralement qu'à le renforcer.

Petite histoire de la critique de l'autodestruction programmée

Partons tout d'abord d'un constat similaire à celui établi précédemment : personne, parmi les critiques de l'obsolescence programmée, ne semble avoir pris la peine de creuser ce que pouvait signifier cette terminologie. Peut-être parce qu'historiquement, cet ensemble fourre-tout² de critiques diverses et variées fut principalement fondé depuis une série de critiques établies par des économistes (Chase, Schumpeter, Galbraith, Latouche), des journalistes et écrivains (Packard, Slades), des artistes et designers (Stevens, Moholy-Nagy, Papanek) ou des historiens (Mumford), la notion même d'«obsolescence» ne semble jamais avoir été mise en question.

D'où provient cette expression étrange d'«obsolescence programmée» ? On situe la première occurrence de ce terme en 1932, aux États-Unis, dans la publication par Bernard London d'un petit article intitulé *Ending the Depression through Planned Obsolescence*³. L'idée de l'homme d'affaire est simple : puisque la crise est due au fait que les gens n'achètent plus suffisamment pour faire fonctionner l'industrie américaine, alors il suffirait d'inventer un système stimulant celle-ci de façon perpétuelle.

«Les gens, affirme-t-il, utilisent tout plus longtemps que la coutume ne le voulait avant la dépression», et cela nuit à l'industrie qui n'a plus de clients pour ses produits. Pour remédier au problème, Bernard London propose au Gouvernement de «fixer une date de péremption aux capitaux et aux biens de consommation dès leur production». Il précise :

1 BAUDRILLARD, *La société de consommation*, op. cit., p. 43.

2 SLADE, *Made to break*, op. cit., p. 5.

3 LONDON, Bernard, *L'obsolescence planifiée. Pour en finir avec la Grande Dépression*, Paris, B2, 2013.

Après le temps qui leur est imparti, ces choses seraient légalement «mortes» et seraient dûment contrôlées par une agence gouvernementale appropriée et détruites s'il y a un fort chômage à ce moment-là. [...] Les meubles, les vêtements et les autres commodités devraient avoir une durée de vie, tout comme les humains en ont une.⁴

Moyennant quelques petites monnaies à destination du consommateur flouté, l'État détruirait en bonne et due forme ses possessions périmées, et il n'y aurait plus qu'à en racheter de nouvelles...

Alors, bien qu'il faille comme toujours replacer l'article dans le contexte historique complexe qui est le sien, il ne peut entièrement être fait abstraction de la radicalité et de l'absurdité de la proposition de London à l'ère de la lutte écologique. Les approximations et incohérences que contient le texte inviteraient eux aussi à ne pas s'y arrêter. Hélas le texte semble être la première proposition de *destruction programmée* et constitue donc, pour cette raison au moins, un article commenté par tous.

L'étude du texte révèle que celui-ci n'apporte aucun élément intéressant sur la notion d'obsolescence, employée de façon imprécise et incertaine. La terminologie y est associée à celle «d'inutilité» et ce bien qu'il aurait existé «des produits obsolètes aujourd'hui utilisés», et que le peuple d'alors «désobéit à la loi de l'obsolescence» [*sic*], en utilisant notamment ses «vieilles voitures, vieilles roues, vieilles radios et vieux vêtements plus longtemps que les statisticiens ne l'auraient pensé». La dérive de l'application du terme obsolescence fait perdre toute consistance à la notion, et il semble rétrospectivement que l'auteur ne l'ait utilisé que comme un synonyme des notions d'*up-to-dateness* ou *outmoded* qu'il utilise par ailleurs – une vague préoccupation pour le *fashion* et ce qui n'en est plus.

À la suite de London, c'est l'ensemble des penseurs de la mise au rebut accélérée des produits industriels de faible qualité qui s'interrogeront chacun sur le *devenir-déchet* des produits. Le titre même des ouvrages dans lesquels surviennent ces critiques est d'ailleurs tout à fait éloquent à cet égard⁵: «obsolescence» semble, de fait, un synonyme complet de «destruction» dans l'esprit des critiques de «l'obsolescence programmée». Et ainsi, nous le voyons apparaître: c'est sans ambivalences que la notion

⁴ *Ibid.*

⁵ Voir CHASE, Stuart, *The Tragedy of Waste*, Londres, Macmillan, 1937; PACKARD, Vance, *The Waste Makers*, États-Unis, David McKay, 1960; SLADE, *Made to break*, *op. cit.*; LATOUCHE, *Bon pour la casse*, *op. cit.*

toute faite d'*obsolescence programmée* est généralement utilisée en lieu et place de celle d'*autodestruction programmée*.

On ne s'étonnera pas de constater que Victor Papanek confonde explicitement *obsolescence* et *altération*⁶. Si les Kleenex sont inutilisables une fois utilisés, ce n'est pas parce qu'ils sont «obsoletés» (ce qui reviendrait à dire qu'ils sont toujours utilisables, mais que nous n'en avons plus l'utilité parce que nous n'aurions plus jamais besoin de nous moucher ou d'essuyer quoi que ce soit); si les Kleenex sont inutilisables une fois utilisés, c'est parce qu'ils se *consument* dans leur *consommation*; à savoir qu'ils s'altèrent, qu'ils sont conçus pour n'être utilisés qu'une fois. Mais, une fois encore, ce n'est pas là de l'obsolescence mais de la consommation, de l'altération, de la destruction.

Depuis lors – c'est tout à fait explicite dans les textes produits par ce courant – ce qui est généralement visé par la critique est la *programmation de la durée de vie du produit*⁷; sa mort à crédit, son suicide planifié, son implosion prévisible. L'iconographie utilisée par les auteurs, organismes et éditeurs est d'ailleurs édifiante à ce sujet: téléphones portables abîmés, ordinateurs à la décharge ou écrans brisés viennent compléter des propos peu argumentés sur l'idée de faible durée de vie des produits. L'inadaptation toutefois, nous l'avons vu, ne mène pas forcément à la destruction, et tout autant que l'obsoleté, figure de l'hyperconservation, n'a justement rien à voir avec un «bon pour la casse». Si l'obsolescence est l'inadaptation radicale d'un objet à son milieu, il n'y a absolument aucun sens à proposer pour l'idée d'«obsolescence programmée» des images de décharges de matériel informatique. L'obsoleté n'est pas «le déchet»; en architecture on l'appellerait même plutôt «le patrimoine», et il n'a jamais été question, pour l'heure, de l'envoyer à l'incinérateur. L'obsoleté est même le contraire du déchet, puisqu'il n'est en rien «déchu», et ce, bien que sa relation au monde ait été mise en impossibilité par les changements survenus.

6 Voir PAPANÉK, Victor, «OUR KLEENEX CULTURE: Obsolescence, Permanence, and Value», in *Design for the Real World*, New York, Pantheon Book, 1971.

7 Voir *L'obsolescence programmée ou les dérives de la société de consommation*, étude menée par le Centre Européen de la Consommation, 2013. Disponible en ligne à l'adresse: http://www.europe-consommateurs.eu/fileadmin/user_upload/eu-consommateurs/PDFs/publications/etudes_et_rapports/Etude-Obsolescence-Web.pdf (consulté le 22 juillet 2015).

Ce que serait vraiment programmer l'obsolescence

Essayons alors de déployer ici ce que pourrait signifier, littéralement, le terme d'«obsolescence programmée».

Si l'obsolescence parle bien du décalage extrême entre l'obsolète et son milieu, si elle témoigne bien d'une inadaptation telle que la reliance entre la chose et son milieu soit brisée au point de pouvoir être dite «absurde» ou même «impossible», que serait alors la «programmation» de ce phénomène? Littéralement, «l'obsolescence programmée» signifierait la prévision et plus encore la programmation des changements à venir dans un milieu, soit précisément quelles reliesances ces changements vont rendre inefficaces, c'est-à-dire quels objets conceptuels, technologiques, stratégiques ou même quels organismes vont s'en trouver vide de sens. Tenter de programmer l'obsolescence d'un objet, littéralement, ce serait donc prévoir les changements du système qui rendront cet objet toujours intact «impossible». Ce serait planifier, par exemple, que la technologie «cassette vidéo VHS» devienne inopérante dans un temps donné: annoncer dès 1980 que les magnétoscopes deviendront introuvables, et que lesdites cassettes vidéos VHS deviendraient ainsi inutilisables – et *programmer* donc ces impossibilités structurelles futures.

Notons tout d'abord, que ce serait une faculté de planification de l'avenir bien ambitieuse et bien difficile à mettre en place et à rendre efficace ou certaine. Qui pourrait se prévaloir de pouvoir prévoir et influencer sur ce qui sera inventé demain, et plus loin encore, ce que les inventions de demain rendront inefficaces dans nos modes de vies et habitudes d'aujourd'hui? Il me semble déjà difficile de comprendre, comme invitait très justement à le faire Marshall McLuhan, *ce que les médias d'aujourd'hui rendent obsolètes pour notre vie d'aujourd'hui*⁸ – comment alors prétendre anticiper les incohérences structurelles de demain? S'il n'est peut-être pas absurde de travailler sur ce champ, nous sommes là en tout cas bien loin de l'utilisation aujourd'hui entendue de la tournure «obsolescence programmée», qui aurait plutôt tendance à signifier aujourd'hui l'autodestruction prévue par les constructeurs de cassettes vidéo VHS de mauvaise qualité.

Puis, deuxièmement, même si l'on parvenait à prévoir cette obsolescence à venir: comment penser pour autant *la programmer*? S'il paraît déjà

8 Voir MC LUHAN, Marshall, *Comprendre les médias*, trad. de Jean Paré, Paris, Mame-Seuil, 1968.

difficile de parler d'*obsolescence prévue*, monter une stratégie de programmation d'une obsolescence prévue reviendrait à penser pouvoir influencer sur les changements paradigmatiques à l'œuvre, à se croire en mesure d'influer sur les inventions technologiques... Un programme pour le moins ambitieux.

La notion d'obsolescence est incapable de critiquer l'escroquerie industrielle

À tout cela, on nous répondrait certainement que la critique de l'auto-destruction (ou du sabotage industriel), n'est pas la seule chose visée par la critique de l'«obsolescence programmée»; et qu'en effet, le courant a ainsi pu décliner le terme, en parlant aussi d'obsolescence perçue, psychologique, esthétique, culturelle, technologique, ou encore d'obsolescence par incompatibilité, par péremption, d'obsolescence calculée, planifiée, intégrée, etc. Et, il est vrai, certains de ces cas semblent effectivement être des figures de l'obsolescence. L'«obsolescence par incompatibilité» par exemple, en ce qu'elle est littéralement une mise en impossibilité de l'objet par modification de l'environnement, peut raisonnablement être considérée comme une figure d'obsolescence. Mais dans de nombreux autres cas, considérer que l'obsolète désigne une figure de l'hyperconservation et non de la destruction suffit à mettre hors-jeu la plupart de ces qualificatifs et déploiements; suffit à mettre en lumière le décalage entre la nomination qu'ils proposent et la réalité qu'ils cherchent à dénoncer.

Et ce d'autant plus qu'un ensemble non-négligeable des points visés par les critiques de l'«obsolescence programmée» sont fondés sur une récupération intéressée de phénomènes traditionnels, universels et intemporels qui ne peuvent être attribués spécifiquement à la société industrielle, au système capitaliste ou à la fourberie prétendue des magnats de la vente globalisée qui sont précisément visés dans ces termes. À savoir, dit autrement, que si ainsi l'ensemble des terminologies de l'*obsolescence perçue*, de l'*obsolescence psychologique*, de l'*obsolescence esthétique* ou encore de l'*obsolescence culturelle* ne cherchent à témoigner que du fait que des objets se *démodent*, quel est l'intérêt? La complexification inutile voire absurde de ces expressions n'apporte de fait aucune précision critique supplémentaire. Ou pour le dire cette fois avec Walter Dorn Teague:

La pratique consistant à démoder les modèles antérieurs alors que les nouveaux modèles n'ont rien de mieux à apporter est connue comme *obsolescence*

programmée ou *obsolescence artificielle*; ce dernier terme est plus approprié, mais le plus approprié serait encore tout simplement *escroquerie*.⁹

Plus simplement donc: l'escroquerie a toujours existé, et bien sûr a toujours été combattue – et nous ne nous engagerons évidemment pas ici dans sa défense. Toutefois, force est de constater, une fois de plus, qu'il ne semble pas que les termes complexes inventés par la critique de l'«obsolescence programmée» soit particulièrement plus efficaces que d'autres. S'il s'agit d'*autosabotage*, pourquoi ne pas le dire plus explicitement? S'il s'agit d'une accélération généralisée, pourquoi ne pas plutôt l'interroger, plus directement et plus profondément? Ou enfin s'il s'agit d'une inquiétude sur le devenir des montagnes de déchets que nous produisons chaque jour, sur ce fait particulièrement clair que, «au moins à ce stade du développement, la civilisation de l'hygiène est une civilisation de l'ordure»¹⁰, pourquoi alors ne pas le dire de la sorte? Voire, à l'inverse: faut-il forcément employer le terme «obsolescence» pour porter un regard critique sur la production industrielle et ses effets destructeurs? Bel exemple à ce sujet: le phénomène du remplacement des produits par eux-mêmes a fait l'objet de longues analyses de la part de Günther Anders, mais ce n'est que rarement toutefois que le philosophe employait le terme allemand d'*Obsolescenz* à cet égard. Dès 1956 notamment, Anders note avec un naturel déconcertant:

Bien sûr nos produits ne sont pas à proprement parler «immortels»: la durée de conservation de nos fruits en boîte, des œufs brouillés que nous mettons au réfrigérateur, la durée de vie de nos microsillons «longue durée» ou de nos ampoules électriques est, elle aussi, limitée. Mais dans la plupart des cas, c'est nous, les Hommes, qui les avons rendus mortels, qui avons calculé et dosé leur durée de vie (pour pouvoir, par exemple, assurer la stabilité des ventes ou les développer).¹¹

En tout cela, nous le comprenons donc: il paraît très étonnant de constater l'ampleur avec laquelle la notion d'obsolescence s'est développée, pour témoigner de phénomènes opposés à sa signification même.

9 Cité par LATOUCHE, *Bon pour la casse!*, *op. cit.*, p. 95.

10 CHARBONNEAU, Bernard, *Le jardin de Babylone*, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances, 2002, p. 98.

11 ANDERS, Günther, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, t. I [1956], trad. de Christophe David, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances-Ivrea, 2002, p. 68.

Témoigner : ce qu'a pourtant été bien inspiré de faire le Sénat Français le 23 avril 2013, suite à la question de Jean-Vincent Placé sur «l'obsolescence programmée», initiant alors «pour la première fois dans une assemblée parlementaire, un sujet aussi crucial pour l'environnement, mais aussi pour le consommateur»¹², avant d'illustrer ledit caractère fondamental de son propos par un plaidoyer certain sur la fragilité des bas pour femmes, la durée de vie des ampoules et la petite taille des cartouches d'imprimantes... Les discours des différents sénateurs s'envoleront tout au long du débat de *téléférences* en *wikiarguments*, jusqu'à quelques maigres exemples, principalement tirés des quelques reportages publiés sur le sujet¹³. Le ministre alors en fonction n'avait, sans surprises, pas soutenu le projet de loi sur l'«obsolescence programmée» dans la mesure où existait déjà un délit de tromperie sur les caractéristiques substantielles des biens. Toutefois, fait significatif, cette loi a depuis lors été votée, et elle subit des retouches et modifications continues et importantes, ne réussissant pas à s'affirmer simplement. C'est que, comme le reconnaît la Direction de l'information légale et administrative française, «on parle désormais d'obsolescence programmée. Cette expression apparaît régulièrement dans les médias, sans que l'on sache vraiment ce qu'elle définit...»¹⁴

Dit en peu de mots : bien sûr que la structure à l'œuvre promeut le remplacement rapide des produits par d'autres produits. Pourquoi alors inventer la terminologie absurde d'*obsolescence programmée* pour critiquer le phénomène ? Tout autant que la mode n'est pas apparue avec l'hyperconsommation contemporaine, l'obsolescence est le fait de la métamorphose constante des sociétés et de l'évolution des techniques et n'est pas l'apanage de la société moderne-liquide. Elle a simplement été récupérée et accentuée par elle, comme tant d'autres choses. Ne dévalorisons pas le terme d'«obsolescence» en le croyant juste bon à lutter pour une durée de vie plus grande pour nos ampoules électriques. Il ne m'émeut pas que des technologies deviennent obsolètes, et le présent ouvrage n'est pas, on l'aura compris, la défense argumentée d'une thèse dénonçant le renouvellement des marchandises.

12 Séance du 23 avril 2013, Jean-Vincent PLACÉ, p. 3 915 du compte rendu intégral, in *Sénat. Journal officiel de la République Française*.

13 Voir «Prêt à jeter», reportage de Cosima Dannoritzer, Arte, 2010 ; «L'obsolescence des produits Apple», reportage d'Anna Salzberg et Wandrille Lanos, *Cash Investigation*, 2013.

14 «Qu'est-ce que l'obsolescence programmée ?», Direction de l'information légale et administrative.

Sur la «Junkfabrik» à l'œuvre

C'est un fait connu depuis longtemps, *les industrialisés* (et nous pouvons entendre par là une gamme bien plus large d'objets et de mécanismes que la simple brosse à dents ou l'ordinateur portable) sont des produits, qui, à peine lancés, sont destinés à être remplacés par de nouveaux produits. L'ère du *junk* – entendez *ce qui naît pour mourir*, le consommable, le jetable – est là : nous sommes depuis quelque temps déjà dans la culture de la *junkproduction*, du *junkspace*¹⁵, du *junkfood*, du *junkmarketing*. Et cette culture du *kleenex*, bien évidemment, est critiquable au plus haut point. Retrouver les moyens d'une saisie précise et profonde de ses contours semble fondamental avant de s'engager dans des combats anecdotiques contre la péremption intégrée des cartouches d'imprimante, ou la faible résistance des collants nylon.

La critique de l'«obsolescence programmée» ressuscitée version 21^e siècle témoigne du fait qu'enfin !, après plus d'un siècle d'écrits savants sur le sujet, le fait qu'une consommation capitaliste soit à l'œuvre semble être entré dans l'imaginaire commun. Fait paradoxal : la culture de masse s'insurge aujourd'hui contre la nourriture matérielle, culturelle et symbolique qui l'a nourrie depuis toujours, l'a forgée telle qu'elle est¹⁶. Sans cynisme, nous dirions donc que c'est d'une lutte contre la *junkproduction* du monde de la ville et de l'individu qu'il est question dans la critique de l'«obsolescence programmée» : un signe plutôt réjouissant qu'enfin un refus généralisé soit formulé à l'encontre de cet univers dans lequel les entités sont des marchandises et les naissances industrielles des morts à court terme.

Car, c'est un fait indéniable et déjà ancien : le quasi-ensemble de notre univers est du *destiné à mourir*, dès la production, dès la conception même. C'est ce que Günther Anders notamment théorisait dès 1958 en déclarant que «la vérité, c'est que la production conçoit ses produits comme les déchets de demain, que la production est une production de déchets»¹⁷. *La production est une production de déchets* : c'est cette invitation funèbre qu'il

15 KOOLHAAS, Rem, *Junkspace*, trad. de Daniel Agacinski, Paris, Payot, 2011.

16 Sur la culture de masse, voir notamment DE MAN, Henri, *L'ère des masses et le déclin de la civilisation* [1951], trad. de M. Delmas, Paris, Flammarion, 1954 ; McDONALD, Dwight, «Culture de masse», in *Une tragédie sans héros. Essais critiques sur la politique, la guerre et la culture*, trad. de Grégory Cingal, Paris, Encyclopédie des Nuisances, 2013.

17 ANDERS, Günther, *L'obsolescence de l'homme. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, t. II [1980], trad. de Christophe David, Paris, Fario, 2011, p. 41.

nous faut garder à l'esprit en parcourant d'un œil critique la production contemporaine, et c'est là que se trouve le fond du problème de «l'obsolescence programmée». La réalité est plus banale et triste que la fiction journalistique: pas de complot, pas de mensonges ni de traîtres, simplement un système économique bancal et incohérent, naïf, contre-productif.

Dire alors que «l'obsolescence programmée» n'est pas un complot à mettre à jour, ce n'est pas réfuter la possibilité que les industriels puissent programmer une date de mort pour leurs appareils, ou même inventer des systèmes complexes pour limiter la qualité de ceux-ci. C'est plutôt remplacer un terme défaillant, visant à nous faire croire à une stratégie superficielle plutôt qu'à un schème structurel – c'est-à-dire que c'est l'iceberg tout entier de la *junkproduction* du monde, ses produits et ses établissements à laquelle nous contribuons depuis bien longtemps qu'il faut considérer, que c'est cette production de déchets tout entière qu'il faut interroger, et réapprendre à cerner et à nommer si nous voulons lutter contre ses effets mortifères et destructeurs avec des armes efficaces.

En voulant lutter pragmatiquement contre l'obsolescence programmée, les économistes et les journalistes, les révoltés de tous bords et les politiciens intéressés s'en prennent aux conséquences de la structure capitaliste elle-même. Tant que nous ne serons toutefois pas décidés à attaquer celle-ci directement, tant que nous n'affirmerons pas plus explicitement son existence ou ne comprendrons pas même le lien de cause à effet entre l'une et l'autre, comment penser pouvoir changer quelque chose ?

Contreproductivité de la critique de l'obsolescence programmée

En tout cela, n'est-ce pas finalement à une véritable figure de la contre-productivité que nous sommes confrontés ? Par «contreproductivité», nous n'entendons pas comme Ivan Illich, ce qui, *au-delà d'un certain seuil*, nourri une finalité contraire à ce pour quoi il est invoqué, mais justement ce qui, *parce qu'il n'a pas encore dépassé un certain seuil*, est contraire à ce pour quoi il est invoqué. Si chez Illich en effet, passé un certain seuil, la voiture ralentit les déplacements (en raison par exemple d'embouteillages), notre enquête sur l'obsolescence programmée voudrait montrer que parce que cette critique n'a pas atteint un stade de développement suffisant, sa puissance reste non seulement de faible portée, mais aussi pourrait même desservir ce qu'elle vise à combattre. Qu'il s'agisse en effet du terrain de l'écologie, de l'économie ou du patrimoine, la «lutte contre l'obsolescence programmée» part du désert pour ne mener nulle part; et ce, parce qu'à

chaque fois, elle reste superficielle et donc tendue entre des contradictions structurelles qu'elle ne peut résoudre. Expliquons-nous.

Pour les âmes sensibilisées à l'écologie que nous représentons tout d'abord, l'univers iconographique convoqué par les journalistes oscille entre la dérive larmoyante de la destruction de l'écosystème et le gaspillage des ressources par l'industrie. Mais, paradoxalement, on parlera aussi d'*obsolescence écologique*¹⁸ pour porter un réquisitoire *contre les écologistes* trop investis qui voudraient offrir des « primes à la casse » pour des modèles moins polluants. Il s'agit de ne plus utiliser ces vieux modèles qui polluent, d'instaurer des pastilles autorisant seuls les véhicules les plus propres à rouler pour lutter contre les pics de pollution, etc. Pour être écologique, faut-il alors promouvoir le nouveau modèle ou « lutter contre l'obsolescence » ?

Dans le même temps, pour les consommateurs invétérés dont le pouvoir d'achat est encore en baisse cette année, l'omniprésence de ces photos de destruction attisera le sentiment anticapitaliste et la haine de « ceux qui sont aux commandes de tout cela ». Le cri est sans appel : « Si nous voulons retrouver plus de pouvoir d'achat, il faut résister contre la mise au rebut de nos produits de consommation ! » Contradiction incarnée, la lutte contre le capitalisme et ses désirs de croissance et son productivisme inhérents s'élabore bien souvent dans le but de retrouver une capacité de consommation élargie (*sic*). Comment s'étonner dès lors qu'on attire l'attention sur les jeux vidéo et leurs plates-formes physiques dont l'évolution est si rapide que les classes moyennes n'ont pas le temps de suivre et ne peuvent donc se permettre de rester à la pointe de la consommation ?

Enfin, nous l'avons déjà évoqué, la confusion est grande entre obsolescence et déchet, entre mise en impossibilité et mise à la déchetterie. Le texte de loi sur l'obsolescence programmée, proposé au Sénat au printemps 2013 est éloquent à ce sujet, puisqu'il s'ouvre en ces termes même :

Mesdames, Messieurs, La nécessité de prendre des mesures fortes face à l'urgence écologique s'impose plus que jamais dans nos politiques publiques. La France consomme actuellement 50 % de ressources naturelles de plus qu'il y a 30 ans et la production de déchets n'a jamais été aussi élevée. C'est plus de 500 kg de déchets qui sont jetés par personne et par an, sans compter les déchets indirects, issus du processus de production.¹⁹

¹⁸ Voir *L'obsolescence programmée ou les dérives de la société de consommation*, *op. cit.*

¹⁹ *Proposition de loi visant à lutter contre l'obsolescence programmée et à augmenter la durée de vie des produits*, Jean-Vincent PLACÉ, n° 429 rectifié, session ordinaire du Sénat, enregistré à la Présidence du Sénat le 18 mars 2013.

Or, nous avons eu l'occasion de l'écrire: l'obsolète n'est ni le déchet, ni le détruit. Tout comme l'inadapté, l'obsolète est encore en vie, et dans la considération de ses potentialités se trouve, latente, sa propre possibilité de régénération. En ouvrant sur la décharge et le détruit, l'imaginaire proposé court-circuite les possibilités de réemploi, de recyclage, de détournement et de métamorphose de l'obsolète – voire même, tout simplement, la possibilité de conserver l'obsolète tel qu'il est, de ne pas y toucher, de le laisser en paix. On voudrait nous faire croire que l'hors-service ne peut qu'être brisé, ne peut que finir par être jeté. Un imaginaire de désespoir, certes parfaitement accordé à l'ambiance catastrophiste de notre époque; mais quand le désespoir a-t-il ouvert sur autre chose que la peur, le découragement et la démesure? Sortir définitivement de l'idée que l'inadapté est bon à jeter semble plus propice que confondre inadapté et déchet quand il s'agit de lutter contre la mise au rebut et toutes les mises en antiquité que produit notre univers du consommable.

En tout cela est dénoncée la hausse de la consommation engendrée par l'accélération autant que la mise en difficulté du consommateur qui voudrait rester à la pointe de celle-ci. Mais que défend-on enfin: s'agit-il d'une critique de la consommation ou d'une défense du droit de consommer en démocratie? Dans le même brouillard sont décriées les «dérives» écologistes trop radicales qui conduisent à favoriser des produits moins destructeurs pour l'environnement, à la décharge des classes les moins aisées... Sommes-nous face à une posture en faveur de l'environnement, ou face à une démarche engagée contre l'écologie politique?

On l'aura compris, «l'obsolescence programmée» que l'on nous propose est un condensé de postures contradictoires, un mécanisme *pour* et *contre* le consommateur, *pour* et *contre* l'écologie, *pour* et *contre* la destruction, ou la patrimonialisation (ou peut-être était-ce l'inverse?). Est-ce un hasard?, les dossiers scientifiques récemment produits sur la question ont été fournis, d'une part, par Le Centre Européen de la Consommation, et, d'autre part, par les Amis de la Terre...²⁰

Dans l'amalgame complexe qui ressort de ces études produites par les amis de la consommation et de la croissance verte, c'est paradoxalement la posture équitable qui semble avoir disparu. À tous ceux-là nous

20 FABRE, Marine et WIEBKE, Winkler, *L'obsolescence programmée. Symbole de la société du gaspillage, le cas des produits électriques et électroniques*, Rapport de recherche mené par le Centre National d'Information Indépendante sur les Déchets et les Amis de la Terre, 2010, disponible en ligne à l'adresse http://www.cniid.org/IMG/pdf/201009_rapport_OP_AdT_Cniid.pdf (consulté le 22 juillet 2015).

ne pouvons que rappeler avec Alberto Magnaghi que bien sûr «le mot soutenabilité traduit l'obsolescence du concept de développement pris comme synonyme de croissance économique illimitée»²¹. La véritable obsolescence de notre actualité est celle du modèle de développement capitaliste, fondé sur le mythe de la croissance infinie. Jean Baudrillard l'annonçait déjà avec force en 1970, c'est le mythe de la croissance qui promeut l'accélération des cadences consommatrices et qui fait du consommateur un éternel insatisfait²².

Combattre les mythologies du progrès et de la croissance

L'«obsolescence programmée» (sa critique autant que ce qu'on désigne sous ce terme) est le témoin paradoxal de la persistance des mythologies modernistes combinées du progrès et de la croissance. Parce que ces formulations s'appuient sur de tels mythes, mais aussi parce que, nous venons de le voir, une forme de contreproductivité est à l'œuvre, cette critique semble finalement concourir à développer ces fantasmes que sont le progrès et la croissance.

Qu'en chaque création se trouve un potentiel destructeur, et que chaque innovation technologique crée sa part de pauvreté: voilà ce que soulignait Ivan Illich dès 1972, en affirmant que tout «nouveau modèle produit une nouvelle pauvreté»²³. Comment comprendre cette affirmation? Ayant déjà abordé brièvement l'idée que le concept même de croissance ait été rendu obsolète par la nécessité écologique, nous renverrons qui voudrait poursuivre en ce sens à la pensée de l'objection de croissance et ses références historiques particulièrement nombreuses, pour nous concentrer ici sur l'idée parallèle mais plus radicale qu'on ne peut parler d'aucun progrès autre que technique.

Il nous faut considérer, pour comprendre, que le flot des siècles est fait de métamorphoses et non d'empilements. À savoir, tout d'abord, pour le dire avec Henri Bergson, que «ce qui est réel, c'est le changement continu de la forme», qui n'est qu'un «instantané pris sur une transition»²⁴. Rythmique d'entrelacs, les métamorphoses s'articulent dans une multitude de mouvements simultanés qui n'ont nulle direction, et constituent

21 MAGNAGHI, Alberto, *Le projet local*, trad. de Marilène Raiola et Amélie Petita, Sprimont, Mardaga, 2003, p. 29.

22 BAUDRILLARD, *La société de consommation*, op. cit., p. 80-81.

23 ILLICH, Ivan, *La convivialité*, in *Œuvres Complètes II*, op. cit., p. 540.

24 BERGSON, Henri, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 1907, p. 327.

une pluralité de cheminements constants sans lieux de départ ni points d'arrivée. Ces métamorphoses ne sont pas plus à considérer comme des structures élvatrices. Et s'il y a bien quelque chose comme des déplacements et des mutations, les *superpositions* semblent tout autant rares que difficiles à considérer. À savoir plus directement et pour le dire au moyen d'un exemple: il faudrait une naïveté sans faille pour croire sérieusement que les inventions technologiques aient pu apporter sans détruire, «augmenter» sans diminuer, développer sans atrophier. Tout comme, chez Illich, l'éducation universelle par l'école obligatoire n'est pas techniquement impossible, mais moralement condamnable de par la masse critique de savoir ancestraux et de traditions vernaculaires qu'elle met au rebut²⁵. Ou encore, tout comme la construction architecturale inclut nécessairement la perturbation simultanée d'un état préexistant. C'est plus généralement tout apport qu'il faut considérer comme destructeur parallèle d'une condition originelle. Ainsi toute arrivée paradigmatique signifie-t-elle généralement la mise à l'écart d'un ancien modèle rendu inutile, ou tout au moins le déplacement vers de nouvelles habitudes qui à leur tour seront des facteurs de mutations.

C'est que l'évolution historique des sociétés n'est pas un modèle géométrique linéaire simple. Elle n'est nullement constituée des plages vaguement bidimensionnelles que nos manuels d'histoire tentaient de nous proposer en superposant simplement des périodes le long d'une ligne temporelle unique. Tout d'abord parce que le temps n'est une donnée unique, raisonnable et rationalisable que pour les sociologues, les économistes et la durée des mandats politiques. Et ensuite, parce que, de façon plus complexe cette fois, les mouvements à l'œuvre forment un ensemble qui nécessiterait pour être représenté géométriquement le développement d'une figure non-euclidienne, un pli fondamental de l'espace-temps, quelque chose qui relèverait plus d'un ruban de Moëbius dans un espace à quatre dimensions. En synthèse, peut-être, une structure à l'image de l'activité neuronale, dans laquelle métamorphose ne signifie pas déplacement géométrique, un espace-temps dans lequel tout changement soit en même temps une forme de constance absolue. Deleuze et Guattari d'ailleurs écrivaient peut-être en ce sens :

On ne peut guère croire à une évolution même ramifiée «cueilleurs – chasseurs – éleveurs – agriculteurs – industriels». Ne vaut pas mieux un évo-

25 Voir ILLICH, Ivan, *Une société sans école*, trad. de Gérard Durand, Paris, Seuil, 2015.

lutionnisme éthologique «nomades – semi-nomades – sédentaires». Pas davantage un évolutionnisme écologique «autarcie dispersée de groupes locaux – villages et bourgades – villes – États». Il suffit de faire interférer ces évolutions abstraites pour que tout évolutionnisme s'écroule.²⁶

Tout comme il est possible de danser sur place, le mouvement n'est pas le déplacement, et l'évolution (au sens du changement) n'a jamais signifié le progrès. La marche des individus et de leurs sociétés vers un ailleurs est certes un voyage et une métamorphose, mais elle n'a jamais été conduite le long d'aucune route. Ni éternelle constance ni perpétuel retour sur soi-même, elle est un rhizome entrelacé de dimensions complexes, plus proche de l'image des neurones du cerveau que de la figure du serpent qui se mord la queue.

Or c'est la complexité même de ces *lignes d'univers*²⁷ que forment nos existences que tente de réduire la croyance dans le progrès. Mais comment le dessin que forment les géométries existentielles du vivant et du non-vivant pourrait-il *progresser*, se voir attribuer une forme qualitativement meilleure ? Il n'y a pas, si l'on considère sérieusement l'hypothèse du libre arbitre humain, de forme «meilleure» à donner aux existences de tout un chacun...

Sous couvert du mythe du Progrès, c'est l'ensemble de ces constats qui tente d'être effacé par la modernité et ses recherches d'efficacité, d'opérativité, de rentabilité, de croissance et de puissance. Un combat paradoxal puisque, nombreux sont les auteurs à l'avoir noté, elle-même n'a jamais pu constituer autre chose qu'un arrêt sur image, un anéantissement de toute réouverture profonde. À savoir, sous les mots d'Hartmut Rosa que :

Paradoxalement, se répand le sentiment que, derrière la transformation dynamique permanente des structures sociales, matérielles et culturelles, de la «société de l'accélération», se cacherait en réalité un immobilisme structurel et culturel profond, une pétrification de l'histoire, dans laquelle plus rien d'essentiel ne changerait, quelle que soit la rapidité des changements en surface.²⁸

Dire que quelque chose «progresses», c'est témoigner de son rapprochement d'avec un point que nos critères d'évaluation partiels et subjectifs

26 DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 536.

27 GIORGINI, Bruno et YOUNÈS, Chris, *Lignes d'univers. Métamorphoses des vies urbaines*, trad. de Mathias Rollot, Paris, Les points sur les i, (à paraître).

28 ROSA, Hartmut, *L'accélération*, *op. cit.*, p. 12.

considèrent comme moralement plus juste. Ainsi parler de progression, est-ce témoigner implicitement de nos systèmes de valeurs, de nos croyances et de notre morale. Lorsque nous affirmons que le passage de la monarchie éclairée à la démocratie est un « progrès social », nous voulons dire que notre système de valeur partiel et subjectif est un filtre considérant comme « meilleur » le gouvernement par le peuple. L'aristocratie de l'époque considérerait-elle cette évolution sociétale comme un « Progrès » ? La question est rhétorique.

Bien sûr anthropocentrée, mais aussi ethnocentrée, voire même complètement égocentrée, la notion de Progrès est un système de jugement tautologique incapable de prendre en compte l'ensemble des facteurs, critères et points de vue qu'il exclut nécessairement pour s'établir. Mais, c'est une évidence une fois placé en ces termes, voir la chenille disparaître au profit du papillon n'est nul « progrès ». Avant comme après, il s'agit du même être vivant. Et puisqu'il n'y a de richesse que la vie...²⁹

La société moderne-liquide n'y peut rien changer. Chaque construction étant la destruction d'autre chose, chaque déplacement ouvrant de nouveaux horizons et en fermant d'autres, notre contemporanéité n'y coupe pas : il ne faut parler d'aucun progrès autre que technique. C'est de la sorte que nous sortirons simultanément de la modernité, et de la critique de « l'obsolescence programmée » qui, croyant la combattre, la nourrit efficacement et lui donne les armes pour survivre.

29 RUSKIN, John, *Il n'y a de richesse que la vie*, trad. de Pierre Thiesset et Quentin Thomasset, Vierzon, Le pas de côté, 2012.

L'architecture, art obsoléscent

Occupés à déconstruire la mythologie de l'«obsolescence programmée», nous avons insisté sur les relations de l'individu aux changements sociétaux et sur la façon dont ces métamorphoses peuvent ou non, être imaginées. Nous allons envisager maintenant la façon dont des territoires habités sont aujourd'hui dans un état proche de l'obsolescence, avant de considérer en quoi les outils de pensée, de représentation et la critique de ces établissements humains doivent être repensés pour retrouver une pertinence et une efficacité. Ce cheminement nous portera au déploiement de l'objet principal de ce chapitre: l'idée qu'il puisse être fait état, aujourd'hui, d'une forme d'obsolescence de l'architecture, non seulement comme discipline et pratique, mais aussi comme récit mythologique bâti et habité.

Territoires obsoléscents, disciplines dépossédées, nominations orphelines

À l'automne 2014, le Forum organisé à l'occasion du concours européen EUROPAN¹ voyait ses acteurs s'interroger sur la place des *sites vacants* dans les stratégies territoriales, urbaines et architecturales. Architectes, urbanistes, mais aussi enseignants, chercheurs, hommes politiques et experts en tout genre s'interrogeaient: quel statut accorder à ces espaces abandonnés, quelles potentialités y lire et comment rendre ces ressources latentes² visibles, exploitables? Par-delà toute l'Europe, il est vrai que le

1 Voir <http://www.europam-europe.eu/fr/>

2 Voir D'ARIENZO, Roberto, LAPENNA, Annarita, ROLLOT, Mathias et YOUNÈS, Chris

nombre de ces sites, espaces et territoires laissés pour compte n'a fait qu'augmenter ces dernières années. Quelles que soient les spécificités des lieux, géographies et cultures, le même constat était à porter : les espaces abandonnés, en friche ou en ruine, bref en attente d'une régénération, sont omniprésents. Nous écrivions alors avec Kristiaan Borret la synthèse suivante, censée préciser et stimuler les débats :

Changes in economy, governance or society can give rise to overwhelming vacant spaces in the urban landscape: entire building complexes waiting for new users, former military zones, leftover green areas [...] these spaces cannot be taken up in normal/organic urban development as they are far too large and in need of full adaptation. Where should we therefore search for elements to fill the emptiness up and when can we consider it as a value? How can we give sense to vacancy and integrate it in new ways of making the city?³

De nombreux débats et questions surgissent pour envisager ensemble le potentiel qui réside dans ces sites. Si en effet ces territoires nécessitent d'être pensés au filtre d'un concours comme EUROSPAN, c'est bien qu'en eux quelque chose a résisté au processus traditionnel de fabrication de la ville, c'est bien qu'une différence vis-à-vis des mutations traditionnelles de la ville s'y révèle. Leur état n'est pas simplement celui d'un territoire en métamorphose : il semble plutôt, au contraire, celui d'une mise en difficulté de la métamorphose, d'un frein au changement. Une impossibilité de muter simplement, peut-être. Comment ne pas voir là la marque de processus obsolètes ? Lorsque l'obsolescence n'est pas accompagnée, n'est-ce pas ce qui résulte, de fait : des formes de décalages, des incohérences, des abandons soudains ?

À cet égard, je repense aussi à la France orientale qui m'a vu grandir, à toutes ces usines lorraines, et leur état de décomposition plus ou moins avancé. À leurs existences nouvelles, poésies à peine prononcées. Heureusement que l'extrême inadaptation de ces objets les protège pour la plupart de toute potentialité de réouverture trop directe ! Ils ne restent que des témoignages disponibles, des miroirs de fumée sur ce passé-présent,

(éds), *Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires*, Genève, MétisPresses, 2016.

3 BORRET, Kristiaan et ROLLOT, Mathias, «How to Integrate Vacant Sites in Urban Development», in *Europas 13. The Adaptable City 2*, Inter-Session Forum, Pavia, 2014.

cette histoire industrielle qui nous est si proche et si lointaine à la fois. En remontant la Marne, Jean-Paul Kaufman tente le récit de cette France de l'arrière-pays, et ouvre un point de vue sur ces territoires en décalage. Il raconte ces cultures archaïques improbables, qui pataugent dans le 21^e siècle sans réussir véritablement à garder la tête hors de l'eau.

Depuis plusieurs jours, j'ai la sensation de m'éloigner d'une France centrale, de l'axe actif, de m'enfoncer dans un autre territoire, la France de l'intérieur. Je la sens non pas déprimée, mais hors service. Un pays en difficulté que l'on a mis peu à peu à l'écart au nom de la dépense inutile. En état de non-fonctionnement.⁴

Que faire alors du vieux pays mis «en état de non-fonctionnement» par le nouveau paradigme économique et social ? Faut-il l'aider à s'adapter à la modernité-liquide, prenant le risque de la dissolution des héritages, ou faut-il constituer cet inadapté en figure de la résistance, prenant le risque du repli sur soi mortifère ? Dire la chance de l'obsolescence, c'est dire cette double possibilité de conservation et d'adaptation – et dire l'extrême richesse qui se trouve dans l'une et l'autre de ces potentialités. Il ne peut, ne doit pas être formulé, pour autant, d'a priori pour l'un ou l'autre de ces possibles.

Des baroudeurs parcourent aujourd'hui cette diagonale du vide⁵, en quête de sens, ou dans l'espoir peut-être d'y trouver encore quelques «lucioles», pour reprendre les mots de Pier Paolo Pasolini. Mais, s'interrogerait-on, comment un projet politique, un projet territorial, paysager, urbain, peu importe, n'a-t-il pas encore réussi à rendre à ces spatialités leur vigueur, leur attractivité ? La société des experts nous avait pourtant démontré, le 20^e siècle durant, sa grande capacité à gérer à notre place nos milieux habités ; la voilà subitement démunie. C'est qu'en effet, nous nous trouvons semble-t-il à un carrefour, rendant nécessaire la métamorphose simultanée des pays, de la géographie et des géographes. Françoise Choay l'annonçait dès 1969 :

Il serait salubre d'abandonner enfin le terme «urbanisme» [...]. Il resterait alors à inventer de nouveaux mots pour désigner les activités qui serviront

4 KAUFFMAN, Jean-Paul, *Remonter la Marne*, Paris, Fayard, 2013, p. 192.

5 Ainsi de Jean-Paul Kauffman déjà cité, mais aussi plus récemment du globe-trotter Mathieu Mouillet, en mouvement pour une année complète le long de cette «France du vide» qui s'étendrait des Ardennes au Pays Basque...

à construire, avant qu'il ne soit trop tard, le grand réseau de connexion et – peut-être – le petit circuit de contact dans les mailles desquels sera construit notre destin.⁶

Presque quarante ans plus tard, ces questions restent en suspens. Quelles représentations mentales seraient plus propices à travailler sur les imbrications spatiales et temporelles que les disciplines figées que sont l'«architecture», l'«urbanisme», l'«ingénierie», le «paysage»? Selon Alain Bourdin, c'est la question des «savoirs de références» de l'urbanisme, «désormais largement obsolètes»⁷, qu'il nous faut poser avant tout. Réactualiser toutefois ces fondements pour repenser la pratique et refonder sa crédibilité demande de reconnaître de nouvelles figures faisant l'unanimité: où trouver encore de tels objets? Il semble que notre postmodernité soit plus capable d'associer des contraires que de formuler sans peine des figures de reliance...

C'est à propos des projets conçus par l'architecte catalane Carme Pinos pour la petite ville de Saint-Dizier, en Haute-Marne, que je m'interrogeais sur ce fait:

De la même façon que nous avons essayé précédemment d'illustrer l'obsolescence de la discipline «urbanisme», il faudrait pouvoir prendre le temps de montrer en quoi l'idée même de «ville» est, de la même façon, inadaptée à notre époque liquide, inefficace lorsqu'il s'agit de résister à l'instable et l'accélééré, incapable face aux métamorphoses macroscopiques et microscopiques.⁸

Quels noyaux conceptuels seraient mieux à même de cerner les entrelacements des milieux humains et naturels contemporains que les termes clos de «ville» ou de «campagne»? Nous assistons pourtant d'ores et déjà à des métamorphoses des pratiques, et de nouvelles structures hybrides se développent⁹, innovantes au point qu'elles ne savent plus même mettre

6 CHOAY, Françoise, «Espaces. Essai sur l'évolution de l'espace urbain en France» [1969], in *La terre qui meurt*, Paris, Fayard, 2011, p. 61.

7 «Si l'urbanisme libéral a su se montrer inventif et produire des innovations conjoncturelles, il n'a en rien renouvelé ses savoirs de référence, désormais largement obsolètes. Quels seront les savoirs de demain et comment les constituer?», BOURDIN, Alain, *L'urbanisme d'après crise*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2010, p. 90.

8 ROLLOT, Mathias, *Saint-Dizier 2020. Projet de ville*, Cirey-sur-Blaise, Châtelet-Voltaire, 2014.

9 Nouvelles hybridités qui, si l'on en croit Françoise Choay encore, ne font que renouer avec la tradition du «décloisonnement» instaurée par Alberti lui-même.

de nom sur leurs pratiques, qu'elles ne réussissent plus à se désigner simplement¹⁰. De là aussi l'enjeu peut-être de la poétique, créatrice de monde, capable de nommer ce qui n'existe pas encore.

En tout cela nous percevons la métamorphose à l'œuvre, autant, donc, que le caractère obsolète de nos ruralités, et des outils et savoirs de référence, des nominations et structures de pensées des disciplines en charge de penser et de concevoir le devenir de ces établissements humains. Pourquoi alors n'assiste-t-on pas, plus simplement, à une adaptation de ces structures conceptuelles et matérielles au devenir à l'œuvre ? C'est que, nous allons le voir, la question de l'adaptabilité de l'architecture et de ses programmes est un nœud particulièrement délicat et complexe à démêler.

Programmation et adaptabilité: du construit aux métamorphoses

La forme d'une ville change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel, écrivait Baudelaire à Victor Hugo, avant que Jacques Roubaud ne lui reprenne la formule. Si l'installation dans le réel de l'architecture défie les modes, les saisons et l'usure de ses façades enracinées, son sens sociétal, sa symbolique et sa fonctionnalité n'en restent pas moins soumises aux perturbations. Voilà bien à quoi est confrontée notre époque, dans un format au surplus complexe et particulièrement rapide. C'est ce chantier d'actualisation programmatique qui rend, en première instance, l'architecture potentiellement soumise à l'absurde ou à l'abandon. Ces spatialités ont beau former des masses stables dans la tempête, si ce qu'elles permettent n'intéresse plus personne, elles ne resteront que des coquilles vides sans attendre l'hermite pour les habiter.

Voir « Sémologie et urbanisme », in CHOAY, Françoise, BANHAM, Reyner, BAIRD, George, VAN EYCK, Aldo, FRAMPTON, Kenneth, RYKWERT, Joseph et SILVER, Nathan, *Le sens de la ville*, trad. de Jean-Paul Martin, Paris, Seuil, 1972, p. II.

- 10 Ainsi en est-il notamment de la structure toulonnaise *gb+*, située à mi-chemin entre l'Assistance à Maîtrise d'Ouvrage, la programmation et la conception au sens large du terme, et qui se présente, de fait, comme une « agence de conseil et de design stratégique et numérique au service de la valorisation des savoirs, savoir-faire et patrimoines ». Formulation complexe, et pour cause : aucune terminologie n'existant pour témoigner de l'ensemble cohérent que forment ces pratiques hétérogènes, comment définir dès lors plus simplement ce travail aujourd'hui pourtant à l'œuvre ? Révélateur de la vivacité des réinventions contemporaines, ce cas précis témoigne aussi de la nécessité d'un entrelacs théorie/pratique (ou peut-être poésie/pragmatisme, peu importe), de l'importance fondamentale d'une pensée de la pratique, et *vice versa*. Voir <http://www.gbplus.fr>

Tout architecte sait que la remise en cause des programmes proposés a constitué une des entrées de projet favorite des grands architectes du 20^e siècle. Remettre en cause le donné, n'est-ce de toute façon pas là le propre de la pratique architecturale ? Il est par ailleurs vrai que, par sa plongée dans l'espace, par la manipulation nerveuse de celui-ci, par les migraines et les sueurs froides résultant du travail de la pâte conceptuelle du bâti à venir, le concepteur installé dans sa conception perçoit généralement des relations symboliques, esthétiques, éthiques ou fonctionnelles qui ont pu échapper a priori au programmiste ou à l'habitant lui-même. Il faut bien que triturer à longueur de journée ces petits univers de sens nous apprenne quelque chose non seulement sur leur articulation, mais aussi sur leurs raisons d'être et leur pertinence !

Cela étant précisé: c'est toutefois à une actualisation des programmes bien différente que nous avons affaire ici. Il ne s'agit plus, pour notre époque, d'opérer un travail programmatique en tant qu'architecte pour tendre vers l'œuvre géniale, la pureté d'un art poussé à ses plus fins retranchements. Au travers de cette opération d'actualisation de la pensée programmatique, il est question du sens même de l'architecture, et de sa capacité à être toujours opérante dans un monde devenu fou. D'un simple catalyseur de projet, parfois uniquement destiné à favoriser la symbiose entre la créativité de l'auteur et le résultat attendu, nous sommes passés à un travail fondamental touchant au sociétal, à l'anthropologique, voire dans certains cas à l'ontologique lui-même. Les bouleversements structurels qui touchent nos sociétés à un rythme toujours plus élevé requièrent des réponses toujours plus intelligentes et une modestie toujours plus grande de la part des programmeurs et des architectes. Ou, comme l'écrit Robert Prost:

Qu'est-ce qu'un logement, un appartement ou une maison en ce début de siècle, compte tenu des mutations technologiques et de la métamorphose des modes relationnels au sein des familles... ? Qu'est-ce qu'une piscine ici et maintenant, à l'heure de la toute-puissance des problématiques du corps, centrées davantage sur l'épanouissement, la santé, la beauté, la conformité sociale et le plaisir plutôt que sur la performance sportive comme dans les années soixante où il fallait avoir une piscine «olympique» ? Qu'est-ce qu'un palais des congrès à l'heure de la communication numérique, des télé-conférences... ?¹¹

11 Prost, Robert, *Pratiques de projet en architecture*, Gollion, Infolio, 2014, p. 79.

Comment aujourd'hui mesurer ces bouleversements qu'ont vécus nos idéalités « maison », « salon » ou « cuisine » ? Sous le filtre de quelle grille de critères, explicites ou implicites, évaluer ces transformations ? Il en va bien sûr des formes de mutations de nos *ethos*, de la façon dont se spatialisent nos intimités et nos sociabilités, de la manière dont se déploient et s'accrochent nos existences ; mais aussi en va-t-il de l'installation et de l'enracinement profond dans nos modes de vies de la technique moderne, et des conséquences radicales de ce développement sur nos établissements habitationnels. Penser à une architecture écosophique, c'est croire en quelque *architecture des milieux* capable d'articuler de façon sensée robustesse et malléabilité – quelque chose comme du « pérenne adapté et adaptable » peut-être ; c'est tenter de penser cette cohérence entre l'architecture, la longue histoire humaine, ses traces et héritages, et l'actualité en devenir dans toute sa complexité. Comment dès lors tendre à une résolution des conflits entre ces temporalités et leurs significations, à l'heure du tournant profond qui s'opère ? C'est en pensant, dessinant, et bâtissant des architectures capables de réconcilier les temporalités – et, d'une certaine manière, de rendre explicite par l'esthétique cette posture éthique –, qu'il nous faut aujourd'hui travailler.

Que seront les usages dans un an, dix ans, cent ans ? Cela nous ne pouvons le savoir. Ce à quoi est confrontée l'architecture est cette inconnue, cet imprévisible qui adviendra. Un futur que nous ne pouvons rencontrer, mais sur lequel pourtant nous avons une influence. Nous pouvons tenter d'absorber tout changement, mais comment alors viser des établissements humains qui ne soient pas trop génériques, ou si polyvalents qu'ils en perdent toute ipséité ?

La question de l'adaptabilité elle aussi a toujours été centrale dans la pratique architecturale. Penser l'architecture, c'est nécessairement penser la capacité du bâtiment, à savoir son *ad-aptabilité*. Hélas, tant la critique que l'enseignement de l'architecture ont pris la mauvaise habitude de confondre *adaptable*, *flexible*, *polyvalent* et *customisable*, et les discours bienveillants sur la critique des dalles modernistes et leurs prétentions polyvalentes tendent à oublier que la production d'espaces génériques n'a rien à voir avec l'adaptabilité ou la polyvalence. Être précis dans les termes c'est aussi être précis dans sa pensée et pointu dans ses actes : la précision refuse les amalgames et cible avec concision. Le conformisme pauvre qui s'étend à perte de mètres carrés dans des bâtisses plastifiées détachées de leurs milieux géographiques, climatiques, naturels, culturels et humains est une chose. La polyvalence, que possèdent des espaces

publics et politiques comme la toute nouvelle Place de République parisienne ou un Hyde Park londonien en sont une autre. La flexibilité, et l'adaptabilité, de la même façon, sont elles aussi des caractéristiques qu'il faudra voir à ne pas associer trop directement à la critique en règle du fonctionnalisme en architecture.

Notons pour l'heure que longtemps les architectes se sont demandés comment mettre l'Homme dans l'espace, c'est-à-dire *comment donner de l'espace au temps*; que, peut-être, il serait judicieux aujourd'hui de chercher plutôt *comment donner du temps à l'espace*, c'est-à-dire donner du temps à l'humain pour le laisser être et exister simplement.

«Architectures obsolètes»: programme ou édifice ?

«La mobilité a déjà tellement changé les valeurs humaines, modifié le caractère et les besoins de l'homme et altéré les conditions, que la plupart de nos édifices et de nos villes, à la fois par leur plan et leur style, sont obsolètes à peine construits. Presque toute notre architecture actuelle et notre équipement structurel – en dehors de certains industries – sont obsolètes. Trop vieux», écrivait déjà en 1932 Frank Lloyd Wright¹².

On s'interrogera malgré tout: les programmations évoluent, s'adaptent ou deviennent archaïques, certes, mais comment parler sans plus de précautions de «bâtiments obsolètes»? Comment de la matière assemblée peut-elle devenir inadaptée, perdre de son potentiel d'hébergement des corps humains ?

Tout d'abord – c'est une évidence que de le rappeler – un mode du construire ou un système constructif peuvent évidemment être sujets à obsolescence. La disparition d'une matière ou son prix devenu excessif par exemple auront rapidement raison de la mise en œuvre opérée avec celle-ci. De façon similaire, l'évolution des savoir-faire et la disparition du corps artisanal à laquelle nous assistons tout autant savent d'ores et déjà rendre obsolètes certaines habitudes architecturales. Les typologies de bâti, de même, sont parfois rendues insensées par les évolutions sociétales et technologiques. Ainsi est-il fréquent d'entendre parler de bâtiments «abandonnés», «laissés pour compte» – mais cela signifie-t-il pour autant que ces bâtiments soient «obsolètes»? Historiquement, des architectures sont devenues obsolètes: les châteaux forts avec l'apparition des boulets en

12 WRIGHT, Frank Lloyd, *La ville évanescence*, trad. de Claude Massu, Gollion, 2013, Infolio, p. 165.

fer, ou les fondations Vauban avec l'arrivée de l'aviation par exemple. Mais ce qui est visé alors par l'obsolescence est le château comme dispositif militaire et non comme spatialité. Architecturalement parlant, le château fort n'est pas différent après l'arrivée des boulets en fer: ses espaces sont toujours praticables, beaux ou solides. Seule sa fonction stratégique, politique, sociale, militaire, a perdu de sa valeur.

En tout cela apparaît ainsi la possibilité pour un programme architectural ou urbain de devenir obsolète. Plutôt que la matière qui compose la spatialisation architecturale, ce sont ces programmes qu'il faut voir à travailler dans leurs mutabilités, leurs adaptabilités, leurs polyvalences. L'espace, lui, reste toujours le même: pour qu'il devienne obsolète, il faudrait assister par exemple à une transformation notable de la morphologie humaine – ce que l'on n'a pas encore envisagé sérieusement à l'heure actuelle.

Nous nous en rappelons donc à présent: c'est la fonction d'un objet et non cet objet lui-même qui peut être frappé d'obsolescence. Ainsi, sans surprise, quand bien même la fonction a perdu tout sens sociétal, le bâtiment architectural reste-t-il valide. Les terrains désaffectés fleurissent ici et là: nous réinvestissons à peu de frais leurs espaces ouverts à l'occasion d'un concert ou d'une exposition. Une halle s'empoussière, nous en faisons notre maison en un rien de temps. Et même aux châteaux forts, qui ne servent plus à nous entre-tuer, nous trouvons de nouvelles fonctions. Ainsi l'écrivait Bernard Charbonneau:

Le château règne toujours sur la ville, mais aucun souverain n'y réside; comme il est aujourd'hui inutilisable il est transformé en musée. Des maisons l'entourent par habitude, et les passants suivent toujours les rues qui montent à lui. Mais ils n'y pénètrent jamais – peut-être une fois dans leur vie. Car c'est au fond une coquille vide; il faut être un touriste pour s'intéresser aux apparences.¹³

Tandis que nous avons ouvert notre propos sur l'obsolescence de l'architecture, il semble désormais, qu'envisagée sous cet angle, elle puisse sembler elle aussi y être immunisée. C'est que rien n'est moins évident que cette affirmation. Nous allons tenter au contraire de le démontrer: l'architecture (sa pratique, ses réalisations) est, très concrètement, mise en obsolescence par le cadre contemporain. Deux filtres d'études nous permettront

¹³ CHARBONNEAU, *Le jardin de Babylone*, op. cit., p. 55.

de l'affirmer successivement. Avec la législation, tout d'abord, apparaîtra en nos lignes une forme de dépossession non seulement de l'architecte, mais aussi de la portée sociale, symbolique et habitée du bâti. Puis, c'est dans la mise en obsolescence de l'architecture par la technologie que nous trouverons une nouvelle confirmation de nos propos.

L'écologie technocratique et la dépossession législative

Interrogeons-nous sans plus de détours : le cadre législatif dans lequel prend place toute architecture n'est-il pas un puissant frein à la liberté de détournement, de réinvention et de métamorphose des lieux et des pratiques ? Et, plus encore : n'est-il pas aussi un facteur de mise en obsolescence des savoir-faire, modèles et typologies architecturales héritées ?

Qu'il s'agisse des constructions d'Adolf Loos ou de la *Farnsworth* miesienne, des constructions de Gropius ou encore des œuvres d'art corbuséennes, peu importe : l'ensemble absolu de l'architecture moderniste constitue aujourd'hui un modèle architectural obsolète du fait même de la norme HQE, *Haute Qualité Environnementale*. Rendant tous ces bâtiments *hors-la-loi*, la normativité technocratique et son déploiement dans l'écologie en font des antiquités aussi inutilisables (en termes de références architecturales absolues, de modèles constructifs) qu'impenable à l'heure actuelle. En effet, si leur typologie purement spatiale est toujours valide, il semble que l'ensemble du système éthico-esthétique déployé par leur dessin précis ait été rendu archaïque par la norme. *Villa Tugendhat* ou *Château de Versailles*, *Pyramides*, peu importe : imposant de nouvelles épaisseurs, règles, matériaux et contrôles, la norme HQE (pour ne parler que d'elle !) a soudainement placé la totalité des chefs-d'œuvre architecturaux antérieurs aux années 1990 dans le domaine du passé le plus lointain. Du seul point de vue de la réglementation sur l'isolation, il est *interdit par la loi* de construire, de zéro, l'un de ces chefs-d'œuvre. Étaient-ils adaptés à leurs climats géographiques ? Travaillaient-ils avec les traditions ou les matériaux locaux ? Ces questionnements eux-mêmes semblent avoir été mis en obsolescence par la norme.

L'opposition entre technologie et architecture

L'architecture mise en obsolescence, c'est alors l'héritage conceptuel, bâti, technique ou symbolique qui ne peut plus nous parvenir. Mais l'architecture nous est aussi rendue absurde lorsque la technologie s'y est installée

au point que la présence de l'un et de l'autre ressemble à un conflit à ciel ouvert. Lorsque supplanté par ces performances nouvelles et spectaculaires, l'art de l'espace n'est plus qu'un ensemble esthétique ou fonctionnel, qu'un squelette encore incontournable, alors c'est bien de l'assassinat d'une relation au monde qu'il faut parler, d'obsolescence qu'il s'agit. Et cette figure-là n'est pas un cas théorique, ni une considération sur la mort des mythes passés; c'est d'une situation impactant la vie de tout un chacun qu'il s'agit. Pourquoi affirmer cela ?

Aujourd'hui enterrée sous les paillettes de la virtualité et de la miniaturisation, de l'instantané et de la nouveauté, décimée par ce nouveau royaume technologique dont vous êtes le roi et la princesse, l'architecture fait pâle figure. En dialogue avec les éléments naturels et leur rythmicité lente et sereine, la construction et la discipline architecturale jouent avec la matière et la lumière naturelle, la climatique, les lois de la gravitation et la géométrie euclidienne, le contexte physique, social et humain d'un territoire géographique unique. C'est de cet art ancestral de travail du lieu qu'il est question en ces écrits sous le terme d'«architecture»; c'est ce savoir-faire immémorial qui semble aujourd'hui tout droit rendu à la pré-histoire d'où il provient. Résolument *autographique*¹⁴ l'architecture navigue encore dans cette ère antique de l'unicité irréductible, de l'irreproductible et de l'insauvegardable – bref, de tout ce qui n'avait pas besoin d'antivirus et de défragmentation, d'audimat ou de copyright. Un espace-temps d'une autre nature, mais qui hélas entre, par là même, en opposition avec les nouveaux arrivants.

En effet, il semble qu'une forme de conflit soit à l'œuvre entre l'architecture et la technologie. Écrivant ces lignes, nous n'oublions pas tout d'abord que «l'architecture est une *technè*», qu'elle est «une *technè* de l'espace»¹⁵, un artifice, un art et un savoir-faire avant tout. Mais que l'architecture soit une technique ne signifie pas qu'elle entretienne nécessairement de rapports de cohérence avec toutes les autres techniques, et surtout pas avec la technologie actuelle ! Le frigidaire, par exemple, n'était-il pas déjà une mise en ringardise de toute la complexité savante des caves, greniers, selliers et autres jardins d'hiver que l'architecture humaine avait pu développer auparavant ? Par-delà les nombreuses occurrences nous

14 Et ce, quoi qu'en dise Gérard Genette, et bien qu'hésite sur ce point Nelson Goodman. Pour de plus amples développements, voir ROLLOT, Mathias, «L'architecture devient manifeste dans l'habitation», in D'ARIENZO, LAPENNA, ROLLOT et YOUNÈS (éds), *Ressources urbaines latentes*, op. cit.

15 GOETZ, *La dislocation*, op. cit., p. 20.

invitant à voir en quoi «la technologie est au service de l'architecture», nous voudrions au contraire démontrer ici qu'entrevoir sérieusement le dialogue à l'œuvre entre l'art ancestral de l'architecture et les récentes évolutions technologiques ne peut que nous porter à considérer l'opposition fondamentale qui éloigne ces deux manières de faire. Xavier Bonnaud l'écrivait dans *De la ville au technocosme*, «les lieux de la cité, ces espaces partagés, socialement actifs, se trouvent désormais *en rivalité* avec la scène surinvestie de la communication numérisée, individualisée et à faible gradient d'engagement»¹⁶.

L'arrivée des microphones et des amplificateurs a rendu obsolète tout le savoir-faire qu'avaient déployé les constructions religieuses et les amphithéâtres pour porter la voix humaine par la pierre brute et son agencement. Et plus encore, dans ces espaces-là, cette architecture qui supporte mal l'amplification dérange, entre en conflit avec la technologie qui voudrait prendre sa place. Alors on la bâillonne, on la muselle pour faire place au nouveau venu: il faut l'habiller à nouveau, de panneaux, de tissus et d'armatures en tout genre qui annihilent chacune à leur façon ses caractéristiques et qualités originelles.

Une forme de concurrence est à l'œuvre entre espace physique et espace virtuel, entre espace incarné et projection dans l'ubiquité? Dans le dilemme entre maintien dans l'espace-temps mammifère et plongée dans l'artificialité pure du technique apparaît, exacerbée, la dichotomie de notre siècle, cette schizotopie¹⁷ déjà banale dans laquelle vit quotidiennement le citoyen moderne-liquide. Et l'architecture, justement, est un bon révélateur de cette situation.

Dans le vocabulaire particulier qui est le sien, Louis Kahn, lors d'une conférence en Iran en 1970, exprimait déjà bien cette opposition: «L'ordre

16 BONNAUD, Xavier, *De la ville au technocosme*, Nantes, L'Atalantes, 2008, p. 34 (nous soulignons).

17 Néologisme développé par Günther Anders dès 1958: «Puisque le lieu d'où l'on déclenche et le lieu où l'on souffre ne coïncident plus, puisque la cause et l'effet sont séparés l'un de l'autre, personne ne voit plus ce qu'il fait. On peut parler de "schizotopie" par analogie avec la "schizophrénie"». ANDERS, Günther, *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique* [1981], trad. de Christophe David, Paris, L'Herne, 2006, p. 156. Trois ans plus tard, la notion est reprise et développée plus longuement chez le penseur dans «L'obsolescence de la masse», déclinée pour témoigner aussi de l'effet médiatique sur le réel: «Un des traits les plus singuliers et représentatifs de notre existence actuelle est que l'espace où nous nous sentons à travers les médias n'est jamais identique ou coextensif à celui dans lequel nous nous trouvons effectivement», ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, t. II., *op. cit.*, p. 87.

de la lumière dit que le porche appartient au soleil et que l'intérieur du proche appartient à l'Homme. [...] Rien à voir avec la climatisation. [...] On objectera que maintenant qu'on peut avoir l'air climatisé, le porche n'est plus nécessaire.»¹⁸ Maintenant que la technologie nous permet d'avoir de l'air frais sur commande, toutes les techniques millénaires de rafraîchissement de l'air par l'espace (porches, patios, cheminées d'air, hauteurs sous plafond variables, influence des baies sur les circulations et pressions atmosphériques) sont devenues inutiles. voire contreproductive.

Il faudrait avoir le temps de développer des constats analogues pour l'éclairage artificiel, les déplacements mécanisés (ascenseurs, escalators), ou encore les ouvertures automatisées. Car Louis Kahn nous le dit aussi: «L'ampoule électrique combat le soleil. Pensez-y.»¹⁹ Et Zygmunt Bauman, dans un autre registre, le soulignait d'un jeu de mots: brancher son téléphone, c'est débrancher la rue²⁰. En chacun des exemples que nous pourrions déployer, il nous faudrait prendre le temps d'envisager en quoi, dans la mise en ringardise opérée par l'arrivée technologique, un choix s'offre à nous, nous permettant de décider si nous préférons conserver la climatisation ou le porche, la porte automatique ou la porte manuelle. Dans chaque cas, c'est une décision qu'il nous faut prendre, car l'un des deux est en trop: ils ne peuvent coexister simultanément sans que leur coexistence devienne conflictuelle, que l'un ou l'autre soit rendu absurde par la présence de l'autre.

En tout cela, les architectes doivent choisir leur voie. Désirons-nous promouvoir la construction hypertechnologique développée par Françoise Jourda ou pensons-nous au contraire qu'il faille tendre vers la frugalité raisonnée de Gilles Perraudin? Deux approches architecturales qui appréhendent l'écologie devenue impérative de façon radicalement différente. Nous sommes mis en obligation de choisir – dans les cas du moins pour lesquels la législation n'a pas encore imposé l'usage de la technologie au profit de l'architecture. Car bien sûr la normativité moderne liquide n'oriente que rarement ses restrictions en faveur des traditions

18 KAHN, Louis, «La profession et l'enseignement» [1970], in *Silence et lumière*, trad. de Mathilde Bellaigue et Christian Devillers, Paris, Linteau, 1996, p. 211.

19 «À l'intérieur d'un bâtiment, ce qu'il y a de plus merveilleux, ce sont les atmosphères que la lumière confère à l'espace. L'ampoule électrique combat le soleil. Pensez-y» KAHN, Louis, «Architecture: silence et lumière» [1970], in *Silence et lumière*, *op. cit.*, p. 215.

20 Voir BAUMAN, Zygmunt, *Identité*, trad. de Myriam Dennehy, Paris, L'Herne, 2010.

immémoriales, du bon sens paysan ou de la simplicité volontaire. Et si la législation dopée par le tournant écologique ouvre aujourd'hui sur des questions architecturales, c'est pour promouvoir un rendement thermique plus élevé, une technicité plus élevée de l'habitat (détecteurs incendie obligatoires, isolations polystyrènes recommandées, etc.).

La dépossession de l'architecture par l'hyperartificialité

Est-ce la discipline architecturale telle que pratiquée au siècle dernier qui devient obsolète? Nous ne sommes pas les seuls à l'affirmer. Rem Koolhaas notamment a pu le défendre dès le collectif *Mutations*²¹, ou plus récemment dans son article «Le territoire intelligent»²². La climatisation a rendu archaïques le travail symbiotique de la volumétrie, de la fonction et du climat (patios, arcades, etc.); la ventilation mécanique et l'omniprésence de l'éclairage artificiel ont signé le dépassement des savoir-faire architecturaux pour limiter l'épaisseur du bâti, aérer et éclairer naturellement chaque espace. C'est qu'en effet, *si l'architecture sépare les bâtiments, la climatisation les unit*²³. Mais nous n'assistons pas là au simple passage d'une technique à une autre, tout autant qu'il ne s'agit pas uniquement d'un transfert du romantique à l'insipide; c'est de la disparition de tout un univers culturel, anthropologique, éthique et esthétique, presque ontologique qu'il s'agit. Des pyramides d'Égypte au crématorium, des arcades médiévales aux supermarchés de périphéries, des habitations vernaculaires aux tours de bureaux en verre, bref de l'architecture autographique à une entité nouvelle, quelque chose comme une *postarchitecture* sans aucune forme d'artisanat, d'authenticité, d'unicité, une vague plastique dans laquelle le bâtiment n'est plus compris et conçu que comme un simple contenant de la technique moderne, *un hangar décoré* à destination des facilités techniques contemporaines.

C'est dans l'idée que se développent des multitudes de spatialités *hyperartificielles* qu'il nous faut notamment chercher les raisons de ce déplacement, de ce remplacement des savoir-faire traditionnels de l'architecture par la technologie. Là où en effet l'architecture, nous l'avons souligné, est un art du dialogue entre nature et culture, bien évidemment lorsque toute proximité avec les territoires naturels disparaît, sa raison d'être même perd

21 Voir KOOLHAAS, Rem, «Shopping», *Mutations*, Bordeaux, ACTAR, 2000, p. 124-181.

22 Voir KOOLHAAS, Rem, «Le territoire intelligent», in D'ARIENZO, LAPENNA, ROLLOT et YOUNÈS (éds), *Ressources urbaines latentes*, op. cit.

23 KOOLHAAS, *Junkspace*, op. cit., p. 83.

en cohérence. Comment alors témoigner de ce phénomène, où situer son apparition et par quels termes l'envisager ? Nous proposons de revenir à cet égard à l'ouvrage *Junkspace*²⁴ de Rem Koolhaas.

Dès lors en effet que nous pouvons traduire le terme de «Junk» par «mort-né», «*Junkspace*» se transformant ainsi en «*espaces morts-nés*», nous en venons mieux saisir par son biais la production contemporaine : c'est d'une production d'espaces *morts-nés*, soit donc d'espaces compris comme des déchets dès leur conception qu'il s'agit. Ainsi seulement est-il possible d'évacuer l'imaginaire du «wasteland» (terrain vague, décharge, territoire abandonné) qui gravite à tort autour de l'essai *Junkspace*; ainsi seulement est-il possible de comprendre ce texte comme une tentative de description et de révélation – à savoir donc une lutte pour mettre en lumière la métamorphose bouleversante à l'œuvre dans la fabrication des établissements, cette mutation structurelle qui transforme les pyramides, palais et habitats vernaculaires en supermarchés, hôpitaux et cinémas a-situés temporellement, spatialement et culturellement parlant : en *non-lieux*²⁵, en *territoires du rien*²⁶. Un univers hyperartificiel, hyperconstant, déconnecté des milieux naturels; quelque chose qui gravite en orbite autour de la Terre, un exo-satellite fait d'escalators, de néons et de climatisation; un univers plastique, prêt-à-jeter; une gamme sans vie, une nouvelle catégorie qui n'est ni du public ni du privé. Quelque chose d'étranger, qui pourtant nous est étrangement familier à force de nous être familiarisé²⁷ – voilà l'univers bâti de la *junkproduction*. Il ne s'agit ni d'un produit de la technologie seule, ni d'une conséquence du capitalisme seul. Les espaces *morts-nés* sont désormais ce que bon nombre d'entre nous cherchent et désirent, la nouvelle quotidienneté des exo-citoyens du 21^e siècle, et ce bien qu'il semble que «nulle correspondance aimable ne [puisse] s'établir entre ces choses et nous [...]. On dirait qu'il manque à l'espace une dimension invisible; je ne sais quelle épaisseur vivante a l'ambiance des choses; que la vie doit s'y dérouler nécessairement *incomplète et sans joie*, comme apocryphe», écrit Baudoin de Bodinat²⁸.

24 *Ibid.*

25 AUGÉ, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

26 Voir DOLLÉ, Jean-Paul, *L'inhabitable capital. Crise mondiale et expropriation*, Paris, Lignes, 2010; *Le territoire du rien*, Paris, Lignes, 2005.

27 Sur la notion de familiarisation, voir ANDERS, «Le monde comme fantôme et comme matrice», in *L'obsolescence de l'homme*, t. I, *op. cit.*

28 DE BODINAT, *La vie sur terre*, *op. cit.*, p. 30 et p. 85.

Dans cet univers hyperartificiel se déploie aujourd'hui une culture de plus en plus déconnectée du réel mais qui, malgré tout, tente de se faire passer pour lui. Ni reproduction, ni réalité, cet univers spectral est un simulacre de lui-même, une forme de tautologie sans extériorité; une culture que nous nommerons, à la suite de Jean Baudrillard, Umberto Eco ou Daniel J. Boorstin du nom d'*hyperréalité*. Günther Anders, précurseur comme à son habitude, en témoignait dès les années 1950: c'est dans cet univers fantomatique que l'architecture perd son sens, pour n'être plus qu'un simple «container de la technique»:

Ce qui règne désormais à la maison grâce à la télévision, c'est le monde extérieur – réel ou fictif – qu'elle y retransmet. Il y règne sans partage, au point d'ôter toute valeur à la réalité du foyer et de la rendre fantomatique – non seulement la réalité des quatre murs et du mobilier, mais aussi celle de la vie commune. [...] Le vrai foyer s'est maintenant dégradé et a été ravalé au rang de «container»: sa fonction n'est plus que de contenir l'écran du monde extérieur.²⁹

Qu'est aujourd'hui notre *foyer*? Et où se trouve-t-il? Est-il encore situé quelque part dans le réel géographique? Où se trouve, au-delà de notre *house*, notre *home* véritable – cette famille de spatialités avec lesquelles nous sommes en paix, en confiance, en bonne amitié; cet ensemble de spatialités en lesquelles nous restons, quoi qu'il advienne, enracinés? Avec Anders, nous sommes portés à voir la mise en ringardise du foyer par la télévision, ou plus largement la mise en ringardise de l'architecture face à la technologie. La fonction du bâti n'est-elle pas aujourd'hui *de contenir la technologie qui la remplace petit à petit*?

En toutes ces lignes se dessinent une multitude d'éléments tendant à démontrer l'idée que l'architecture soit un art obsoléscent. Que penser de ce déplacement? C'est ce qu'il nous faut envisager en dernier lieu, tout en cherchant à mettre en lumière *l'insulte à l'être* contenue dans ces *smarts houses*, *cities* et *landscapes*.

La «smart» technologie et l'insulte à l'être

Aux «smart houses» que cherche à créer la domotique correspondent les cauchemars équivalents des *smarts cities*, et même aujourd'hui, les *smart*

29 ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, t. I, *op. cit.*, p. 123.

landscapes. Ces récits ne sont pas ceux d'une utopie lointaine, ni même ceux de notre présent, ce sont déjà ceux d'hier: ils se sont *déjà* répandus dans nos sociétés et nos habitudes. Des drones survolaient hier déjà nos champs pour en mesurer le taux de pesticide et contrôler s'il fallait en ajouter ou non; des données numériques étaient déjà collectées hier dans toutes les grandes métropoles pour nourrir les statistiques et autres *Big data systems*; des volets étaient déjà précommandés hier pour s'abaisser et se lever à heures fixes. Mais «quelle différence y a-t-il entre se déplacer et être déplacé, s'interroge ainsi Chris Younès, s'agit-il d'une dichotomie entre activité et passivité, cause et effet, liberté et servitude?»³⁰ Nous ne pensons pas qu'il s'agisse là qu'une question relevant de la philosophie universitaire, mais d'une interrogation éthique et politique de première importance pour l'ensemble des citoyens modernes-liquides.

Mona Chollet, occupée à décrire l'influence des nouvelles technologies sur ses espaces domestiques intimes, l'écrit comme une confession: «En me tenant toujours au même endroit, j'ai peu à peu renoncé à l'entretenir, à remédier à ses défauts, à l'investir suffisamment pour le rendre accueillant.»³¹

La diversité, la complicité et le *prendre soin* mutuel de l'espace disparaissent sous le développement de la domotique. En ce que sa prétention est totale mais que ses critères ne sont qu'exclusivement techniques, son mode de fonctionnement tend en effet à masquer l'importance des critères sensibles, les plus spécifiquement humains. L'importance d'être son propre maître, la grande douceur et l'amitié même qui naissent parfois de l'attention mutuelle entre un lieu et son habitant, l'expérience et l'apprentissage de l'erreur... Tout cela ne peut être considéré comme un point de détail de l'aventure humaine de l'habitation. Qu'advient-il de nos façons de penser et de construire le monde si nos critères de jugement ne sont construits qu'à l'aune de critères purement techniques, de rendements à la consommation, des possessions aux utilisations? «Si le "développement" se définit ainsi, note Bernard Charbonneau, Babbitt coincé entre sa baignoire et sa TV, gavé de protéines et d'imprimés, est évidemment infiniment plus développé que Socrate ou Jésus.»³² C'est

30 YOUNÈS, Chris, «Habiter le monde comme résistance à l'immonde», in BERQUE, Augustin, DE BIASE, Alessia et BONNIN, Philippe (éds), *Donner lieu au monde. La poétique de l'habiter*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Paris, Donner lieu, 2012, p. 173.

31 CHOLLET, Mona, *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique*, Paris, La Découverte, 2015, p. 48.

32 CHARBONNEAU, *Le jardin de Babylone*, *op. cit.*, p. 123.

que, bien sûr, la société technologique fournit, en parallèle des ersatz d'ustensiles qu'elle nous loue à prix d'or, les modèles cognitifs capables de défendre l'absolue nécessité de posséder de tels appareils. À notre insu, la mise en conformité de nos intérieurs est donc triple: architecturale, intellectuelle et sensible. Détournant à peine le titre de l'ouvrage de Serge Tchakotine³³, nous noterions qu'à l'opposé de ce *viol des foules par la propagande technologique*, il appartient à notre texte la volonté de défendre la simplicité et la sobriété d'une architecture de bon sens. Car enfin comment penser dissocier la nécessité de l'écoute et du regard, de l'intérêt porté à l'état du bâti, d'une part, et des êtres qu'il héberge, d'autre part? Déléguer aux systèmes intelligents l'attention nécessaire au prendre-soin du bâti, c'est aussi se délester d'une part non négligeable de notre attention à tout ce qui gravite dans et autour de ce bâtiment, êtres vivants et non vivants. En la déresponsabilisation de l'être inhérente au fonctionnement de la maison, des villes et des territoires intelligents est à lire une mise en difficulté de la relation humain-monde dans son ensemble, habitat et habitants inclus.

Le problème est très intelligemment résumé par Koolhaas: «Ce transfert d'autorité a été achevé au travers d'une stratégie astucieuse: en appelant leur ville "intelligente", ils condamnent *notre* ville à être stupide.»³⁴ C'est d'une véritable *insulte à l'être* qu'il est question dans la technologie appliquée aux maisons, villes et territoires «smarts». Le remplacement de l'humain qu'ils incluent n'est ni surprenant ni encore obligatoire, mais son influence est déjà certaine sur nos esprits. En effet, si comme le prétend Edward T. Hall, «l'Homme tend à identifier sa propre image avec celle de l'espace qu'il habite»³⁵, alors quelle est cette image à laquelle nous nous identifions, si ce n'est une figure nous renvoyant un peu plus notre défaite face à la machine, sa toute-puissance, sa «sûreté», sa précision? Il n'en fallait pas plus à la honte prométhéenne³⁶ de Anders pour trouver une nouvelle illustration de choix.

33 Voir TCHAKOTINE, Serge, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1952.

34 Voir KOOLHAAS, «Le territoire intelligent», in *op. cit.*

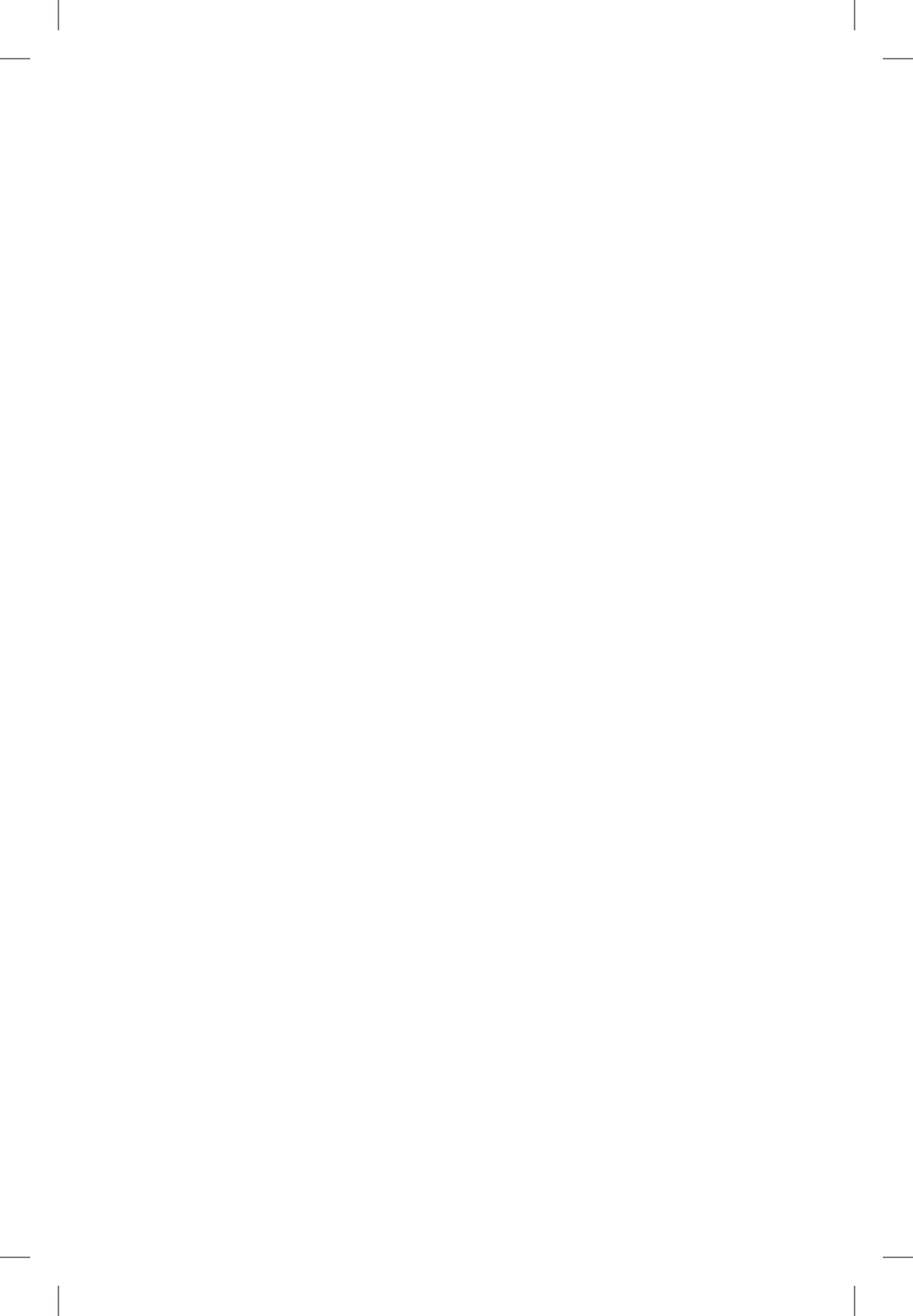
35 HALL, Edward T., *La dimension cachée*, trad. de Amélie Petita et Anne Fabre-Luce, Paris, Seuil, 2014, p. 219.

36 «11 mars 1942. Ce matin, je crois bien avoir découvert la trace d'un nouveau *pudendum*, d'un nouveau motif de honte encore inconnu dans le passé. Pour le moment, je l'appelle «la honte prométhéenne», et j'entends par là «la honte qui s'empare de l'Homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées», ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, t. I, *op. cit.*, p. 37.

Pour combien de temps encore cette situation va-t-elle durer ? À savoir, jusqu'à quand la matérialité mise en ringardise saura-t-elle résister à la mystification opérée par les sciences de l'habitabilité et l'évacuation systématique de l'être humain qu'elles incluent ? Ou, sous les termes de Xavier Bonnaud :

Comment les rues peuvent-elles former encore la matière première de nos cités face à l'attrait de ces contrées radieuses qui offrent ainsi des territoires que chacun peut construire à sa guise avec sa télécommande pour seul outil ? Pour combien de temps enfin les villes seront-elles valorisées pour leur enchantement, leurs artères, leurs places ouvertes, le chaos hasardeux de leurs boulevards alors que des situations de bien-être et des substituts de rencontre peuvent être proposés avec un investissement moindre ?³⁷

37 BONNAUD, *De la ville au technocosme*, op. cit., p. 14.



Contre l'idée de l'obsolescence de l'Homme
Troisième partie



Günther Anders et la question de l'obsolescence

Nous avons jusqu'ici tenté de cerner les différentes facettes de la notion d'obsolescence. Par différenciation d'avec les figures de l'inadaptation, par des séries d'interrogations sur le naturel et l'artificiel, ou le vivant et le non-vivant, ou encore par des jeux de résonances critiques avec des problématiques actuelles. Mais nous n'avons pas encore pris le temps de penser ce que pourrait signifier une « obsolescence de l'être humain ».

Tout du long de notre analyse s'est par ailleurs déployé le constat qu'aucune fondation solide ne soutenait la notion d'obsolescence; nos argumentaires, autant que leur raison d'être elle-même, se sont fondés, l'un comme l'autre, sur ce fait, que nous avons d'ailleurs illustré à maintes reprises.

Cependant, depuis quelques années déjà, on peut trouver dans l'univers francophone un ouvrage qui semblera contredire nos propos et la raison même de notre démarche, tout en la complétant de façon particulièrement appropriée: il s'agit de *L'obsolescence de l'homme*¹ de Günther Anders² – ou,

¹ Voir ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, t. I, *op. cit.*

² Günther Anders (1902-1992) est un philosophe et écrivain d'origine juive allemande. De par sa position absolument centrale (ancien élève d'Husserl et de Heidegger, il fut aussi le premier mari d'Hannah Arendt, le cousin de Walter Benjamin, l'intime de Jonas et Marcuse, proche de Brecht, Bloch, Adorno, etc.), on eut pu supposer Anders baigné dans un milieu l'amenant incontestablement à la célébrité; et il est vrai que très tôt, Günther Anders fut connu et lu par notamment Sartre, Lévinas, Gide, puis Debord, Gorz et enfin Deleuze et Baudrillard pour ne citer qu'eux. Malgré cela, il faudra paradoxalement attendre le début du 21^e siècle pour que paraisse enfin en français le premier grand chef-d'œuvre de ce philosophe hors catégories. Depuis cette traduction tardive de 2002, toutefois, c'est l'explosion éditoriale, plus d'une dizaine de ses œuvres ayant été traduites en France en une décennie. Pour une biographie plus complète, voire notamment SONOLET, Daglind,

plus précisément, de la traduction française de l'ouvrage parut en 1956 en langue allemande sous le titre *Die Antiquiertheit des Menschen*³.

Précisons-le dès à présent: avoir écarté jusqu'ici l'ouvrage n'est le fait de nul oubli, bien au contraire. Si nous n'abordons que dans cette troisième partie l'ouvrage monumental de Anders, c'est pour débattre plus confortablement et plus largement avec lui de ses propos, et de leur teneur élevée, ou non, en «obsolescence». Notre enquête tentera tout d'abord d'éclaircir les questions de traduction et de revenir sur la pensée de l'auteur, avant de construire un discours propre et de finalement prendre position contre la traduction du terme d'«Antiquiertheit» par «obsolescence». Nous pourrions dès lors l'affirmer sans crainte d'aucun conflit avec le grand penseur: il est absurde d'affirmer l'être humain comme obsolète, et il ne doit être affirmé aucune *obsolescence de l'Homme*.

Quelles traductions de l'*Antiquiertheit* ?

Die Antiquiertheit des Menschen littéralement, «le caractère antique de l'Homme»; étrange proposition a priori. Comment retraduire cette pensée en langue française? S'agit-il là véritablement d'*obsolescence*, d'une *obsolescence de l'Homme*, comme l'a proposé la traduction française de l'ouvrage, et ce, bien que le terme d'*Obsoletheit* (ou *Obsoleszenz*) existe aussi en langue allemande? Ou serait-il plus juste de parler d'«Homme à l'état d'antiquité», comme cela a été fait pour «la haine à l'état d'antiquité»?⁴

Les traducteurs français de l'auteur semblent se partager des visions opposées sur la manière appropriée de traduire la pensée allemande de l'*Antiquiertheit*. Là où Christophe David, qui signe la très grande majorité des dernières traductions parues, propose d'employer le terme «obsolescence», Philippe Ivernel en reste à «l'état d'antiquité», et Thierry Simonelli semble proposer l'emploi de «désuétude»⁵. Ariel Morabia nous en propose une autre encore, notant discrètement dans une petite note de bas de page que «le titre pourrait se traduire par une formule comme *De l'être humain*

Günther Anders. *Phénoménologie de la technique*, Bordeaux, PUB, 2006; SIMONELLI, Thierry, *De la désuétude de l'Homme*, Paris, Jasmin, 2004.

- 3 ANDERS, Günther, *Die Antiquiertheit des Menschen: Über die Seele im Zeitalter der zweiten industriellen Revolution*, Munich, C.H. Beck, 1956.
- 4 ANDERS, Günther, *La haine à l'état d'antiquité*, Paris, Rivages, 2007. Une traduction visiblement peu attirante puisque l'ouvrage fut rapidement republié sous le simple titre «La haine», en 2009.
- 5 SIMONELLI, *De la désuétude de l'Homme*, *op. cit.*

comme *pièce d'antiquité*⁶. En peu de mots : le corps de la traduction patine. Difficulté entendue, puisqu'*Antiquiertheit* – littéralement : *l'état d'antiquité* – n'existe pas véritablement en langue française sous une forme équivalente. *L'archaïque*, dirait-on peut-être ; une obscure synthèse des états « originels » et « surannés », forme de longue distance temporelle et structurelle. On n'oserait pas pour autant proposer en échange la traduction « *L'archaïcité de l'Homme* »...

En sa formulation allemande, *Antiquiertheit* semble témoigner à la fois du caractère *du passé* mais aussi de quelque chose d'un peu *dépassé*. L'humanité serait-elle « dépassée » ?⁷ Baudoin de Bodinat le note lui aussi, il est vrai que parfois, « c'est nous désormais qui faisons figure d'antiquités, d'arriérations vivantes »⁸. Mais qu'est-ce à dire exactement ? Et à nouveau donc : s'agit-il là d'une forme d'obsolescence de l'Homme ?

Tout semble inviter à considérer l'*Antiquiertheit* et l'*obsolescence* dans leurs différences plutôt que dans leurs similitudes. L'obsolète, en effet, est bien une certaine forme d'antiquité – il est une figure *du passé* dès lors qu'il y faisait sens et *dépassé* dès l'instant où il ne trouve plus de cohérence dans sa relation au monde. Mais de là à affirmer que l'antique et l'obsolète sont synonymes ! L'antique, au contraire de l'obsolète, réussit bien souvent à faire sens dans l'actuel. Il est une altérité qui résiste malgré tout au temps, et se constitue au travers du souffle des époques : l'antique, l'antiquité a vieilli, mais elle a conservé tant une existence qu'une valeur, parce qu'une forme de relation au monde (tenant, justement, à son caractère ancien). Hétérochronie, l'antique n'est pas l'impossible – affaire du passé, il s'ameuise, et dépassé, il peine ; mais c'est là aussi sa puissance symbolique ; des rides portées telles de glorieuses médailles, fut-ce de batailles que l'on aurait oublié, peu importe. L'antique n'est pas forcément obsolète, tout autant qu'il n'est pas forcément inadapté ni désuet non plus...

Le bon sens aurait donc voulu que les traductions proposées dans d'autres langues aient pu nous aider – hélas !, les mêmes problèmes semblent se poser à travers toutes les traductions étrangères rencontrées. Qu'il s'agisse

6 Ariel Morabia, dans une note de bas de page de sa traduction du texte andersien *Les morts. Discours sur les trois guerres mondiales*, propose l'idée que le titre « pourrait se traduire par une formule comme *De l'être humain comme pièce d'antiquité* ». Voir ANDERS, Günther, *Hiroshima est partout* [1995], trad. de Denis Trierweiler, Françoise Cazenave, Gabriel Raphaël Veyret et Ariel Morabia, Paris, Seuil, 2008, p. 495.

7 ANDERS, Günther, « L'humanité dépassée », trad. de Pauline Bouteiller, Clémence Fallet et Pierre Peigné, *Conférence*, n° 14, 2002.

8 DE BODINAT, *La vie sur terre*, op. cit., p. 20.

de Laura Dallapiccola ou de Maria Adelaide Mori, la traduction italienne choisit univoquement de traduire la pensée de l'*Antiquiertheit* par l'idée de l'*antiquatezza*, proposant ainsi les deux opus sous le titre *L'uomo è antiquato*⁹. Le territoire italien reste donc au plus près du terme allemand original, bien que la notion d'*obsolescenza* existe aussi en italien.

La version espagnole, elle, choisit plutôt la version de l'obsolescence en traduisant le texte sous le nom *La obsolescencia del hombre*¹⁰.

On aurait aimé savoir d'une traduction anglaise comment elle eut pu poser le problème, hélas celle-ci n'est pour l'heure pas arrivée – et ce bien que des chapitres de l'ouvrage ait été publiés en anglais dès les années 1950 et que Charlotte Zelka aient commencé à travailler sur une traduction de l'ouvrage complet dès les années 1980. Plusieurs versions ont cependant été formulées, notamment *The Antiquatedness of Human Being* dans la traduction anglaise faite de l'ouvrage de Paul van Dijk, *Anthropology in the Age of Technology: The Philosophical Contributions of Günther Anders*¹¹ ou *The Obsolescence of Humanity* dans les travaux de recherche de Babette Babich¹². À nouveau donc une hésitation semble apparaître entre antique et obsolète, sans qu'une tendance claire puisse être dégagée.

Plusieurs interprètes professionnels enfin, à qui la question a pu être posée au cours de cette étude, s'accordèrent quant à eux sur une version encore différente: *Die Antquiertheit des Menschen* pourrait être traduit par «La ringardisation de l'Homme». Ce qui pourrait aussi être signifié par l'*antiquato* italien, ou aurait pu être signifié par l'espagnol *antiquado*. Cette idée d'un Homme rendu «ringard» par son nouveau milieu nous renverrait alors à l'idée d'une humanité non pas «obsolète» ou «désuète», mais plus légèrement «démodée». L'Homme serait-il «passé de mode»? Mais alors, une fois encore, nous l'avons vu, le démodé n'est pas l'obsolète...

Un dernier cas d'étude nous semble intéressant à relever; un cas posant cette fois-ci un sens de traduction inverse: non de l'allemand vers

9 Voir ANDERS, Günther, *L'uomo è antiquato I*, trad. de Laura Dallapiccola, Turin, Bollati Boringhieri, 2003; ANDERS, Günther, *L'uomo è antiquato II*, trad. de Maria Adelaide Mori, Turin, Bollati Boringhieri, 2007.

10 Voir ANDERS, Günther, *La obsolescencia del hombre*, vol. I, trad. de Josep Monter Pérez, Valence, Pré-textos, 2011.

11 VAN DIJK, Paul, *Anthropology in the Age of Technology: The Philosophical Contributions of Günther Anders*, Amsterdam, Rodopi, 2000.

12 Voir BABICH, Babette, «Angels, the Space of Time, and Apocalyptic Blindness: On Günther Anders' Endzeit–Endtime», *Ethics & Politics*, XV, 2013, n° 2, p. 144-174; «O, Superman! Or Being towards Transhumanism: Martin Heidegger, Günther Anders and Media Aesthetics», *Divinatio*, n° 36, automne-hiver 2012-2013.

d'autres langues, mais de l'anglais vers l'allemand. Envisageons sa consistance comme un nouvel argument pour notre enquête.

En 1957, *Die Zeit* propose une recension de l'ouvrage de Anders fraîchement paru, qu'il met en parallèle avec un texte de Norman Cousins intitulé *Modern Man Is Obsolete* (1945). Et pour traduire ce titre, l'hebdomadaire allemand ne choisit pas le terme d'*antiquiert* mais celui d'*überholt*, donnant ainsi: *Der moderne Mensch ist überholt*. L'article, intitulé *Der Mensch ist viel zu alt*, (littéralement: «l'Homme est beaucoup trop vieux»), semble être une des seules sources mettant en perspective l'ouvrage de Anders avec celui de Norman Cousins¹³. Se connaissaient-ils? Anders l'avait-il lu? Bien qu'il n'en ait jamais fait mention, c'est là une probabilité envisageable, tant on retrouve dans le texte de Cousins des constats similaires à ceux développés dans *Die Antiquiertheit des Menschen*¹⁴.

Les propos de Norman Cousins sur ce que signifie *être obsolète* sont précis et efficaces: «Modern man is obsolete, a self-made anachronism becoming more incongruous by the minute. He has exalted change in everything but himself. He has leaped centuries ahead in inventing a new world to live in, but he knows little or nothing about his own part in that world.»¹⁵ Nous retrouvons ici avec précision nos démonstrations analytiques sur l'obsolète, et donc une forme de confirmation d'un usage partagé de la notion avec la langue anglaise. Dit plus explicitement encore, le français *obsolète* de notre étude et l'anglais *obsolete* du texte de Norman Cousins ne semblent pas être de faux amis mais bien de réels synonymes. Il semble donc juste de s'interroger à nouveau: aurait-on ainsi trouvé en allemand le terme d'«*überholt*», si Anders avait voulu transmettre quelque

13 Preuve qu'ils auraient pu se fréquenter, les deux hommes ont participé à la même publication collective quelques années plus tard. Voir notamment «One Question, many Answers», recension de l'ouvrage *A Matter of Life*, *The Glasgow Herald*, 16 mai 1963.

14 On croirait ainsi lire Günther Anders lorsque Norman note dès l'ouverture du texte: «On August 6, 1945, a new age was born» (COUSIN, Norman, *Modern Man is Obsolete*, New York, The Viking Press, 1945, p. 8). Et bien que possédant ses spécificités et singularités, un fond et une forme qui jamais n'auraient pu être de Anders, le texte s'inscrit aussi dans une forme de parallélisme avec la pensée de Günther Anders. Il en va ainsi de ces propos, qui auraient pu constituer la devise du philosophe d'après 1945, radical et engagé: «The power of total destruction [...] must be dramatized and kept in the forefront of public opinion. The full dimensions of the peril must be seen and recognized. Only then will man realize that the first order of business is the question of continued existence. Only then will he be prepared to make the decisions necessary to assure that survival», *ibid.*, p. 12.

15 *Ibid.*, p. 11.

chose de cet ordre – et que nous nommons, anglophones et francophones, par le terme d'*obsolete*? Il est bien sûr difficile de l'affirmer, la traduction du *Zeit* n'étant, elle aussi, qu'une possibilité parmi d'autres dans ce métier impossible qu'est la traduction. Nous ne pouvons toutefois que constater, une fois de plus, que l'étude des différentes traductions de l'obsolescence ne tourne généralement pas en faveur de la traduction proposée par Christophe David.

De plus, une étude plus approfondie des traductions réalisées montre que le travail de Christophe David choisit délibérément d'écraser la différenciation opérée dans le texte allemand original de Anders entre, notamment, *Antiquiertheit* et *Obsoleszenz*. Par exemple, là où *Obsoleszenz* n'apparaît que trois fois seulement dans la version allemande originale du tome II, et pour témoigner à chaque fois de l'évolution d'un objet, d'un produit ou d'une marchandise, *Antiquiertheit* et ses dérivés sont extrêmement plus fréquents dans le texte, et s'appliquent différemment et plus largement à l'humain, à des concepts ou des manières d'être. Mais au regard de cette qualification intéressante et différenciée, la traduction française, elle, propose invariablement la même traduction: *obsolète*, *obsolescence*; nivelant toute la subtilité du texte original...

La pensée andersienne à l'épreuve de l'obsolescence

Une objection pourrait être soumise à notre enquête, une critique notant que l'important pourrait être ce qu'a voulu exprimer l'auteur lui-même, et non la terminologie exacte apposée sur cette intention. Car l'œuvre est autonome, et fait sens par-delà son auteur, voilà qui est entendu. Et c'est aussi une part nécessaire de la pensée rigoureuse que de chercher à saisir, si, tout comme le contexte d'écriture ou la biographie élargie de l'auteur, une forme d'intention d'écriture n'est pas utile à considérer pour ne pas dis-adresser les concepts et plus généralement le sens du texte.

Interrogeons-nous alors: qu'a pu signifier, pour Anders, cette proposition témoignant d'un état « antique » (originel, primitif, ou intemporel?) de l'Homme? Cherchait-il à témoigner par là de ce *retard* de l'Homme sur le progrès technique; s'agissait-il d'une reprise de ses propositions sur la « petite taille » de celui-ci face à la « grandeur » de ses créations – ce qui serait alors un simple déploiement de ses écrits sur la honte prométhéenne? A-t-il voulu souligner l'intemporalité de la figure humaine et l'inadaptation de celle-ci à l'heure des bouleversements techniques, de l'accélération, du fantomatique, de l'explosion pour reprendre sa terminologie des échelles

événementielles *supraliminaires* et *infraliminaires*? Ou bien serait-ce effectivement le témoignage d'une obsolescence à l'œuvre?

Considérons en réalité que de l'*Antiquiertheit* elle-même, Günther Anders – et c'est là le point intéressant de notre enquête – n'en a jamais rien, ou presque rien dit. Et il y a quelque chose de fascinant à prendre conscience que le philosophe ait pu titrer son essai *Die Antiquiertheit des Menschen* sans même prendre le temps d'explicitier ce titre envoûtant et effrayant à la fois. Il est vrai qu'on se fait bien vite, à vrai dire, en tant que lecteur, une idée sur ce que peut signifier cette idée apposée sur le recueil. Mais il reste aussi très étonnant de constater le peu d'analyses sur l'idée d'*Antiquiertheit*. Chez ses détracteurs autant que chez ses héritiers, qu'ils soient analystes universitaires agréés ou philosophes amateurs, ses lecteurs en général semblent tous éviter délicatement le sujet. Prudemment ou inconsciemment, les entretiens réalisés ne questionnent jamais cette idée, pas plus que le philosophe ne s'y attarda lui-même: génial et énigmatique, *Die Antiquiertheit des Menschen* est étrangement passé à travers l'histoire comme une vulgaire note de bas de page, un liminaire anecdotique ou une annexe insignifiante.

Il est vrai que ce titre pourrait sembler comme superposé au texte – un ultime regard apposé sur les réflexions proposées, synthèse parfaite du récit qui s'y conduit; un ajout majeur, mais que l'on aurait déposé après la clôture du texte. Une hypothèse qui n'est, par ailleurs, pas dénuée de sens, ce premier tome étant un recueil de quatre textes presque entièrement autonomes, et puisqu'il écrira lui-même plus tard à propos du deuxième tome que «la cohérence de l'ensemble n'était certes pas prévue: c'est plutôt d'une "systématicité après coup" qu'il s'agit»¹⁶ – ou, plus généralement, à propos de toute entreprise philosophique dont la sienne: «Si j'insiste pour dire que je ne présente pas un système philosophique, c'est parce que je me sais ainsi en bonne compagnie. *Le système en tant que type philosophique disparaît ou a déjà disparu.*»¹⁷

Seuls restent donc les écrits du philosophe lui-même, dans leur autonomie, leur solitude même, et cette affirmation qui interroge: *nous sommes tous Antiquiert*. Bien sûr, il serait illusoire de penser pouvoir revenir ici de façon complète sur le legs immense de l'auteur, pour y dénicher de façon exhaustive le rapport du penseur à la pensée de l'obsolescence qui

16 ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, t. II, *op. cit.*, p. 10.

17 *Ibid.*, p. 409.

nous anime. En présentant ici toutefois quelques éléments-clefs pouvant apporter des arguments significatifs, notre enquête va tenter de saisir ce qui est en jeu dans la démarche de l'auteur, par-delà donc ce qu'il a pu en dire, ou, justement, ne rien en dire.

Moraliste¹⁸ auteur d'une critique virulente contre la technique, témoinnant de la difficulté de continuer à être sans la technique, voire, à l'échelle de l'humanité tout entière, de la difficulté à *être* tout simplement face à la menace nucléaire qui transforme nos conditions de vie, mais aussi notre statut ontologique lui-même¹⁹, Günther Anders développe une pensée radicale, pleinement confrontée aux drames et aux enjeux de son époque.

Dans l'univers de cette philosophie de la conservation²⁰, il importe à l'auteur de comprendre les termes du contrat entre l'humanité et son nouvel environnement technique. De quelle liberté témoigne encore l'Homme moderne enlisé dans les rouages médiatiques et technologiques ? « Notre univers d'instruments nous transforme en êtres contraints à les utiliser »²¹ : l'Homme andersien est analysé comme le serviteur de la mégamachine à l'œuvre, globalisée et totalitaire, omniprésente et surhumaine. Esclave ou presque d'une technique à même de rendre les Hommes honteux²² de leur constitution biologique et de déposséder l'univers politique tout entier, l'individu est vu comme le simple rouage d'un mécanisme technologique qui le dépasse et met en incapacité ses capacités relationnelles, sa singularité et son unité même : l'individu (soit donc littéralement l'indivisible) s'est transformé en *dividu*...²³

Ces analyses, d'une noirceur d'autant plus terrible qu'elle n'a fait pour certains que se confirmer et se renforcer avec les années, nous les trouvons dans les deux tomes de *Die Antiquiertheit des Menschen*, mais aussi dans

18 Voir ANDERS, *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?*, op. cit.

19 Voir ANDERS, Günther, *Le temps de la fin*, Paris, L'Herne, 2006.

20 Voir ANDERS, *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?*, op. cit.

21 ANDERS, *L'obsolescence de l'Homme*, t. II, op. cit., p. 426.

22 Voir ANDERS, Günther, « La honte prométhéenne », *L'obsolescence de l'homme*, t. I, op. cit. Historiquement, le « décalage » prométhéen à l'origine de cette honte apparaît dans son travail dès 1942 (nous en retrouvons aujourd'hui des traces par le biais des « Thèses sur la théorie des besoins », in HORKHEIMER, Max, *Œuvres Complètes*, vol. XII, Fischer Verlag, 1985, p. 579-586, p. 579). Puis, l'un et l'autre se retrouveront par la suite abondamment dans ses écrits. Voir *La menace nucléaire*, op. cit., *L'obsolescence de l'homme*, t. II, op. cit.

23 Sur l'idée de *dividu* chez Anders, voir Kafka. *Pour et contre* [1951], trad. d'Henri Plard, Strasbourg, Circé, 1990, p. 47 ; *L'obsolescence de l'homme*, t. I, op. cit., p. 157-164 et « Ruines aujourd'hui » [1952-1953], in *Journaux de l'exil et du retour* [1985], trad. d'Isabelle Kalinowski, Lyon, Fage, 2012, p. 277.

toute son œuvre de façon plus diffuse ou discrète, et même dès août 1944, dans les journaux intimes du philosophe. Anders y note déjà, depuis son incapacité à se représenter les conséquences de la Shoah, notre incapacité à tous: «Il faut dire que nous ne sommes absolument pas à la hauteur. [...] Nous marchons si vite que nous n'arrivons pas à nous suivre. Nos actes sont trop grands pour que nous puissions les comprendre. [...] La tâche principale aujourd'hui est donc le développement de l'imagination morale.»²⁴ En retard sur le progrès technique, dépassé par lui-même, incapable même de se représenter mentalement ce dont il est capable, par la technique, de réaliser: l'Homme andersien est «plus petit que lui-même»: il est en retard sur l'expansion – accélération de la technique qu'il a forgée et qui le forge en retour.

«Que l'histoire de nos émotions avance lentement comparée au *tempo* auquel changent nos concepts et nos produits!»²⁵, écrit Anders. Nous serions des anachroniques, les mémoires vivantes de paradigmes éteints hier à peine, c'est-à-dire que, d'une certaine façon, «aujourd'hui, chacun de nous est "d'hier"»²⁶ (on retrouve ici assez explicitement son idée d'*Anti-quiertheit* humaine). La rapidité de l'évolution technique souligne chaque jour un peu plus l'archaïcité de la vieille humanité? Sans tomber dans l'intemporalité d'une humanité constante (il raille les comités d'experts qui n'ont jamais imaginé que la nature humaine pouvait s'altérer, évoluer²⁷), Anders témoigne donc à la fois du décalage entre hommes et machines, et en même temps de la coinfluence de l'un sur l'autre.

De cette première synthèse, nécessairement réduite et donc réductrice, nous commençons déjà à comprendre le sens du titre du recueil; unificateur et puissant, il met en évidence le décalage ontologique de l'Homme à son monde au regard de l'époque moderne, mais aussi et surtout, les conditions modernes de ce décalage, et la complexité des nouveaux rapports découlant de la technique moderne notamment.

En tout cela, nous voyons apparaître ce qui se dessine sous la toile de l'archaïque en l'Homme – ce qui surgit lorsque nous soulignons le

24 ANDERS, Günther, *Visite dans l'Hadès* [1996], trad. de Christophe David, Lormont, Le bord de l'eau, 2014. p. 36.

25 *Ibid.*, p. 43.

26 ANDERS, *L'obsolescence de l'Homme*, t. II, *op. cit.*, p. 424-425.

27 «Dans les prédictions des experts, on n'a jamais trouvé l'idée que nos catégories pourraient s'altérer ou que notre être spatial et temporel – c'est-à-dire les «formes de l'intuition» – serait déjà sur le point de s'altérer», *ibid.*, p. 424.

contraste entre l'être antique et son milieu moderne, lorsque se mettent en lumière les décalages, frottement et difficultés entre l'Homme et son monde; lorsque l'inadaptation ontologique de l'Homme, créatrice et vivifiante, est mise en difficulté par une machinerie qui dépossède et rend vide de sens tant les notions de singularité que celles de responsabilité ou de liberté, et que l'inadaptation structurelle de l'être à ses milieux ne peut plus être transformée en énergie vitale, en processus créateur, structurant pour l'être et le monde.

C'est donc à la fois d'une destruction de l'individu qu'il s'agit chez Anders, et en même temps d'une destruction du monde hospitalier à l'individu. Deux destructions simultanées que nous retrouvons synthétisées par Daglind Sonolet soulignant le fait que «le concept d'homme sans monde domine ses écrits avant et pendant l'exil jusque dans la deuxième moitié des années 1940», ce concept sera mis en sourdine dans ses travaux ultérieurs, «et relayé par celui de monde sans hommes»²⁸. De ce point de vue, pas d'«obsolescence de l'Homme» donc, mais une codestruction de l'être et de ses milieux habités.

Quant au décalage prométhéen, quant à la honte et à l'incapacité d'imaginer, de percevoir et de sentir qu'il suscite, de la même façon, nulle *obsolescence ne s'y fait jour*. En effet, lorsque Anders l'argumente, notre «décalage prométhéen» fait que «nous sommes en retard sur ce que nous avons nous-mêmes projeté et produit»²⁹. Lorsqu'il écrit sur notre «a-synchronicité», sur notre *Antiquiertheit*, une fois encore il n'est en rien question d'«obsolescence». En effet, nous l'avons vu, l'obsolète ne s'est pas adapté aux changements survenus, mais rien n'indique qu'il ne puisse s'y adapter, ni que les changements soit irréversibles. Or chez Anders, il est impossible que l'humain puisse s'adapter à cet état de fait (nous ne pourrions jamais nous représenter les conséquences des appareils nucléaires par exemple). Et de la même façon il est tout aussi exclu dans ses théories que les changements survenus soit réversibles (l'arme atomique étant inventée, affirme le penseur, nous ne pouvons pas la *désinventer*, oublier que nous savons comment la produire).

D'une part, cet état de décalage est donc, chez lui, de fait, fixé une fois pour toutes: or, nous l'avons vu, l'obsolescence est généralement réversible. Et d'autre part, si ce décalage est, il est vrai, une forme de non-adaptation

28 SONOLET, Günther Anders. *Phénoménologie de la technique*, op. cit., p. 30; ANDERS, Günther, *L'homme sans monde* [1984], trad. de Christophe David, Paris, Fario, 2015.

29 ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, t. I, op. cit., p. 30.

aux changements survenus, il ne met pas l'humain en *impossibilité* d'être humain. Le fait d'être en décalage avec nos milieux habités ne nous rend pas moins humain, ne fait pas de nous des êtres appartenant moins pleinement à l'humanité³⁰. Le décalage andersien n'est donc pas de l'ordre de la « mise en impossibilité » de l'humain en l'être humain, mais de l'ordre, tout simplement, du décalage de l'humain à son monde : l'un et l'autre sont en rupture, une béance est à noter entre eux. Et si celle-ci est bien survenue par suite d'une inadaptation des Hommes aux changements techniques survenus, ils n'en restent pas moins humains.

« L'obsolescence de l'homme », une traduction erronée

Anders est-il alors « un penseur de l'obsolescence » ? Toutes nos analyses tendent à répondre à cette interrogation par la négative. C'est donc à une erreur de traduction qu'il nous faut fermement conclure sur le sujet. Nous ne serons pas à cet égard les seuls, puisque Thierry Simonelli notamment à déjà pu intervenir très radicalement sur les traductions de Christophe David. Dès septembre 2002, il décrète avec force :

Le livre de Anders [...] devrait paraître plus actuel aujourd'hui qu'en 1956. Et l'on a d'autant plus de raisons de regretter la qualité douteuse de la traduction. Même si vu de loin, on pouvait penser que le traducteur a deviné quelques grands traits de l'original, les problèmes éclatants de la traduction – traductions approximatives, erreurs de traduction, coupures inexplicables et inexplicées, petits rajouts explicatifs spontanés et non signalés comme tels, confusions de concepts, ignorance systématique des traductions conventionnelles de concepts philosophiques, glissements et déplacements de sens, ignorance des expressions idiomatiques, altérations du style de l'original, changements ou oblitérations des mises en italique de l'original, le tout parfois sur une même page.³¹

Il est absurde de parler d'« obsolescence de l'Homme », parce que l'humain est, d'une part, par essence même, un être inadapté, un être utopique (nous aurons l'occasion de développer et d'étayer cet argument plus largement dans le prochain chapitre), et, d'autre part, simultanément dans

30 Voir ARENDT, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, trad. de Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983, p. 44-46.

31 SIMONELLI, Thierry, recension de l'ouvrage, revue en ligne *Dogma*, septembre 2002.

une forme d'adaptation permanente au monde. Tout comme notre ours polaire ne pouvait précédemment être obsolète en tant qu'être vivant, l'être humain en tant qu'individu ne peut être obsolète. Sa relation au monde, certes, peut avoir été détruite par des bouleversements survenus dans ses milieux habités, mais comment considérer sans plus de précautions que sa «fonction» soit par là rendue impossible? L'homme, n'a, en tant que mammifère supérieur, aucune «fonction»; n'étant aucun moyen en vue d'aucune fin, il ne peut être soumis, tout comme l'ours polaire et tout le vivant en général, à aucune forme d'«obsolescence».

Ces critiques formulées à l'égard des traductions assimilant l'*Antiquiertheit* à l'*obsolescence* ne visent toutefois en rien à déclasser l'argumentation andersienne elle-même. Bien au contraire, c'est à une reformulation et à un renforcement de celles-ci dont il est question d'œuvrer ici. Le retard de l'humain sur son monde accéléré, le décalage voire la honte de celui-ci vis-à-vis de ses produits, l'incapacité dans laquelle il se trouve aujourd'hui de se représenter la portée de ses actions, tout cela forme une critique fondamentale de la situation contemporaine, un ensemble absolument pertinent, une fois placé sous la terminologie de *l'antiquité de l'Homme* et non de son obsolescence, qui, trop radicale, devient absurde voire contre-productive même en ce qu'elle décrédibilise le propos du penseur, dès lors jugé «excessif». Tout comme les quelques traducteurs qui en Espagne et aux États-Unis notamment, ont choisi de traduire *Antiquiertheit* par *obsolescence*, Christophe David a, en France, contribué à radicaliser un peu plus encore la posture intellectuelle déjà très marquée de Anders: là où celui-ci ne témoignait «que» du décalage entre l'Homme et son monde, la traduction a fait prendre au texte un tournant décisif, en codant cette fois pour l'hypothèse d'une incompatibilité structurelle entre l'Homme et son monde. Dit en d'autres mots, «l'Homme obsolète» est mis en impossibilité bien plus lourdement que «l'Homme antique» ou «archaïque». Dire que Anders n'a pas parlé d'obsolescence et qu'il est ridicule même de penser qu'une «obsolescence de l'Homme» soit possible, ce n'est pas mettre au rebut la philosophie du penseur. C'est au contraire chercher à la présenter plus fidèlement, à la comprendre plus justement dans sa subtilité et ses complexités, c'est tenter de rendre un hommage plus juste à l'apport fondamental qu'elle dégage pour l'actualité.

L'inadaptation créatrice

Nous le savons désormais : difficile de considérer qu'une obsolescence de l'être humain soit à l'œuvre. Notre positionnement sur la traduction du livre de Anders nous a permis de réunir quelques éléments sur le rapport de l'humain à ses milieux habités ; il nous faut désormais construire autour de ces éléments rassemblés une posture plus claire sur les questions laissées en suspens. Inquiétée par la question de l'obsolescence, notre étude s'est en effet à maintes reprises interrogée sur les questions d'adaptation et d'inadaptation. Mais nous n'avons pas encore pris le temps et l'espace nécessaire pour envisager sérieusement ce que signifie *être adapté*, *être inadapté*, pour voir en quoi et comment l'humain est partie prenante de ces deux processus existentiels.

Notre proposition visera, dans ce chapitre, à déconstruire la dualité moralisatrice et réductrice de l'adapté et de l'inadapté. Travaillant à rendre visibles les paradoxes plutôt qu'à confirmer les *a priori* à cet égard, nous envisagerons en quoi il paraît raisonnable d'affirmer tant l'adaptation nécessaire, que l'inadaptation structurelle, complexe et créatrice de l'être humain. Ce sont ces raisonnements et leurs déploiements qui nous permettront, en dernière instance, de nous positionner finalement vis-à-vis de ceux qui se revendiquent et exploitent une prétendue «obsolescence de l'Homme» : les courants *trans-* et *post-* humanistes.

La peur de l'inadaptation

Étymologiquement, «être ad-apté» c'est «être apte», être pourvu d'aptitudes, être capable. L'adaptation signifie la potentialité d'ouverture aux possibles. Elle est un processus visant l'harmonie – non une capacité

seule mais une métamorphose vers une capacité en relation au milieu: un dialogue régénéré entre intimité et environnement, une symbiose. Elle témoigne d'une forme d'articulation réussie entre deux altérités; parle nécessairement de la reliance cohérente entre deux entités de nature différente: on ne songerait à articuler deux pièces identiques – tout comme tout dialogue ne prend sens qu'entre des singularités empathiques.

Dès lors, si l'adaptation témoigne bien de l'aptitude, l'inadaptation dès lors, devient «l'incapacité à». Elle peut être incapacité à se transformer pour entrer en résonance, ou bien être une transformation réussie qui toutefois ne conduit à aucune capacité nouvelle, aucune symbiose du fait de la métamorphose. Dire ainsi l'inadaptation c'est dire d'une certaine façon l'incohérence, ou plutôt la dysrythmie à l'œuvre entre l'entité et son milieu.

Il semble a priori sensé d'affirmer que l'inadaptation de l'Homme à son milieu est source de dépression, de tristesse. C'est un fait certain, l'Homme inadapté se sent inutile, il perd toute raison d'être lorsqu'il ne forme plus symbiose avec son milieu de vie. Il faut pour ressentir cela se représenter par exemple les milieux amoureux, amicaux et professionnels: on y situe bien la peine et l'abattement qui peuvent en découler lorsque l'individu ne s'y trouve pas «en phase». Ne faire plus *un* avec l'autre c'est se perdre, se sentir ailleurs, «à côté» et non simplement «autre», décalé à l'excès; c'est perdre pied, tomber dans l'abîme. Peut-être était-ce ce qui, à une autre échelle, a été nommé *le mal du siècle* – une forme d'inadaptation mortifère. Et qu'en est-il aujourd'hui? Zygmunt Bauman, reprenant les propos d'Alain Ehrenberg, l'écrivait récemment:

Si l'opposition entre le possible et l'impossible a remplacé l'antinomie du permis et de l'interdit au titre de cadre cognitif et de critère essentiel de l'évaluation des choix et des stratégies de vie, on ne peut que s'attendre à ce que les dépressions nées de la terreur de *l'inadaptation* viennent remplacer les névroses causées par l'horreur de la *culpabilité* (c'est-à-dire l'accusation de *non-conformité* faisant suite à une infraction aux règles) au titre d'affliction psychique la plus caractéristique et répandue des habitants de la société des consommateurs.¹

À l'heure où l'accélération globalisée promet ainsi une désorientation chaque jour plus vertigineuse, comment lutter contre cette affliction psychique, «la plus caractéristique et répandue des habitants de la société des consommateurs»: *la peur de l'inadaptation*?

1 BAUMAN, *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateur?*, op. cit., p. 63.

Il nous faut le croire pour le voir: la peur de l'inadaptation, plus encore que «compréhensible», est tout à fait légitime dans l'état actuel du système. La structure accélérée dans laquelle nous tentons de stabiliser nos vies exclut toute habitude, tout enracinement, toute stabilité, toute certitude; et dans un univers en mouvement permanent, l'Homme n'est pas simplement confronté à des situations toujours plus fréquemment différentes, il est aussi sommé de s'adapter lui-même, tout en étant mis dans l'impossibilité de se baser sur ces expériences passées pour penser, planifier, entrevoir le futur et ses comportements propres à l'intérieur de celui-ci. À l'heure où le système sociétal actuel se fonde sur «une augmentation du rythme d'obsolescence des expériences et des attentes orientant l'action», «un raccourcissement des périodes susceptibles d'être définies comme appartenant au présent»² est à entrevoir, écrit à juste titre Hartmunt Rosa dans son étude de référence sur l'accélération. Et dans ce «présent» en réduction croissante, c'est notre espace habité qui se réduit comme peau de chagrin. Restent bien sûr des habitations par projection, nous dira-t-on des inhabitations³, ou, rétroactivement, des souvenirs qui nous habitent, avec lesquels nous vivons⁴. Mais l'espace étant durée avant tout⁵, la durée de l'instant se réduisant, ne sommes-nous pas portés à vivre, d'une certaine façon, dans des spatialités de plus en plus restreintes?

D'autant que bien sûr, dans cet univers de l'instant, la majorité des savoirs est «constamment menacée d'obsolescence»⁶. Les informations du journal télévisé du soir peuvent contredire et donc remplacer entièrement en véracité les informations données par l'édition de midi, et les variables accélérées de la Bourse interdisent toute certitude quant à la stabilité économique d'un pays, d'une région ou d'une entreprise, voire quant à la stabilité économique des constructions sociales réalisées par les individus eux-mêmes. Comment dans ce cadre, ne pas craindre d'être soudainement inadapté, incapable, mis hors jeu par les changements brusques et incessants de la machinerie sociale?

C'est dans ce décor que surgit une thèse à défendre plus que jamais: le besoin d'héritages et de traces, de permanences, d'assurances et de fondements constituent des points d'ancrages nécessaires à l'épanouissement de

2 ROSA, *L'accélération*, *op. cit.*, p. 101.

3 Voir CHRÉTIEN, Jean-Louis, *L'espace intérieur*, Paris, Minuit, 2014.

4 Voir BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2012.

5 Le terme d'«espace» définissait à l'origine un laps de temps, une durée. De là d'ailleurs dit-on toujours aujourd'hui *en l'espace d'un an, d'une journée...*

6 ROSA, *L'accélération*, *op. cit.*, p. 167.

l'humanité en l'Homme. N'y a-t-il pas nécessairement, en parallèle de tout renouveau créateur nécessaire à la vie, un besoin humain de constance – la recherche d'une extériorité produite par nous et qui nous survivra ?

À ces questionnements, la société moderne liquide semble répondre par la négative. Allégorie magistrale de sa structure, le logement moderne pense le passage de l'habitant comme un restaurant traite le passage d'un client: après notre passage, on ramasse les miettes, retend la nappe et change le couvert – les trous sont rebouchés, et les murs repeints, on efface toutes les sédimentations et les traces que l'existence biologique aurait pu laisser sur le tableau de l'artificialité fantasmée. Mais quand la possibilité d'héritage n'a plus lieu qu'à l'échelle sociale, au travers de l'Histoire officielle et des mythes estampillés de l'accord du pouvoir en place, les transmissions orales, personnelles, incertaines ou imprécises sont évacuées, tout doute rendu à son triste destin: l'oubli.

Aujourd'hui la liquidité à l'œuvre nous incite à tout jeter, remplacer, renouveler aussi vite que possible; tant et si bien que tout héritage soit finalement considéré comme une vieillerie, un déchet à recycler. Impossible ainsi de rester immobile, il faut en permanence rester en mouvement – non pour aller ailleurs, mais simplement pour *se maintenir à flot*. Il faut être mobile et adaptable, toujours en mouvement ou du moins disponible à l'injonction de mouvement qui surviendra tôt ou tard, souscrire à l'idée d'une formation continue tout au long de la vie, être prêt à s'exiler pour sa carrière, multiplier les expériences professionnelles, amicales, amoureuses, être non pas même *d'aujourd'hui* mais déjà, si c'était possible, *de demain*. Les analyses de Zygmunt Bauman, dans l'alliance subtile qu'elles proposent entre radicalité et délicatesse, affirmation et sensibilité, ont développé longuement ces aspects caractéristiques de notre époque – essayant par là d'en tirer l'essence autant que d'en situer les conséquences et enjeux. Dans *La vie liquide*, le penseur écrit:

Une société «moderne liquide» est celle où les conditions dans lesquelles ses membres agissent changent en moins de temps qu'il n'en faut aux modes d'action pour se figer en habitudes et en routines. [...] La vie liquide, tout comme la société liquide, ne peut conserver sa forme ni rester sur la bonne trajectoire longtemps. [...] En résumé, la vie liquide est précaire, vécue dans des conditions d'incertitudes constantes.⁷

7 BAUMAN, Zygmunt, *La vie liquide*, trad. de Christophe Rosson, Paris, Hachette, 2013, p. 7-8.

Or n'est-ce pas dans l'intrication des temporalités passées et à-venir, mais aussi dans le dialogue équilibré entre durée et instant que l'existence humaine se déploie nécessairement ?

Ainsi, sans possibilité de dialogue avec un milieu favorable au déploiement de telles polarités, c'est l'être humain dans son humanité même qui est mis en difficulté. Il faut relire Ivan Illich pour entrevoir toutefois ce qui est en jeu dans cette course, non contre la montre, mais contre l'humain lui-même. *La convivialité* nous le donnait déjà à lire :

La reconstruction conviviale exige que soit limité le taux d'usure et d'innovation obligatoire. L'Homme est un être fragile. Il naît dans le langage, vit dans le droit et meurt dans le mythe. Soumis à un changement démesuré, l'Homme perd sa qualité d'Homme⁸.

Dans ce monde actuel qui semble conspirer contre les traditions, contre la confiance dans les expériences passées, leurs richesses et leur effectivité, ce sont sans surprise les personnes âgées qui dans leur grande majorité sont ciblées par la peur de l'inadaptation, cette figure de la terreur. Mises en difficulté par *la société numérique* (dans tous les sens que peut prendre cette expression), la virtualisation et les outils technologiques dans leur ensemble, les vieillards qui ne sauront trouver l'énergie de comprendre ces nouveaux mécanismes sociétaux tomberont bientôt dans l'oubli, autant que les vieilles dames qui ne réussissent plus à utiliser le téléphone en raison de leur grand âge. C'est à l'heure où le corps ne répond plus que la désincarnation généralisée à l'œuvre pose le plus de problèmes, c'est pour ceux dont le corps a vieilli que les dispositifs numériques et leur virtualité sont le plus difficiles à appréhender..

Les dérives de l'adaptation, la destruction des marginalités

Ainsi la peur de l'inadaptation est-elle une peur généralisée tout à fait compréhensible à l'heure de l'accélération et de l'instabilité moderne-liquide; ainsi nous faudrait-il être adaptés, toujours, tout le temps, à tout prix ? Le sujet s'adapte aux univers qu'il habite, aux outils qu'il utilise, aux êtres qu'il rencontre. Mais que serait devenu le patrimoine bâti s'il n'avait comporté « quelques inadaptés » : les Châteaux de la Loire, le Mont Saint-Michel ? Et comment, pourquoi s'adapter à ce qui ne nous

⁸ ILLICH, *La convivialité*, in *Œuvres Complètes II*, op. cit., p. 541.

correspond pas et nous détruit – le bruit, la pollution, le stress, la violence ? Christian Carle :

On essaie de se persuader soi-même de ce que toute l'époque proclame bien haut: qu'il faut bien s'adapter; que le changement est par soi-même une vertu; qu'il faut apprendre à voir le bon côté des choses, et qu'après tout, on vit quand même mieux qu'avant, etc. Avec une écrasante bonne volonté, on cherche à se couler dans le moule, à supporter l'insupportable, à apprendre à considérer comme supportable ce que tant d'autres supportent. Le corps encaisse les décibels, les odeurs d'essence, les rythmes trépidants, l'effarante laideur ambiante, jusqu'au jour où il n'en peut plus, et où tombent le stress, la dépression, la nausée; même alors, les individus ne sont pas toujours disposés à reconnaître le tort qui leur est fait, et s'accusent eux-mêmes.⁹

Si l'inadaptation de l'être humain à son monde est source d'angoisse, nous le démontrerons sans plus de suspens: ce n'est pas non plus à une adaptation parfaite entre l'Homme et son monde qu'il faut tendre. Mécanismes conformistes, les structures institutionnelles, politiques ou religieuses tentant de nous adapter n'ont pu, jusqu'à aujourd'hui, que détruire nos qualités et capacité d'origines humaines; tant et si bien qu'il est possible d'affirmer que l'apport principal des sciences de l'habitabilité¹⁰ est d'avoir promu une uniformisation radicale et globale du monde humain, de ses individus et de ses milieux, de ses structures de fonctionnement et de son rapport au non-humain (si ce n'est une bonne part de ce non-humain lui-même).

Au cours du 20^e siècle rationaliste, c'est par le biais des cultures intensives et de la commercialisation légalisée des semences notamment, que les espèces végétales et animales ont été analysées, sélectionnées, triées, bref rationalisées et rentabilisées – ce qui signifie aussi éradiquées pour les moins productives, les moins résistantes et les moins séduisantes. Qu'est une plante ou un animal *adapté* à la nécessité de croissance économique, si ce n'est une plante ou un animal rentable ? Et qu'est de la même façon un citoyen *adapté* au système à l'œuvre, si ce n'est un citoyen conforme à l'idée que le système se fait de lui ? Les logiques statisticiennes et les stratégies prévisionnelles ont fini par confondre la carte avec le territoire, tant et si bien que c'est effectivement le modèle qui parfois a conduit le réel, la simulation qui a produit l'événement, le sondage qui a fait le résultat.

9 CARLE, Christian, *Libéralisme et paysage*, Paris, Verdier, 2003, p. 37.

10 Voir DAËRON, Isabelle, *Habitabilités*, Paris, ENSCI-Les Ateliers, 2009.

Suite à cela, la crise écologique aurait pu être, d'une certaine façon, un événement fédérateur, vivifiant, créateur; par elle l'Homme aurait pu retrouver les raisons de sa tenue sur terre, des raisons d'être, des énergies nouvelles pour travailler à la nécessaire transformation des établissements humains et de leurs structures économique, politique et symbolique. En effet notent Chris Younès, Stéphane Bonzani et Frédéric Bonnet:

L'enjeu majeur désormais est de penser et d'imaginer les conditions soutenables d'une vie sur terre qui menace d'épuisement. Il y a une grande fécondité de la redéfinition des reliances ville-nature qui créent des conditions d'habiter alternatives et contribuent à une refondation réelle, imaginaire et symbolique de lieux urbains en symbiose avec le vivant. [...] Concevoir de tels milieux habités requiert des coexistences, des équilibres, des adaptations, des réinventions et des récréations entre natures et artifices, cultures urbaines et agricoles, écosystèmes et anthropisation.¹¹

Sans la normativité mortifère à l'œuvre, quelle période stimulante serait la nôtre pour la pensée et la pratique de l'architecture! Mais là où ce nouvel enjeu pouvait se révéler un moteur de fraternité et d'inventivité, un catalyseur stimulant pour la réinvention, le citoyen ne trouve hélas bien souvent dans la situation écologique qu'un frein, une censure ou pire une mode esthétique de mauvais goût. Par-delà toute écologie raisonnée, l'écologie moraliste, technocratique, normative, restrictive voire punitive à l'œuvre restreint le champ des possibles et semble déployer l'horizon d'un nouvel état totalitaire. S'adapter aux nouvelles normes en vigueur? Ce n'est pas là une invitation, c'est un ordre. Et, nous l'avons vu précédemment, cet ordre est destructeur des héritages et des individualités plutôt que créateur d'un nouvel art de vivre.

Il y a fort à parier ainsi que la forme sociétale donnée par le tournant écologique ne sera pas nouvelle; fort à parier qu'elle travaille toujours par destruction totalitaire des possibles contenus dans les espaces à forts potentiels politiques. Où trouver encore de telles spatialités? Le post-conformisme qui nous gouverne aujourd'hui est partout, et sa structure, forme sournoise de contrôle des masses atomisées¹², destructrice des

11 BONNET, Frédéric, BONZANI, Stéphane et YOUNÈS, Chris, «Ville-nature et architectures des milieux», *Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, MCC, n° 26/27, 2012.

12 À propos de l'atomisation des masses, voir notamment RIESMAN, David, *La foule solitaire*, Paris, Artaud, 1964; BOORSTIN, Daniel J., *The Americans: The Democratic*

territoires de la convivialité. Discret, voire invisible pour nos esprits déjà préemptés, son mécanisme n'est plus celui d'un nivellement des mentalités. Celles-ci sont nivelées depuis longtemps déjà, voire l'étaient déjà depuis longtemps quand la télévision et la radio elle-même se sont révélées être des acteurs de conformisation: c'est ce que nous dit Marcuse notant que «le conditionnement ne commence pas juste au moment où l'on produit des radios et des télévisions en masse et où leur contrôle est centralisé. Quand les gens entrent dans cette phase ils sont depuis longtemps conditionnés.»¹³

Travaillant aujourd'hui par paradoxes voire contradictions, par masques, par simulacres, déployant chaque jour un peu plus des hyperréalités et hyperartificialités nous éloignant de toute possibilité d'interaction directe avec le réel, le post-conformisme nous reste aussi invisible qu'insaisissable, presque *impensable*. Comment comprendre ce système qui fonctionne à la fois par dissociation et par réassemblage arrangés, ces stratégies paradoxales de communautés unifiées par la division, de solitudes multipliées et formant soudainement des masses, ces inquiétudes silencieuses que l'on noie sous des successions de dramaturgies sans importances? Nous associer malgré nous et sans nous, voilà le paradoxal projet contemporain. Nous adapter à son système hygiéniste et polluant en même temps, eugéniste et permissif à la fois. Soit, sous les termes de Roland Gori:

Ce technofascisme va dans le *moindre détail* de la vie quotidienne remodeler les rapports entre les classes sociales, homogénéiser les particularismes culturels, redéfinir les tragédies privées et collectives en les plongeant «dans les eaux glacées d'un égoïsme calculateur». Égoïsme calculateur d'un genre nouveau, plus radicalement cynique, créant de nouveaux types d'«inadaptés», recomposant la manière de les diagnostiquer comme celle de les soigner, désavouant toujours plus leur altérité au profit d'une *conformité* des comportements aux normes. Ces nouveaux dispositifs de conformisation des conduites, en même temps qu'ils offrent une *compassion sociale* minimale, produisent une *violence symbolique* de plus en plus étendue et serrée.¹⁴

Experience, New York, Random House, 1974; ELLUL, Jacques, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, ECONOMICA, 1990; ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, t I et t II, *op. cit.*

13 MARCUSE, *L'homme unidirectionnel*, *op. cit.*, p. 36.

14 GORI, Roland, *La dignité de penser*, Paris, Les liens qui libèrent, 2011, p. 113.

Résister à l'adaptation ?

Ainsi, tout autant qu'une inadaptation trop intense, l'adaptation trop parfaite de l'Homme à son monde tue le désir de celui-ci. Lorsqu'il n'a plus besoin de cette énergie inventive qui lui fait créer, construire, modeler et concevoir pour rendre le monde vivable, habitable et aimable, alors ne l'attendent que dépression et destructivité. L'Homme est ainsi paradoxalement celui qui a toujours dû adapter le monde à lui-même – et qui, fort heureusement n'avait jusque-là pas réussi. Et si l'avènement d'un monde trop adapté à lui-même devait aujourd'hui se révéler néfaste pour sa propre nature ? Plus rien à construire, à inventer, détourner, combattre ? L'équilibre existentiel de l'humain a besoin, après tout, d'un combat à mener pour résister à la dépression, à l'ennui, à l'effacement de la singularité, bref à la perte de toute énergie vitale.

Face à cet ensemble imbriqué de structures d'adaptations mortifères, la première interrogation à poser est celle de la résistance et de ses sources, de ses terrains d'actions et surtout de repos, de recueillement. Comment résister au conformisme à l'œuvre ; d'où réussir encore à être soi dans la machinerie sans faille du totalitarisme technocratique ? Le flot puissant de Charbonneau nous le démontre à l'envi – il faut refuser de s'adapter au mortifère délirant de la société du spectacle :

L'univers urbain devient un univers concentrationnaire que la densité des foules et surtout des machines rend de plus en plus invivable. Certes l'homme est adaptable, pour échapper au bruit il peut devenir sourd, aveugle pour se défendre des éclairs de la réclame, et insensible à l'homme pour échapper à la promiscuité humaine. Mais si la marée urbaine devait monter encore, alors il n'aurait plus le choix qu'entre périr physiquement ou spirituellement, en cessant d'être un homme : en renonçant à la sensibilité et plus encore à la conscience.¹⁵

Fermelement alors, s'affirmer dans d'autres lignes ; mais comment, où ? C'est l'idée de responsabilité qui émergera peut-être le plus simplement aujourd'hui, comme première accroche de résistance. Le conformisme en effet, n'est-il pas avant tout une structure confortable, satisfaisante, en ce qu'il évacue toute responsabilité pour l'être ? Au vu des enjeux terribles de notre époque, et de leurs échelles plus démesurées que jamais, ayant

15 CHARBONNEAU, *Le Jardin de Babylone*, op. cit., p. 107.

entraînés des responsabilités sans fond ni horizon, il ne faut pas s'étonner que tout un chacun se sente en parfait accord avec cette structure totalitaire. C'était sans compter sur le fait que si le conformisme ne laisse plus de place qu'à l'imitation, c'est toute la dignité de l'individu qui est évacuée avec l'éthique et la responsabilité qui lui sont liées. Georg Simmel :

Quand nous imitons, non seulement nous confions aux autres le soin de fournir l'énergie productrice, mais nous nous défaussons également sur eux de la responsabilité de nos actes; l'individu se libère ainsi du supplice du choix et fait apparaître son acte comme une création purement collective, un simple réceptacle de contenus sociaux.¹⁶

Il semble difficile de défendre une *responsabilité de l'imitation*, autant qu'il est difficile de donner sens à une *imitation de la responsabilité*. Alors certes, suivre n'est pas du tout la même chose que reproduire¹⁷. Mais qu'est malgré tout la responsabilité si ce n'est la solitude, la prise de risque, l'éloignement vis-à-vis de l'évident, du déjà-là, du connu et du certain ? La responsabilité est une prise de liberté autant qu'une mise en danger. La libération est condition d'une nécessaire sortie des préalables, affranchissement vis-à-vis de l'héritage culturel autant que faire se peut, et, quitte à se maintenir dans un héritage émotionnel personnel, souhaitons la bienvenue tant à l'allégorie de la forme que revêt la pensée qu'à la création et plus généralement à la capacité de détournement. La seule chose dont il faille être sûr, c'est de notre responsabilité incontournable envers chaque chose, et, c'est entendu, du poids écrasant de cette responsabilité ontologique de laquelle il ne peut échoir qu'un échec. Anders aimait à rappeler qu'il importe avant toute autre chose d'interpréter les changements à l'œuvre avant de penser à changer le monde¹⁸. Or, pour comprendre ces changements et ce monde, c'est-à-dire littéralement les prendre avec soi, ne faut-il pas, tout d'abord, développer sa capacité d'empathie au monde et aux changements qui adviennent dans et hors de ce monde ?

16 SIMMEL, *Philosophie de la mode*, *op. cit.*, p. 10.

17 DELEUZE et GUATTARI, *Mille plateaux*, *op. cit.*, p. 461.

18 « Il ne suffit pas de changer le monde. Nous le changeons de toute façon. Il change même considérablement sans notre intervention. Nous devons aussi interpréter ce changement pour pouvoir le changer à son tour. Afin que le monde ne continue pas ainsi à changer sans nous. Et que nous ne nous retrouvions pas à la fin dans un monde sans Hommes », ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, t. II, *op. cit.*

Il nous faut retrouver une attention aux êtres et aux choses, développer notre capacité d'écoute, réinterroger notre prétention à regarder, entraîner nos sentirs en ce qu'ils nous engagent au monde – non pour rattraper ce décalage de l'Homme vis-à-vis de la technique, mais pour justement lutter contre cette technique qui trouve prétention à nous remplacer, à préempter notre jugement autant qu'à dévaloriser nos êtres. Face à l'insulte qu'elle nous lance: retrouver la dignité d'être humain, c'est-à-dire, peut-être, retrouver notre capacité d'ouverture.

Ainsi, se rendre inadapté au système, de ce point de vue, serait résister à sa force coercitive, son principe d'annihilation des singularités. Rester en marge, pour é-merger peut-être. Mais c'est un constat partagé par tous ceux qui ont pu passer la tête hors de l'eau: les espaces disponibles à l'ouverture d'une marge sont peu nombreux¹⁹.

La stratégie de digestion de l'inadapté a absorbé de nombreuses marges de manœuvre et la presque totalité des espaces d'émergences; seuls restent dans quelques interstices ici et là préservés ou abandonnés, des lieux de l'entre où des retrouvailles avec la liberté et l'espace politique peuvent encore avoir lieu. Qu'est-il advenu alors de nos inadaptés les plus emblématiques, que sont devenues les monumentalités d'un autre temps, et tous ces empires sédimentés, en châteaux, temples et murailles? Tous ces *hors propos*, ces altérités radicales qui renvoient subitement notre époque à elle-même? Patrimonialisés, labellisés, ils ont été absorbés par le conformisme global: une fois passés sous le filtre de la norme universelle, la production les a transformées en laboratoires bien pensants au service du tourisme international. Symbole de la résistance, ils sont devenus les fiertés de l'État; établissements fondateurs de la royauté, ils sont désormais aussi service de la bourgeoisie commerçante; tombeaux des bourreaux de ce monde, ils représentent aujourd'hui une aubaine pour les opportunistes.

Qu'est encore inadapté dans notre univers total, dans lequel même les animaux laissés en liberté conditionnelle dans les parcs nationaux sont comptés, répertoriés, analysés? Où trouver encore une terre de liberté à l'heure où la glace polaire elle-même est devenue un enjeu de conquête et de pouvoir stratégique?

Comme le dit la formule devenue célèbre de Krishnamurti, *ce n'est pas une signe de bonne santé mentale que d'être bien adapté à une société malade!*

19 D'où l'intérêt des interstices partagés qui travaillent à ouvrir et faire vivre les nouvelles structures innovantes comme Yes We Camp, ou Plateau urbain. Voir notamment en ligne: <http://lesgrandsvoisins.org>

Dire que les processus de subjectivation se construisent à la lumière du réel et des conflits qu'ils imposent, ou affirmer que l'individu ne se construit que par la rencontre avec l'altérité et l'affirmation empathique face à elle, c'est proposer que toute individualité est nécessairement dans une forme de décalage d'avec son contexte, qu'il soit milieu humain, environnement géographique ou système social. Ainsi, en ce que le décalage créant conflit avec le réel est un facteur de constitution primordial pour les processus d'individuation, l'adaptabilité n'est qu'un facteur d'équilibre, un poids à doser avec justesse dans la balance – l'idée d'une adaptation complète de l'individu étant un contresens même, l'individu ne pouvant se définir que comme figure entrelacée de l'*ici* et de l'*ailleurs* par rapport aux paradigmes et milieux en place.

L'inadaptation vivifiante

Qu'est alors l'habitation humaine si ce n'est un dialogue toujours renouvelé entre construction du monde et construction par le monde ? Et dans cette optique alors, que signifierait être «inadapté» au monde ? L'Homme étant celui qui, de toute façon, n'est pas adapté à la planète sur laquelle il doit vivre, *l'inadaptation est sa condition première, fondamentale et incontournable*. Ortega y Gasset²⁰, tout autant que le jeune Günther Stern²¹ l'affirmaient l'un et l'autre il y a plus d'un demi-siècle : l'Homme est utopique. Littéralement, il n'est de nulle part ; c'est même le propre de son être que cette inadaptation qui le pousse à bâtir la technique, l'artificialité qui forme son monde. *L'Homme utopique*, littéralement, est l'Homme qui vient au monde sans que paradoxalement il n'existe de monde véritablement adapté à lui pour le recevoir, ou, ce qui revient au même, qu'il ne soit véritablement adapté au monde dans lequel il naît. De là, on

20 Voir ORTEGA Y GASSET, José, *Le mythe de l'homme derrière la technique*, trad. de Frederic Bourgeois, Claire Mélot et Mathias Rollot, Paris, Allia, 2016.

21 Günther Stern est le vrai nom de Günther Anders, qu'il conserva jusqu'au début des années 1930 pour signer ses écrits. À cette première théorie de l'homme sans monde, il reviendra tout au long de sa vie. Voici la façon dont plus tard il synthétisera lui-même cette version de jeunesse de *l'Homme sans monde* : « Dès mes premières esquisses d'une anthropologie philosophique, j'avais déjà donné cette définition de l'Homme : l'être vivant qui vient au monde *inachevé et indéterminé*, c'est-à-dire : qui ne semble destiné à aucun monde défini, *qui n'est pas encore réellement arrivé lorsqu'il vient au monde* », ANDERS, *Kafka. Pour et contre*, op. cit., p. 7 ; une synthèse complète des différentes acceptations de cette idée d'*homme sans monde* est aussi proposée dans ANDERS, *L'homme sans monde*, op. cit.

simplifierait le propos en révélant deux possibles: *adapter* ou *s'adapter*. C'est ainsi que Christophe David note justement: «Anders inverse le concept darwinien d'adaptation: il ne s'agit plus pour l'Homme de s'adapter au monde tel qu'il est, comme chez Darwin, mais de créer un monde qui lui est adapté.»²²

Par-delà nos positionnements et mises en garde, nous voudrions le proposer de façon plus dialogique: l'Homme est dans une coévolution, dans une conformation vis-à-vis de son monde. Comme le montre Hannah Arendt²³, c'est parce que notre existence est conditionnée qu'adaptant le monde, l'être humain s'adapte lui-même à celui-ci, et *vice versa*. Il n'est donc pas question de séparer l'un ou l'autre des processus comme étant dominant, ou caractéristique de l'humanité: c'est dans la réciprocité des phénomènes que se construit concrètement le sujet au quotidien.

En conclusion donc, l'individu est dans un décalage sain avec son époque, et il n'est nul besoin de penser pourtant devoir l'adapter à ce système. Et, après tout, désirons-nous vraiment nous adapter à l'univers du spectacle décrit par Guy Debord²⁴, souhaitons-nous être en parfaite conformité avec la société de consommation de masse? Ou par la négative: est-ce une perspective réjouissante que de se définir comme un consommateur de masse attiré par les lumières sans fond du spectacle? Bernard Charbonneau ironise lui aussi à cet égard: «L'homme doit s'adapter, on ne saurait trop insister sur cette manifestation de sa liberté, et nous vivons au siècle d'Esso!»²⁵

Heureusement que tout en l'Homme ne s'est pas encore adapté, et que le mammifère que nous sommes est toujours, par de nombreux aspects, étranger à la structure liquide contemporaine! C'est dans son antiquité, son inadaptation, son décalage que l'humain trouve aujourd'hui ses raisons d'exister, et le contraire quand le monde lui «va parfaitement» qu'il ne peut plus être en tant que monde, en tant qu'entité extérieure opposant une résistance²⁶.

22 DAVID, Christophe, «De l'Homme utopique à l'utopie négative. Notes sur la question de l'utopie dans l'œuvre de Günther Anders», *op. cit.*, p. 134.

23 ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, *op. cit.*

24 DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967; MASCI, Francesco, *Entertainment! Apologie de la domination*, Paris, Allia, 2011.

25 CHARBONNEAU, *Le Jardin de Babylone*, *op. cit.*, p. 104.

26 Voir notamment l'analyse andersienne très convaincante à cet égard, voir «Plus généralement», ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, t. I, *op. cit.*, p. 222-227.

Heureusement, cherche-t-il toujours à user de ses stratégies existentielles ancestrales (habiter, oraliser, se sociabiliser, fonder, etc.) malgré la mise en difficulté d'un certain nombre d'entre elles.

Heureusement, a-t-il toujours besoin pour son bien-être physique et psychique de se mouvoir, de marcher, et ce malgré l'inadaptation complète de ce mode d'être et de faire avec la société hypermoderne.

Heureusement, d'une certaine façon, que les besoins et envies, les stratégies et les tactiques mises en places par l'humanité en l'Homme sont en décalage par rapport à la société que celui-ci a mis en place pour lui-même et qui consiste justement en le remplacement machinique pur et simple de toutes les nécessités humaines ! *Exit* l'efficacité des stratégies présentes à l'heure de la disparition et de l'ubiquité, *out* les biorhythmies lentes du mammifère humain que nous sommes à l'heure de l'arythmie machinique et médiatique qui ne dort jamais.

Quelle chance que les individus ne se soient pas adaptés à tout ce nouvel univers !; cela signifie que tout est toujours possible ; cela signifie que pour l'heure les capacités humaines en puissance sont simplement mises en veille, en impossibilités de s'actualiser, et n'ont pas encore disparu. Tout peut encore arriver.

De la nécessité d'un positionnement éthique et moral

Ils sentent qu'ils ne sont pas heureux et ils espèrent toujours de le devenir par les moyens même qui les rendent misérables.

François de Salignac de La Mothe-Fénelon

La fin la moins souhaitable : la reproduction et le continuel élargissement de la dépendance du genre humain à la vie mécanisée, jusqu'à rendre son règne définitif.

Baudoin de Bodinat

Quand j'ai écrit ce plaidoyer, non pas, malheureusement, pour qu'advienne un monde plus humain, mais tout simplement pour que continue d'exister un monde, un grand nombre de mes lecteurs potentiels n'avaient pas encore vu le jour dans notre monde ténébreux.

Günther Anders

La philosophie ne peut plus échapper à des prises de position substantielles.

Jürgen Habermas

Certainement la morale n'est pas très à la mode. On dirait même à qui voudrait l'entendre qu'elle est *ce qui permet de ne pas penser*. En donnant des avis à notre place, elle condamnerait trop rapidement et sans nous, rendrait son jugement sans même nous laisser le temps d'organiser le procès. Il est vrai que la morale en d'autres temps a constitué le non-argument privilégié des tyrans en tous genres, un prétexte aisé et disponible pour justifier bon nombre de dérives. Mais comment expliquer alors qu'un fin penseur comme Anders se revendique ouvertement «moraliste»? Et, plus intéressant encore, quelles conclusions tirer du fait que la morale semble

chez lui, le moteur même de la réflexion, l'énergie vitale qui le pousse à écrire? Contre le nucléaire ou le développement de la technologie qu'il juge déshumanisante – peu importe, le mouvement andersien se met en marche par constat et par refus moral, par indignation certainement et aussi par un certain sentiment du devoir: la reconnaissance d'une forme de responsabilité de penser et d'écrire face à l'inacceptable, ou du moins ce qui est jugé comme tel. Avec lui, nous pouvons l'affirmer: qu'importe qu'elle ne soit plus au goût du jour, la morale aussi semble apporter son lot d'énergie réflexive.

Il est vrai qu'avec ses découpes froides et précises, binaires, la morale était un principe facilement démontable. On l'a alors remplacé, pensant bien faire, par l'éthique. Et effectivement l'*ethos*, cette *manière d'être*, s'est articulé plus simplement aux évolutions survenues, jusqu'à paraître complètement naturelle pour l'époque plurielle que nous avons jusqu'ici connue. Mais à nouveau toutefois, il semble que celle-ci doive être remise en jeu. La crise écologique que nous vivons actuellement ne signe-t-elle pas en effet, d'une certaine façon, l'obsolescence de l'éthique seule – j'entends par là donc l'incapacité de celle-ci à se révéler efficace dans le nouveau paradigme montant? Ce n'est pas là une invention de notre part, puisque c'est ce qu'à déjà très bien démontré et illustré Hans Jonas il y a plusieurs décennies déjà – ou Anders encore avant lui, bien que d'une autre manière. L'écologie est une puissance morale sans précédent qui dépasse le cadre des structures précédentes pour s'appliquer désormais aussi à l'invisible, l'impalpable, l'hors d'échelle, l'indémontrable, bref, puisqu'elle s'adresse désormais à la complexité tout entière, et ce à l'échelle planétaire. *Tu dois changer ta vie*, nous dit Sloterdijk en donnant une nouvelle actualité à Rainer Maria Rilke. Il est vrai que le nouveau paradigme a quelque chose du devoir et du changement à la fois. Une responsabilité de changer, très paradoxalement, pour que les choses puissent continuer à être, pour qu'une conservation soit possible.

Entre éthique et morale alors, de nouveaux défis sont posés par l'époque. L'urgence écologique nous a appris qu'il était possible à nouveau de soutenir une position morale forte et cohérente – *elle nous démontre même chaque jour qu'il est désormais absolument nécessaire d'être aussi dans un discours moral; que la seule position morale valable aujourd'hui est de composer avec la moralité elle-même*. À la suite de ces propos il faut ainsi l'affirmer: l'obsolescence, et plus particulièrement l'«obsolescence de l'Homme» revendiquée par les courants *transhumanistes*, nécessite de notre part un positionnement éthique *et* moral.

De l'analyse que nous avons en effet pu porter, nous pouvons affirmer en effet que l'être humain n'est pas possiblement sujet à obsolescence. Si les objets obsolètes peuvent en effet être *upcyclés*, que pourrait en effet signifier qu'il faille *détourner*, *recycler* ou encore même *reconvertir* l'être humain ? L'obsolescence d'un concept est un potentiel pour la création philosophique, mais que pourrait signifier considérer le retard de l'homme sur son monde comme un potentiel pour la régénération ? *L'obsolescence comme ressource pour la métamorphose* résonne étrangement une fois appliquée à l'Homme, et sur ce point il faut se refuser entièrement aux dérives et fantasmes *transhumanistes* qui voudraient exploiter ces raisonnements à leurs avantages. Les arrivées technologiques et les pulsions qu'elles excitent tendraient à nous faire oublier une fois de plus que la figure de l'apprenti sorcier n'a que rarement donné lieu à des ouvertures saines. *Le progrès et la catastrophe sont l'envers et le revers d'une même médaille*, aura répété Paul Virilio sa vie durant ; et certainement l'importance des questions ontologiques soulevées par ces débats n'est pas un point de détail pouvant relever de la déontologie du corps médical ou de l'éthique personnelle de chacun uniquement : il importe que chacun prenne part à ces débats qui nous concernent, l'acceptons-nous ou non, *tous*.

Le remplacement de l'humain par la machine est ce que veulent renforcer plus encore les récupérateurs de « l'obsolescence de l'homme ». Dans un micmac comparable aux paradoxes engendrés par la critique de « l'obsolescence programmée », les courants *trans-* et *post-humanistes* cherchent paradoxalement à lutter contre la prétendue obsolescence de l'homme en la renforçant davantage. Face à ces propositions de développements du mammifère humain en androïde, face à l'explosion de la reproduction artificielle de l'humain et des dérives eugénistes qui lui sont inévitablement liées, la transformation toujours plus effective de l'être humain en cyborg ou sa numérisation en cours de computation, face au codage et au recensement complet de l'humain et de ses modes d'existence, nous nous devons d'un positionnement fort – et ne pas avoir peur sur ce point de convoquer des outils empruntant à la morale.

Ces bouleversements me semblent, aussi fortement que l'urgence écologique, imposer des questionnements incontournables pour notre époque, et il paraissait ici incontournable d'aborder ces phénomènes – pour clarifier d'une part notre posture, et ouvrir d'autre part un espace critique argumenté sur ces courants imposteurs, ces récupérations intéressées.

Premièrement donc, cela semblera peut-être clair au lecteur : notre proposition sur l'idée d'obsolescence ne vise pas à illustrer qu'il faille adapter

l'Homme à son monde. Il n'y a aucune contradiction ni aucune tristesse à affirmer que le citoyen contemporain soit antique, ringard, dépassé, inadapté. Le proposer c'est rappeler simplement sa mise en incapacité par le monde humain: un constat ancien et déjà bien connu. Soit, dit à nouveau au moyen d'une illustration: si nous cherchons toujours à habiter, et ce même si parfois les espaces que nous pratiquons semblent nous en empêcher, c'est bien que rien n'est perdu, et qu'à la première rencontre avec une spatialité hospitalière l'humain à nouveau pourra satisfaire ce besoin ontologique qui l'anime et le construit. Comment alors transformer les établissements humains pour qu'ils accompagnent au mieux l'habitation humaine? Telle est la question qui importe.

Nous l'avons vu, l'inadaptation actuelle du monde, sa résistance à l'habitation humaine n'est pas irréversible. Tant que notre énergie existentielle n'est pas éteinte nous resterons humains. Ainsi la mise en incapacité contemporaine n'est-elle inquiétante qu'en ce qu'elle pourrait potentiellement conduire, par-delà la simple mise en impossibilité actuelle, à une destruction pure et simple des constituants de notre humanité. Espérons que ce jour jamais ne survienne – et jusqu'alors, rien n'est joué.

Puis, deuxièmement, il est évident que les *trans-* et *post-*humanismes, qui tentent eux aussi de fonder leurs arguments depuis un certain constat sur l'inadaptation de l'Homme à son monde, visent quant à eux des objectifs bien différents des nôtres. Sans s'attarder longuement sur cette folie scientiste et les escrocs en tout genre qui nourrissent les fantasmes à sa base, nous rappellerons toutefois ce fait qu'en ce qu'elles bafouent ouvertement les héritages biologiques, culturels et ontologiques plurimillénaires qui lui parviennent de la plus longue histoire de l'humanité, ces dérives ne peuvent être comprises comme des figures saines de nouveaux créateurs, ces dernières devant avant tout se constituer au contraire par l'entrelacement des héritages et des possibles, dans un respect des échelles et une certaine forme de justesse dans la mesure.

Face à ce monde trop accéléré, ce n'est pas l'humain qu'il faut doter de plus grandes capacités de célérité, mais notre univers culturel qu'il faut ralentir: c'est du bon sens que de le rappeler, et fort heureusement, le bon sens n'est pas encore complètement obsolète dans le monde qui est le nôtre! Que ce ralentissement culturel alors doive passer par des réinventions humaines, c'est entendu. Et si la technique est certes une composante inhérente à l'humanité, l'autonomie en est une autre; et en tout cela il importe de rappeler aussi que toujours plus de technologie inclut une dépendance et une soumission toujours plus grande du

sujet à cette technologie – pour ne rien dire de l'hétéronomie du système engendré, et ses conséquences sur la dignité et la responsabilité que nous avons déjà abordé.

Car la technologie et son déploiement par le marché capitaliste voudraient aujourd'hui transformer à notre place les éléments de notre existence même, et il est courant de lire aujourd'hui des papiers, d'entendre des conférences ou des entretiens, de voir surgir des projets « innovants » se proposant de « réinventer l'habiter », de « transformer le rapport au corps » ou de « redéfinir l'identité ». Est-il besoin de l'écrire, il est absurde de penser changer de l'extérieur ces composantes propres à chacun, définies (si elles le sont !) par la singularité, l'histoire, les mœurs, les désirs, besoins et fantasmes de l'individu ; aussi absurde que de penser pouvoir réinventer l'humanité elle-même comme nous le proposent les *trans-* et *post-humanistes*. Ces démarches ne pouvant être réalisées de façon hétéronome par un comité d'expert, c'est chacun, avec lui-même et son milieu, *par* et *pour* lui-même, les autres et l'écoumène, qui doit comprendre le sens politique, éthique, voire moral, et ontologique de cette injonction contemporaine au changement.

En tout cela, une question peut-être doit susciter notre réaction : l'héritage que constitue notre humanité peut-il être mis au ban des figures de l'antiquité, rangé dans un musée comme le sont les statues gréco-romaines ?

Dire l'antiquité en l'Homme comme nous l'avons fait, dire l'antiquité *des hommes et des femmes*, c'est dire l'héritage qu'ils portent en eux, ce legs précieux qui se transmet génération après génération ; et c'est poser la question de l'actualité de ce constat. Et au risque de le répéter : ce n'est pas affirmer qu'il faille changer l'humain, mais c'est dire la nécessité d'ouvrir sur un paradigme plus cohérent et sensé vis-à-vis de notre humanité précieuse à l'heure du tournant écologique – ce que Félix Guattari peut-être a nommé *écosophie*.

Mais la « mise en antiquité de l'humain » que nous proposent les *trans-* et *post-humanistes* n'est pas de cet ordre-là, elle constituerait (si elle pouvait être réalisée), une mise au rebut bien plus radicale, insultante et dangereuse, de l'*homme nu*. D'ores et déjà nous avons tristement réussi à inventer un monde du vivant sans existence, qu'il s'agisse de logements sans habitat ou de la multiplication des simulacres numériques d'existences factices ; nous avons réussi à démontrer et amplifier largement la fracture entre le *vivre* et l'*exister*. Reste désormais à constater les traumatismes qu'a produit cette béance dans le réel planétaire, l'existence et le

sentiment humain. Reste à panser le décalage et rétablir une empathie au monde pour renverser les dynamiques à l'œuvre et transférer les énergies vers la construction d'un monde existentiel à nouveau.

Nous avons porté le constat tout à fait positif que l'Homme ne s'est pas transformé, qu'il est toujours «cet être antique» qui ne s'est pas adapté aux travers mortifères de la société moderne liquide. Rien n'est perdu. Il faut saisir la chance d'une meilleure compréhension de l'idée d'obsolescence pour pouvoir lutter efficacement contre les dérives qui font du post-humain la solution à tous nos problèmes. C'est la cage qu'il faut adapter à l'oiseau, et non l'oiseau qu'il faut manipuler génétiquement pour qu'il convienne à la cage...

Donnant le mot de la fin à Hannah Arendt, qui dans *The Human Condition* déjà l'écrivait, la question n'est pas de savoir si nous sommes, oui ou non, capables d'un tel *human engineering*:

La seule question est de savoir si nous souhaitons employer dans ce sens nos nouvelles connaissances scientifiques et techniques, et l'on ne saurait en décider par des méthodes scientifiques. C'est une question politique primordiale que l'on ne peut guère, par conséquent, abandonner aux professionnels de la science ni à ceux de la politique.¹

1 ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, op. cit., p. 35.

La chance de l'obsolescence

Conclusion

À l'heure de conclure notre ouvrage, il nous faut y revenir, et préciser ce qui n'y apparaissait jusqu'ici qu'en filigrane : l'obsolète n'est-il pas, en toutes ces lignes, *une véritable chance* ? Nous l'avons vu en effet, aussi paradoxal que cela puisse paraître *a priori*, l'obsolète se révèle généralement être l'entité la plus propice à la métamorphose. Rétrospectivement, cela semblera désormais une évidence : qu'est plus à même d'évoluer que ce qui ne fait plus sens ? Qu'est plus à même d'être remis en cycle que ce qui justement en est sorti ?

Si l'obsolescence est un sujet d'actualité, c'est aussi parce que l'écologie produira, qu'elle le veuille ou non, un certain nombre de bouleversements, et donc d'inadaptés, voire d'obsolètes. Il ne faut pas comprendre par là que ce changement de paradigme ne produise qu'une « montagne de déchets » : bien plutôt, dans les obsolètes nouveaux réside une nouvelle société de potentialités, une nouvelle combinatoire de latences et d'invisibles à révéler et à détourner. Pas des *déchets* donc, même si des *déchus* malgré tout – aptes toutefois à être remis en cycle. C'est ce que les multiples pratiques renaissantes d'*upcycling* démontrent aisément : ces déchus ne sont rien d'autre que des ressources latentes à déployer. Certes, ce détournement à la mode n'est pas une invention récente : l'antiquité déjà savait composer avec ses poteries brisées pour ouvrir sur des mosaïques resplendissantes. Mais il témoigne malgré tout de la vitalité des processus d'inventions contemporains : des bâches de camions transformées en sacs tendances aux villas hypermodernes façadées de déchets de bois, la valorisation des rebuts parle de renouveau et d'espoir, parfois de tendances *fashion* qui se vendent à prix d'or, mais aussi parfois de sobriété et d'inventions heureuses. À toutes les échelles, le recyclage des matières et des territoires

bouleverse les pratiques habituelles du faire et du concevoir – entraînant à sa suite une perturbation des catégories traditionnelles de significations devenues incapables de résonances dans l'actuel, impropres à outiller nos réflexions contemporaines¹.

Ainsi l'obsolète pourra être le terreau fertile d'une métamorphose, d'une reconversion, d'un recyclage ou d'un détournement, voire d'un réemploi tel quel dans un autre contexte si l'occasion se présente. C'est ce que nous avons pu rencontrer avec la critique de «l'obsolescence programmée» et son imaginaire interdisant toute possibilité de réappropriation, de métamorphose ou de régénération. L'analyse des discours et iconographies de la destruction liée à ce courant nous a donné à lire des impossibilités sans recours, des figures annihilant tout imaginaire de la renaissance, là où au contraire – nous avons cherché à le montrer – l'obsolète est candidat à la métamorphose – voire le favori du scrutin. *Pharmakon* incertain, il peut se révéler remède ou poison – impossibilité ou énergie motrice de la régénération.

De la même façon, nous l'avons abordé précédemment, l'*obsolète* est bien souvent un sujet prioritaire, dans les processus de transformation urbaine par exemple, mais aussi pour ce qui est de la réhabilitation architecturale ou de l'invention paysagère. Les sites laissés vacants, les zones délaissées parce que leur usage est devenu vide de sens ou résolument impossible, les complexes militaires, industriels ou économiques aujourd'hui abandonnés, les villes fantômes dont la population continue chaque année de baisser... Ils sont légion, ceux qui à travers toute l'Europe, peuvent aujourd'hui, *a priori*, être estampillés du sigle «obsolète»; c'est particulièrement visible dans les commissions d'experts nationales et internationales qui étudient ces sites à l'abandon, soudain devenus des potentialités de développement urbains, des opportunités de régénération territoriale.

Il faut ajouter finalement que c'est dans la possibilité d'être conservé tel quel qu'est à situer la force latente de l'obsolète; c'est dans la façon dont nous pouvons l'observer dans son obsolescence que nous avons à apprendre de l'obsolète.

En parallèle de notre enthousiasme sur la possibilité de métamorphose contenue en l'obsolescence, il semble incontournable d'écrire ici la possibilité vive que l'objet obsolète puisse aussi faire sens tel quel, qu'il doive aussi *pouvoir échapper au recyclage* pour prendre sens, malgré tout, comme

1 D'ARIENZO et YOUNÈS (éds), *Recycler l'urbain*, *op. cit.*

figure de l'ailleurs, comme témoignage du passé, héritage fossilisé. C'est en cela aussi que réside l'enjeu fondamental de considérer l'obsolète par-delà toute confusion avec le détruit.

Par la délicate écriture de Pierre Sansot, nous pouvons nous immiscer dans le dialogue toujours audible entre la fonction disparue et la forme toujours intacte de certains des lieux que nous parcourons quotidiennement. Certes, «le Temple, si la foi était demeurée vive et si les pèlerins continuaient à parvenir aux lieux sacrés, après de longs périples»², aurait aujourd'hui un sens rigoureusement différent. N'a-t-il pas conservé, pourtant, quelque part en ses pierres, dans les traces et les marques, dans l'usure du temps, l'archaïcité et la symbolique de ses formes, quelque chose de cette époque révolue ? De même, «la Forteresse, si la féodalité n'avait pas laissé place à des monarchies centralisatrices et si l'introduction d'une artillerie lourde n'avait pas rendu fragiles les remparts»³, saurait tout autant, peut-être, nous raconter puissamment son rôle fondamental dans la vie de la cité médiévale. Par la flânerie sous ses murs toutefois, nous réussissons encore à saisir sa majesté, et par la déambulation sous ses voûtes de pierres, dans ses escaliers tortueux ou sur ses promenades hautes, peut-être sommes-nous l'espace d'un instant amenés dans une forme d'*hétérotopie* vivifiante. Et que dire finalement du «marché, si les hommes de la ville et des campagnes environnantes avaient persisté à échanger immédiatement, joyeusement, leur monnaie et leurs marchandises ?»⁴ Oui, il serait lui aussi bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Mais ses lignes d'acier et ses éclairages zénithaux nous racontent encore qu'un ailleurs *était...*

De l'obsolète abandonné n'émane-t-il pas une aura mystique, un charme singulier ? Une atmosphère envoûtante, celle des antiquités d'où surgissent les rêves, celle des tombeaux à ciel ouvert, fleuris et habités. C'est flagrant avec les friches industrielles qui subsistent ici et là et à qui on a épargné une réhabilitation aseptisée ; c'est flagrant dans le patrimoine qu'on a laissé en paix ! Respirez l'air des monumentalités respectées, sentez ce qu'elles déposent jusqu'à nous, ces espaces-temps archaïques dans lesquelles n'étaient pas encore obligatoires les portes coupe-feu hydrofugées, les boutiques de souvenirs, les panneaux d'issue de secours verts en PVC et les toilettes handicapés. *Laissez l'inadapté là où il est !*, car en réalité ces

2 SANSOT, *Poétique de la ville*, op. cit., p. 62.

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

monstres complexes d'acier rouillés ou de pierres de taille sont les témoignages abandonnés d'un autre temps – et se sont déjà métamorphosés : ils ne sont plus les servants utilitaires des sociétés religieuses, antiques, industrielles ou médiévales qui les ont construits. Entrez-y : le temps y a retrouvé ses marques, la végétation ses accroches. La poussière s'est déposée, et l'utilitaire a perdu son sens, il en retrouve parfois d'autres, plus suggérés. Léviathan d'une autre ère, ils ont abandonné leurs caractères de hangar à étincelles et à sueur, leurs atmosphères sacrées de maison d'un Dieu tout-puissant, le sceau de la royauté ou de l'Empire. Aujourd'hui il n'y réside que l'*aura* inédite de territoires nouveaux, hybridations inédites d'un passé et d'un présent qui oscillent chacun entre présence et absence. L'atmosphère y inspire aussi, il est vrai, la nostalgie d'un temps passé, d'une époque révolue de symbiose entre héritage humain et vitalité naturelle. Mais l'avenir s'y lit incertain. Peut-être pour cela favorisent-ils la rêverie, ou l'espoir, et pour cela peut-on contempler en eux le champ tout entier des possibles...

Loin de nous tout autant l'idée de justifier ou de favoriser par ces lignes les politiques de patrimonialisation qui enferment aujourd'hui le pays dans un carcan conservateur douteux. L'obsolète n'a besoin d'aucune restauration pour être flamboyant : c'est justement sa force qui s'épanouit dans la vieillesse autonome. Et de même, en tout cela nous n'oublions pas que *le retour vers le passé est toujours un signe de détresse, une ressource extrême qui emploie les intelligences lorsqu'elles désespèrent du présent* (Viолlette-Duc), et – faut-il l'écrire ? – il n'est pas question en ces lignes d'appeler à un retour à ces époques. Bien au contraire ! C'est dans la possibilité qu'elle nous offre de lire en elle une distance que nous proposons de considérer l'obsolescence comme une chance.

À propos d'ailleurs de conservation des traces du passé en l'état, on se souviendra aussi avant de conclure de la tristesse infinie de Günther Anders découvrant que Hiroshima a été détruite deux fois⁵ : une fois par la bombe, et une autre fois par les reconstructions qui ont annihilé toutes les traces de la destruction, pour faire place à une ville générique et surtout amnésique. L'annihilation des traces est responsable de *la mort de la mort* de deux cent mille personnes nous dit-il, à savoir qu'elle met en difficulté le souvenir de la catastrophe survenue et de ses conséquences. Et quand la génération qui aura connu ces désastres se sera éteinte à son

5 Parmi une importante production sur la question du nucléaire, voir plus précisément à ce sujet ANDERS, *Hiroshima est partout*, op. cit.

tour, désespère-t-il, tout aura vraiment disparu, et le champ sera entièrement libre pour que survienne une nouvelle catastrophe nucléaire... Ce sentiment, nous le retrouvons aussi dans son journal intime écrit quelques années plus tard. De retour à Breslau (aujourd'hui Wrocław) après cinquante ans d'absence, l'écrivain note à propos de l'ancienne synagogue qui s'y trouvait: «Elle a atteint aujourd'hui, pour autant qu'on puisse encore parler d'elle, le plus vieil âge imaginable: elle est devenue tellement vieille qu'on a déjà oublié son absence, non, qu'on a même déjà oublié qu'on avait oublié son absence.»⁶ Après tout, écrit-il, «constater l'inexistence de quelque chose est difficile»⁷. Comment réussissons-nous à nous rappeler, si toute trace est effacée, toute brèche consolidée, toute fissure rebouchée? Il faut l'affirmer: il est de la plus haute importance de considérer la possibilité de conservation de l'obsolète en tant qu'obsolète, et la richesse de cette option. Parfois il semble qu'il faille conserver le suranné ou le détruit, la ruine ou l'inutilisable⁸ – fut-ce pour leur beauté ou la puissance de leur indisponibilité, ou parfois encore comme à Hiroshima ou dans tant d'autres lieux de la destruction, pour la force de leur témoignage. On sait par exemple qu'à Tchernobyl des questions similaires ont été posées, le flot de touristes attirés par l'incident nucléaire ne cessant de croître... Entre appât du gain et responsabilité vis-à-vis de la mémoire commune, mais aussi, c'est entendu, entre les promesses du renouveau et la noirceur de l'esprit perpétuellement rappelé à l'horreur de l'histoire par les décombres: *conserver ou restaurer?*

Quand tout a été bouleversé, et que l'harmonie au milieu s'est dégradée jusqu'à n'être plus qu'incompréhension, ruptures, crises et échecs, l'obsolescence reste paradoxalement un mécanisme d'ouverture, une clef d'entrée rendant possible à nouveau le dialogue, la rencontre, rendant au sujet les conditions de possibilités de son habiter et de son épanouissement, sa capacité d'être-au-monde et de faire monde: elle reste malgré tout une potentialité, une figure de lutte contre le mortifère, un levier contre l'oubli. Un regain paradoxal contre la mise en incapacité. Considérer alors ce qui a été mis en impossibilité comme à même d'ouvrir sur des métamorphoses vivifiantes, c'est opérer un retournement salvateur, et ouvrir à nouveau des possibles là où le désespoir semblait s'être installé. Et si

6 ANDERS, *Visite dans l'Hadès*, op. cit., p. 78.

7 *Ibid.*

8 Voir BÉGOUT, Bruce, *L'obsolescence du présent. La ville comme ruine anticipée*, conférence du 10 juillet 2014, Palais Vendôme, Clichy, disponible en ligne à l'adresse: <https://vimeo.com/101917304>.

la pensée se construit bien, comme l'a affirmé Žižek, *face à une rencontre traumatique*, et si le repos et le confort ne sont que ressassements, souvenirs et repli sur soi, alors quoi de plus stimulant qu'une rencontre avec un état d'obsolescence, inconfortable par indéfinition, et potentiellement stimulant en ce qu'il contient de contrastes, en son pouvoir de révélation des conflits et décalages ?

Si nous avons pris ici bien des positions contre des courants et des idées, nous l'affirmons toutefois à propos de notre objet d'étude : l'obsolescence n'est pas un phénomène *contre lequel* il faut se battre. Bien souvent les sujets comme les objets auraient tout intérêt à rester ce qu'ils sont – fussent-ils totalement obsolètes. *L'inadapté* et *le décalé* sont des figures nécessaires de la construction de soi et du monde, des forces équilibrantes qui contribuent à la symbiose des écologies mentales, organiques et territoriales. Que l'obsolète soit force de potentialité pour la réinvention ou figure fondamentale et nécessaire de par le décalage qu'elle ouvre, la notion reste quoi qu'il en soit une entrée qui met en mouvement et force à penser, une figure riche de sens avec laquelle il faut travailler. Il faut le croire, l'impossible ouvrira sur des métamorphoses régénératrices, des réinventions vivifiantes, des transformations saines ; l'impossible ouvrira, malgré tout, et au moment le plus inattendu, des possibles.

Remerciements

Cet ouvrage a été publié avec l'aide de l'UMR CNRS 7218 Laboratoire Architecture Ville Urbanisme Environnement.

Si l'ouvrage ne doit ses travers qu'à moi-même, ses qualités en revanche sont à rendre à une multitude de contributeurs.

Cet essai tout d'abord est aussi le fruit de recherches menées sous Contrat Doctoral du Ministère de la Culture et de la Communication Française à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-la-Villette; un cadre d'étude à qui il faut rendre la possibilité même d'un tel investissement.

L'ouvrage est aussi l'éclosion d'une rencontre avec un milieu riche et singulier, qui a permis son établissement humain, et ses développements théoriques et pratiques: je pense ici à l'équipe de recherche du GERPHAU, et plus particulièrement en son sein à Chris Younès, Antonella Tufano, Roberto D'Arienzo, Xavier Bonnaud, Stéphane Bonzani, Céline Bodart et Antoine Begel. Il est entièrement justifié de leur rendre une grande part des stabilités et ouvertures philosophiques et architecturales ici présentes.

Mes pensées vont aussi à Didier Rebois et aux membres du Comité Technique et du Comité Scientifique d'EUROPAN. Je les remercie chaleureusement, ainsi que tous ceux qui ont contribué, d'une façon ou d'une autre, à ces réflexions sur l'obsolescence et leurs développements dans ces lignes, dont notamment Jean-Yves Sauze, Jean-Amos Decat-Deschamps, Laurence Kimmel, Pieter Versteegh, Olivier Frérot et Pascal Riou.

Merci à mes parents et à Manuela pour son soutien, sa patience infinie et son aide toujours précieuse, c'est peu de dire que cet ouvrage ne serait pas ce qu'il est sans elle.



Table

La capacité d'exister <i>Préface de Chris Younès</i>	7
L'obsolescence n'existe pas encore <i>Introduction</i>	13
FONDER LA NOTION D'OBSOLESCENCE	
Figures de l'inadaptation	23
L'obsolète, figure de l'impossible	31
Résister à l'obsolescence ?	39
DÉPLOYER LE POTENTIEL CRITIQUE DE L'OBSOLESCENCE	
Contreproductivité de la critique de l'obsolescence programmée	49
L'architecture, art obsoléscent	65
CONTRE L'IDÉE DE L'OBSOLESCENCE DE L'HOMME	
Günther Anders et la question de l'obsolescence	87
L'inadaptation créatrice	99
De la nécessité d'un positionnement éthique et moral	113
La chance de l'obsolescence <i>Conclusion</i>	119
<i>Remerciements</i>	125

Achévé d'imprimer en Italie sur les presses de Esperia S.r.l
Lavis (VN), septembre 2016
www.esperia.tn.it